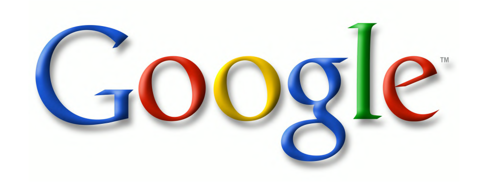





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



JULIE,

OU

LA NOUVELLE HELOÏSE.

TOME CINQUIEME.



LETTRES
DE DEUX AMANS,
Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

CINQUIEME PARTIE



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXI

Josh Forbes

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.



CINQUIEME PARTIE.



LETTRE I.

De Milord Edouard (*.)

SORS de l'enfance, ami, reveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long sommeil de la raison. L'âge s'écoule, il ne t'en reste plus que pour être sage. A trente ans passés, il est tems de songer à soi; commence donc à rentrer en toi-même, & sois homme une fois avant la mort.

Mon cher, votre cœur vous en a long tems imposé sur vos lumieres. Vous avez voulu philosopher avant d'en être capable; vous avez pris le sentiment pour de la raison, & content d'estimer les choses par l'impression qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit est, je l'avoue,

(*) Cette lettre paroit avoir été écrite avant la reception de la précédente.

le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien ſenti ne ſait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles connoiſſances, parce que le vrai rapport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la premiere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoitre les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le tems de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtrumens; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoitre. Voila le cas où vous devez être plus que perſonne au monde. Tout ce qu'un cœur ſenſible peut éprouver de plaiſirs & de peines a rempli le votre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vû. Dans un eſpace de douze ans vous avez épuiſé tous les ſentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premieres obſervations ſe ſont portées ſur des gens ſimples & ſortant preſque des mains de la nature, comme pour vous ſervir de piece de comparaiſon. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous êtes ſauté, pour ainſi dire à l'autre extrémité: le génie ſupplée aux intermédiaires. Paſſé chez la ſeule nation d'hommes qui reſte parmi

les

les troupeaux divers dont le terre eſt couverte, ſi vous n'avez pas vû regner les loix, vous les avez vû du moins exiſter encore ; vous avez appris à quels ſignes on reconnoit cet organe ſacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raiſon publique eſt le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le ſoleil éclaire. Un ſpectacle plus rare & digne de l'œil du ſage, le ſpectacle d'une ame ſublime & pure, triomphant de ſes paſſions & regnant ſur elle-même eſt celui dont vous jouiſſez. Le premier objet qui frappa vos regards eſt celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'eſt que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouïſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie ; ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous futes longtems l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux. Voila toute votre gloire ; elle eſt grande, ſans doute, mais ſoyez en moins fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu ? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la répréſente ſi bien, & il ſeroit difficile qu'une ſi chere image vous en laiſſât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle ſeule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les ſiennes ? Entouſiaſte oiſif de ſes vertus, vous bornerez-vous ſans ceſſe à les admirer, ſans les imiter jamais ?

mais ? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ses devoirs d'épouse & de mere ; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à son exemple ? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philosophe a peine à se vaincre ! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un discoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions * ? Prenez-y garde, mon cher ; il regne encore dans vos lettres un ton de molesse & de langueur qui me déplait, & qui est bien plus un reste de votre passion qu'un effet de votre caractere. Je hais par tout la foiblesse, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu sans force, & le chemin du vice est la lâcheté. Osez-vous bien compter sur vous avec un cœur sans courage ? Malheureux ! Si Julie étoit foible, tu succomberois demain & ne se-

* Non, ce siecle de la philosophie ne passera point sans avoir produit un vrai philosophe. J'en connois un, un seul, j'en conviens ; mais c'est beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu ? Savant & modeste Abauzit, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'est pas vous que je veux faire connoître à ce siecle indigne de vous admirer ; c'est Geneve que je veux illustrer de votre séjour ; ce sont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui se cache en est d'autant plus estimé ! Heureux le peuple où la jeunesse altiere vient abaisser son ton dogmatique & rougir de son vain savoir, devant la docte ignorance du sage ! Vénérable & vertueux vieillard ! vous n'aurez point été prôné par les beaux-esprits ; leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges ; au lieu de déposer comme eux votre sagesse dans des livres, vous l'aurez mise dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choisir, que vous aimez, & qui vous respecte. Vous avez vécu comme Socrate ; mais il mourut par la main de ses concitoyens, & vous êtes chéri des votres.

rois

rois qu'un vil adultere. Mais te voila resté seul avec elle; apprends à la connoitre, & rougis de toi.

J'espere pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous savez à quoi ce voyage est destiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent suspect à moi-même; pour resister j'ai pu me suffire, pour choisir il me faut les yeux d'un ami; & je me fais un plaisir de rendre tout commun entre nous; la reconnoissance aussi bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai si vous en êtes digne, & si vous méritez de me rendre les soins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en suis content; ce n'est pas assés; c'est de votre jugement que j'ai besoin dans un choix où doit présider la raison *seule*, & où la mienne peut m'abuser. Je ne crains pas les passions qui, nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en deffense, nous laissent, quoiqu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes. & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut ceder. Je crains leur illusion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans; on a quelquefois besoin d'autrui, pour discerner ceux qu'il est permis de suivre, & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous sous un autre point de vue les objets qui nous avons intérêt à bien connoitre. Songez donc à vous examiner & dites-vous si toujours en proye à de vains regrets vous serez à jamais inutile à vous & aux autres, ou si reprenant enfin l'em-

pire de vous-même vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours ; je passerai par notre armée de Flandres où je compte rester encore autant ; de sorte que vous ne devez guere m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres mais à l'armée sous l'addresse ci-jointe. Continuez vos descriptions ; malgré le mauvais ton de vos lettres elles me touchent & m'instruisent ; elles m'inspirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez surtout l'inquiétude que vous m'avez donnée sur Madame de Wolmar : si son sort n'est pas heureux, qui doit oser aspirer à l'être ? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à son bonheur. (*)

LETTRE II.

A Milord Edouard.

OUI, Milord, je vous le confirme avec des transports de joye, la scene de Meillerie a été la crise de ma folie & des mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement

(*) Le galimathias de cette lettre me plait, en ce qu'il est tout à fait dans le caractere du bon Edouard, qui n'est jamais si philosophe que quand il fait des sottises, & ne raisonne jamais tant que quand il ne sait ce qu'il dit.

-ment rassuré sur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible est gueri tout autant qu'il peut l'être, & je prefere la tristesse d'un regret imaginaire à l'effroi d'être sans cesse assiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom si cher & dont vous m'avez si bien fait sentir tout le prix. C'est le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix est au fond de mon ame comme dans le séjour que j'habite. Je commence à m'y voir sans inquiétude, à y vivre comme chez moi ; & si je n'y prends pas tout à fait l'autorité d'un maitre, je sens plus de plaisir encore à me regarder comme l'enfant de la maison. La simplicité, l'égalité que j'y vois regner ont un attrait qui me touche & me porte au respect. Je passe des jours *serains* entre la raison vivante & la vertu sensible. En fréquentant ces heureux époux, leur ascendant me gagne & me touche insensiblement, & mon cœur se met par degrés à l'unisson des leurs, comme la voix prend sans qu'on y songe le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuse ! quelle charmante habitation ! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix ! & que, si l'aspect en paroit d'abord peu brillant, il est difficile de ne pas l'aimer aussi-tôt qu'on la connoit ! Le goût que prend Madame de Wolmar à remplir ses nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, se communique à tout ce qui en est l'objet, à son mari, à ses enfans, à ses hôtes, à ses domestiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentissent point dans ce paisible séjour, mais on y trouve partout des

cœurs contens & des visages gais. Si quelquefois on y verse des larmes, elles sont d'attendrissement & de joye. Les noirs soucis, l'ennui, la tristesse n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils sont le fruit.

Pour elle, il est certain qu'excepté la peine secrette qui la tourmente & dont je vous ai dit la cause dans ma précedente lettre (*), tout concourt à la rendre heureuse. Cependant avec tant de raisons de l'être, mille autres se désoleroient à sa place. Sa vie uniforme & retirée leur seroit insupportable ; elles s'impatienteroient du tracas des enfans ; elles s'ennuyeroient des soins domestiques ; elles ne pourroient souffrir la campagne ; la sagesse & l'estime d'un mari peu caressant ne les dédommageroient ni de sa froideur ni de son âge ; sa présence & son attachement même leur seroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriseroient les plaisirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne seroient à leur aise dans leur propre maison que quand elles y seroient étrangeres. Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite ; on ne voit guere que des gens de bien se plaire au sein de leur famille & s'y renfermer volontairement ; s'il est au monde une vie heureuse, c'est sans doute celle qu'ils y passent : Mais les instrumens du bonheur ne sont rien pour qui ne sait pas les mettre en œuvre, & l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste qu'autant qu'on est propre à le goûter.

(*) Cette précedente lettre ne se trouve point. On en verra ci-après la raison.

S'il

S'il faloit dire avec précision ce qu'on fait dans cette maison pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en disant *on y sait vivre*; non dans le sens qu'on donne en France à ce mot, qui est d'avoir avec autrui certaines manieres établies par la mode; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il est né; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiéte du bien-être de sa famille; elle a des enfans à la subsistance desquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal soin de l'homme sociable, & c'est aussi le premier dont elle & son mari se sont conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens; ils n'ont pas tant régardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs besoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dut s'en contenter, ils n'ont pas eu assés mauvaise opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laisser ne leur put suffire. Ils se sont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre; ils ont placé leur argent plus surement qu'avantageusement; au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déja, & l'exemple de leur conduite est le seul trésor dont ils veuillent accroitre leur héritage.

Il est vrai qu'un bien qui n'augmente point est sujet à diminuer par mille accidens; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter une fois, quand cessera-t-elle d'être un prétexte pour

l'augmenter toujours ? Il faudra le partager à plusieurs enfans ; mais doivent-ils rester oisifs ? Le travail de chacun n'est-il pas un supplément à son partage, & son industrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de son bien ? L'insatiable avidité fait ainsi son chemin sous le masque de la prudence, & mène au vice à force de chercher la sureté. C'est en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choses humaines une solidité qui n'est pas dans leur nature. La raison même veut que nous laissions beaucoup de choses au hazard, & si notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de se donner sans cesse un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables ! La seule précaution qu'il ait prise à ce sujet a été de vivre un an sur son capital, pour se laisser autant d'avance sur son revenu ; de sorte que le produit anticipe toujours d'une année sur la dépense. Il a mieux aimé diminuer un peu son fond que d'avoir sans cesse à courir après ses rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux au moindre accident imprévu l'a déja remboursé bien des fois de cette avance. Ainsi l'ordre & la regle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépensé.

Les maitres de cette maison jouïssent d'un bien médiocre selon les idées de fortune qu'on a dans le monde ; mais au fond je ne connois personne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les desirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre ; tel est gueux au milieu de ses mon-

monceaux d'or. Le desordre & les fantaisies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais besoins. Ici la proportion est établie sur un fondement qui la rend inébranlable, savoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'est chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'est dans l'harmonie qui regne entre eux qu'est la source de leur richesse.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maison, c'est d'y trouver l'aisance, la liberté la gaité au milieu de l'ordre & de l'exactitude: Le grand défaut des maisons bien réglées est d'avoir un air triste & contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent toujours un peu l'avarice. Tout respire la gêne autour d'eux; la rigueur de l'ordre a quelque chose de servile qu'on ne supporte point sans peine. Les Domestiques font leur devoir, mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes sont bien reçus, mais ils n'usent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, & comme on s'y voit toujours hors de la regle, on n'y fait rien qu'en tremblant de se rendre indiscret. On sent que ces peres esclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans; sans songer qu'ils ne sont pas seulement peres, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la sagesse. On suit ici des regles plus judicieuses. On y pense qu'un des principaux devoirs d'un bon pere de famille n'est pas seulement, de rendre son séjour riant afin que ses enfans s'y plaisent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui, ne

ſoient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite oppoſée à la ſienne. Une des maximes que M. de Wolmar repete le plus ſouvent au ſujet des amuſemens des deux Couſines, eſt que la vie triſte & meſquine des peres & meres eſt preſque toujours la premiere ſource du deſordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que ſon cœur & n'en ſauroit avoir de plus ſûre, elle s'y livre ſans ſcrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laiſſe pas de lui demander beaucoup, & perſonne ne ſait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame ſi ſenſible ſeroit-elle inſenſible aux plaiſirs ? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuſe aucun de ceux qui la flattent ; on voit qu'elle ſait les goûter : mais ces plaiſirs ſont les plaiſirs de Julie. Elle ne néglige ni ſes propres commodités ni celles des gens qui lui ſont chers, c'eſt à dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour ſuperflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une perſonne ſenſée ; mais elle appelle ainſi tout ce qui ne ſert qu'à briller aux yeux d'autrui, de ſorte qu'on trouve dans ſa maiſon le luxe de plaiſir & de ſenſualité ſans rafinement ni moleſſe. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuſer au goût de ſon pere ; encore y reconnoit-on toujours le ſien qui conſiſte à donner moins de luſtre & d'éclat que d'élégance & de grace aux choſes. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour ſuſpendre plus doucement les Caroſſes, elle approuve aſſés cela ; mais quand je lui

dis

dis jusqu'à quel prix on a poussé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours si ces beaux vernis rendent les Carosses plus commodes? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup sur les peintures scandaleuses dont on orne à grands fraix ces voitures au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs que pour un homme de qualité! Ce qui l'a surtout révoltée a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, & que leurs Carosses ne se distinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'etois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette espece. A peine eut-il jetté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maitre, montrez ce Carosse à des femmes de la Cour; un honnête-homme n'oseroit s'en servir.

Comme le premier pas vers le bien est de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes qui bien entendues épargneroient beaucoup de préceptes de morale, sont cheres à Madame de Wolmar. Le mal-être lui est extrêmement sensible & pour elle & pour les autres, & il ne lui seroit pas plus aisé d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. Elle les va chercher pour les guerir; c'est l'existence &

non

non la vue des malheureux qui la tourmente : il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt ; elle en connoit tous les habitans ; elle y étend, pour ainsi dire, l'enceinte de sa famille, & n'épargne aucun soin pour en écarter tous les sentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine est assujettie.

Milord, je veux profiter de vos leçons ; mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La providence a veillé sur elle, & rien de ce qui la regarde n'est un effet du hazard. Le Ciel semble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine est susceptible, & le bonheur dont elle peut jouïr dans l'obscurité de la vie privée, sans le secours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au dessus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force & son courage. Ses parens, ses amis, ses domestiques, tous heureusement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le seul où il lui convint de naitre, la simplicité qui la rend sublime, devoit regner autour d'elle ; il lui faloit pour être heureuse vivre parmi des gens heureux. Si pour son malheur elle fut née chez des peuples infortunés qui gémissent sous le poids de l'oppression, & luttent sans espoir & sans fruit contre la misere

qui

qui les consume, chaque plainte des opprimés eut empoisonné sa vie; la désolation commune l'eut accablée, & son cœur bienfaisant, épuisé de peine & d'ennuis, lui eut fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eut pu soulager.

Au lieu de cela, tout anime & soutient ici sa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misere & du desespoir. Le Villageois à son aise (*) a plus besoin de ses avis que de ses dons. S'il se trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner sa vie, quelque veuve oubliée qui souffre en secret, quelque vieillard sans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fournissent plus à son entretien, elle ne craint pas que ses bienfaits leur deviennent onéreux, & fassent aggraver sur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouït du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte se multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maisons où elle entre offrent bientôt un tableau de la sienne; l'aisance & le bien-être y sont une de ses moindres influences, la concorde & les mœurs la suivent de ménage en ménage. En sortant de chez elle ses yeux ne sont frappés que d'objets agréables; en y rentrant elle en retrouve de plus doux encore; elle voit par tout ce qui plait à son cœur, & cette

(*) Il y a près de Clarens un Village appellé Moutru, dont la Commune seule est assés riche pour entretenir tous les Communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est-elle presque aussi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête-homme de subdélégué, pour rendre Messieurs de Moutru plus sociables, & leur bourgeoisie un peu moins chere!

ame si peu sensible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans ses bienfaits. Non, Milord, je le repete; rien de ce qui touche à Julie n'est indifférent pour la vertu. Ses charmes, ses talens, ses goûts, ses combats, ses fautes, ses regrets, son séjour, ses amis, sa famille, ses peines, ses plaisirs & toute sa destinée, font de sa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plait le plus dans les soins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'est qu'ils sont tous dirigés par la sagesse, & qu'il n'en résulte jamais d'abus. N'est pas toujours bienfaisant qui veut, & souvent tel croit rendre de grands services, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar; c'est un discernement exquis dans la distribution de ses bienfaits, soit par le choix des moyens de les rendre utiles, soit par le choix des gens sur qui elle les répand. Elle s'est fait des regles dont elle ne se départ point. Elle sait accorder & refuser ce qu'on lui demande, sans qu'il y ait ni foiblesse dans sa bonté, ni caprice dans son refus. Quiconque a commis en sa vie une méchante action n'a rien à espérer d'elle que justice, & pardon s'il l'a offensée, jamais faveur ni protection qu'elle puisse placer sur un meilleur sujet. Je l'ai vue refuser assés sechement à un homme de cette espece une grace qui dépendoit d'elle seule. „ Je vous souhaite du bonheur" lui dit-elle „ mais je n'y veux pas contribuer, de peur de

„ faire

„ faire du mal à d'autres en vous mettant en „ état d'en faire. Le monde n'est pas assés „ épuisé de gens de bien qui souffrent, pour „ qu'on soit réduit à songer à vous." Il est vrai que cette dureté lui coûte extrêmement & qu'il lui est rare de l'exercer. Sa maxime est de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui est pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'addresse de se mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité paresseuse des riches qui paye en argent aux malheureux le droit de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne savent jamais donner que l'aumône. Sa bourse n'est pas inépuisable, & depuis qu'elle est mere de famille, elle en fait mieux regler l'usage. De tous les secours dont on peut soulager les malheureux, l'aumône est à la vérité celui qui coûte le moins de peine; mais il est aussi le plus passager & le moins solide; & Julie ne cherche pas à se délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indistinctement des recommandations & des services sans bien savoir si l'usage qu'on en veut faire est raisonnable & juste. Sa protection n'est jamais refusée à quiconque en a un véritable besoin & mérite de l'obtenir; mais pour ceux que l'inquiétude où l'ambition porte à vouloir s'élever & quitter un état où ils sont bien, rarement peuvent-ils l'engager à se mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme est de cultiver la terre & de vivre de ses fruits. Le paisible habitant des champs n'a besoin pour sentir son bonheur que de le connoitre. Tous les vrais plaisirs de l'homme sont à sa portée; il n'a que

les peines inséparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles. (*) Cet état est le seul nécessaire & le plus utile. Il n'est malheureux que quand les autres le tirannisent par leur violence, ou le séduisent par l'exemple de leurs vices: C'est en lui que consiste la véritable prospérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même, qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour se soutenir, & donne les plus sûrs moyens de se deffendre. Quand il est question d'estimer la puissance publique, le bel-esprit visite les palais du prince, ses ports, ses troupes, ses arsenaux, ses villes; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le second ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus encore à Etange, à contribuer autant qu'on peut à rendre aux paysans leur condition douce, sans jamais leur aider à en sortir. Les plus aisés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Messieurs, les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment souvent à courir; les filles aspirent à la parure bourgeoise, les garçons s'engagent dans un service étranger; ils croyent valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie & de la

(*) L'homme sorti de sa premiere simplicité devient si stupide qu'il ne sait pas même désirer. Ses souhaits exaucés le meneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

liberté,

liberté, l'air à la fois rogue & rempant des soldats mercenaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des peres, & les risques continuels de la vie de la fortune & des mœurs, où cent périssent pour un qui réussit. S'ils s'obstinent, on ne favorise point leur fantaisie insensée, on les laisse courir au vice & à la misere; & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a persuadés, des sacrifices qu'ils font à la raison. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant soi-même; on n'a point avec les paysans les façons des villes, mais on use avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans son état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon paysan qu'on ne porte à se considérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron quand il est ici manquent rarement d'assister aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeunesse déja naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux officiers se plaire à ses assemblées, s'en estime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des soldats retirés du service étranger en savoir moins qu'elle à tous égards; car quoiqu'on fasse, jamais cinq sols de paye & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & sous les armes la présence de ses parens, de ses

voisins,

voisins, de ses amis, de sa maitresse, & la gloire de son pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar est donc de ne point favoriser les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la sienne, & sur tout d'empêcher que la plus heureuse de toutes, qui est celle du villageois dans un Etat libre, ne se dépeuple en faveur des autres.

Je lui faisois là-dessus l'objection des talens divers que la nature semble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choses à considérer avant le talent, savoir les mœurs, & la félicité. L'homme, dit-elle, est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux, & pour distribuer convenablement les choses il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes-gens.

Or de mille sujets qui sortent du Village il n'y en a pas dix qui n'aillent se perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réussissent & font fortune, la font presque tous par les

voyes

voyes deshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés ne reprennent plus leur ancien état & se font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir paysans. De ces mille s'il s'en trouve un seul qui résiste à l'exemple & se conserve honnête-homme, pensez-vous qu'à tout prendre celui-là passe une vie aussi heureuse qu'il l'eut passée à l'abri des passions violentes, dans la tranquille obscurité de sa premiere condition?

Pour suivre son talent il le faut connoitre. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti si l'on a tant de peine à bien connoitre ceux des enfans qu'on a le mieux observés, comment un petit paysan saura-t-il de lui-même *distinguer* les siens? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la disposition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine simplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à se montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'est qu'une vaine ardeur de briller, sans moyens pour y réussir. Tel entend un tambour & veut être Général; un autre voit bâtir & se croit Architecte. Gustin mon jardinier prit le goût du dessein pour m'avoir vu dessiner; je l'envoyai apprendre à Lausanne; il se croyoit déja peintre, & n'est qu'un jardinier. L'occasion, le desir de s'avancer, décident de l'état qu'on choisit. Ce n'est pas

affés de fentir fon génie, il faut auffi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il fe faire cocher, parce qu'il mene bien fon caroffe ? Un Duc fe fera-t-il Cuifinier parce qu'il invente de bons ragoûts? On n'a des talens que pour s'élever, perfonne n'en a pour defcendre ; penfez-vous que ce foit là l'ordre de la nature ? Quand chacun connoitroit fon talent & voudroit le fuivre, combien le pourroient ? Combien furmonteroient d'injuftes obftacles ? combien vaincroient d'indignes Concurrens ? Celui qui fent fa foibleffe appelle à fon fecours le manége & la brigue, que l'autre plus fûr de lui dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous même que tant d'établiffemens en faveur des arts ne font que leur nuire ? En multipliant indifcrettement les Sujets on les confond, le vrai mérite refte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile font tous pour le plus intrigant. S'il exiftoit une fociété où les emplois & les rangs fuffent exactement mefurés fur les talens & le mérite perfonnel. chacun pourroit afpirer à la place qu'il fauroit le mieux remplir ; mais il faut fe conduire par des regles plus fûres & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous eft le feul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle ; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tout dévelopés ; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poffedent fut exactement proportionné aux befoins de la fociété, & fi l'on ne laiffoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui font plus propres à un autre, il ne refteroit

pas

pas assés de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penserois que les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il faloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & simples n'ont pas besoin de tant de talens; ils se soutiennent mieux par leur seule simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais à mesure qu'ils se corrompent leurs talens se dévelopent comme pour servir de supplément *aux vertu* qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre chose sur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle étoit l'assistance des mendians. Comme c'est ici une grande route, il en passe beaucoup, & l'on ne refuse l'aumône à aucun. Je lui réprésentai que ce n'étoit pas seulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainsi le vrai pauvre; mais que cet usage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds qui se plaisent à ce lâche métier, &, se rendant à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaisans raisonneurs aiment à flatterl a dureté des riches; vous en avez même pris les termes. Croyez vous dégrader un pauvre de sa qualité d'homme, en lui donnant le nom méprisant de

gueux?

gueux ? compatiſſant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous reſoudre à l'employer ? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche ; Il eſt plus deshonorant pour l'homme dûr qui s'en ſert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point ſi ces detracteurs de l'aumône ont tort ou raiſon ; ce que je ſais, c'eſt que mon mari qui ne cede point en bon ſens à vos philoſophes, & qui m'a ſouvent rapporté tout ce qu'ils diſent là-deſſus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle l'exercer à l'inſenſibilité, m'a toujours paru mépriſer ces diſcours & n'a point deſaprouvé ma conduite. Son raiſonnement eſt ſimple. On ſouffre, dit-il, & l'on entretient à grands fraix des multitudes de profeſſions inutiles dont pluſieurs ne ſervent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les ſentimens d'intérêt & de humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le conſidérer par le talent, pourquoi ne récompenſerois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le ſecourir, comme je paye un Comédien qui me fait verſer quelques larmes ſtériles ? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on ſent à la tragédie s'oublie à l'inſtant qu'on en ſort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renait ſans ceſſe. Si le grand nombre des mendians eſt onéreux à l'Etat, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant ? C'eſt au Souverain

verain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendians : mais pour les rebuter de leur profession (*) faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés ? Pour moi, continua Julie, sans savoir ce que les pauvres sont à l'État je sais qu'ils sont tous mes freres, & que je ne puis sans une inexcusable dureté leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort, & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance & mendier un pauvre morceau de pain n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de misere, & que mon refus va reduire au desespoir ? L'aumone que je fais donner à la porte est legere. Un demi-crutz (†) & un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne, on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estro-

(*) Nourrir les mendians c'est, disent-ils, former des pépinieres de voleurs ; & tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians, mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux prennent tellement le travail en aversion qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé, mais vingt liards auroient payé le soupé d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort ? J'ai lû quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux peres ; Mais ces peres opulens & durs les méconnoissent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

(†) Petite monnoye du pays.

piés. S'ils en trouvent autant ſur leur route dans chaque maiſon aiſée, cela ſuffit pour les faire vivre en chemin ; & c'eſt tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui paſſe. Quand ce ne feroit pas pour eux un ſecours réel, c'eſt au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adouciſſement à la dureté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent guere plus à donner & font une réponſe plus honnête qu'un, *Dieu vous aſſiſte* ; comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eut d'autres greniers ſur la terre que les magazins des riches ? Enfin, quoiqu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins ſe doit-on à ſoi-même de rendre honneur à l'humanité ſouffrante ou à ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes miſeres.

Voila comment j'en uſe avec ceux qui mendient, pour ainſi dire, ſans prétexte & de bonne foi : à l'égard de ceux qui ſe diſent ouvriers & ſe plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le ſavent ſi bien qu'il ne s'en préſente plus chez nous.

C'eſt ainſi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ſes vertus dequoi combattre les vaines ſubtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces ſoins & d'autres ſemblables ſont mis par elle au rang de ſes plaiſirs, & rempliſſent une partie du tems que lui laiſſent ſes devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres

elle

elle songe ensuite à elle-même, ce qu'elle fait pour se rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ses vertus; tant son motif est toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raison dans tout ce qu'elle accorde à ses desirs! Elle veut plaire à son mari qui aime à la voir contente & gaye; elle veut inspirer à ses enfans le goût des innocens plaisirs que la modération l'ordre & la simplicité font valoir, & qui détournent le cœur des passions impétueuses. Elle s'amuse pour les amuser, comme la colombe amolit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Julie a l'ame & le corps également sensibles. La même délicatesse regne dans ses sentimens & dans ses organes. Elle étoit faite pour connoitre & goûter tous les plaisirs, & longtems elle *n'aima* si cherement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle sent en paix cette volupté suprême, elle ne se refuse aucune de celles qui peuvent s'associer avec celle-là; mais sa maniere de les goûter ressemble à l'austérité de ceux qui s'y refusent, & l'art de jouïr est pour elle celui des privations; non de ces privations pénibles & douloureuses qui blessent la nature & dont son auteur dédaigne l'hommage insensé, mais des privations passagères & modérées, qui conservent à la raison son empire, & servant d'assaisonnement au plaisir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient au sens & n'est pas nécessaire à la vie change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin, que c'est à la fois une chaine qu'on se donne & une jouissance dont on se prive, & que prévenir toujours

les desirs n'est pas l'art de les contenter mais de les éteindre. Tout celui qu'elle employe à donner du prix aux moindres choses est de se les refuser vingt fois pour en jouïr une, Cette ame simple se conserve ainsi son premier ressort; son goût ne s'use point; elle n'a jamais besoin de le ranimer par des excès, & je la vois souvent savourer avec délice un plaisir d'enfant, qui seroit insipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle se propose encore en cela, est de rester maitresse d'elle-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, & de plier tous ses desirs à la regle. C'est un nouveau moyen d'être heureuse, car on ne jouït sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine, & si le vrai bonheur appartient au sage, c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroit le plus singulier dans sa tempérance, c'est qu'elle la suit sur les mêmes raisons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie est courte, il est vrai, dit-elle; c'est une raison d'en user jusqu'au bout, & de dispenser avec art sa durée afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouïssance, c'est une mauvaise philosophie d'aller toujours jusqu'où le desir nous mene, sans considérer si nous ne serons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens pour ne vouloir jamais perdre une occasion les perdent toutes, & toujours ennuyés au sein des plaisirs n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils pensent économiser, & se ruinent comme

les

les avares pour ne ſavoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime oppoſée, & je crois que j'aimerois encore mieux ſur ce point trop de ſévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaiſir par la ſeule raiſon qu'elle m'en fait trop ; en la renouant j'en jouïs deux fois. Cependant, je m'exerce à conſerver ſur moi l'empire de ma volonté, & j'aime mieux être taxée de caprice que de me laiſſer dominer par mes fantaiſies.

Voila ſur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choſes de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandiſe, & dans les ſoins qu'elle donne à toutes les parties du menage, la cuiſine ſurtout n'eſt pas négligée. La table ſe ſent de l'abondance générale, mais cette abondance n'eſt point ruineuſe ; il y regne une ſenſualité ſans rafinement ; tous le mets ſont communs, mais excellens dans leur eſpeces, l'apprêt en eſt ſimple & pourtant exquis. Tout ce qui n'eſt que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés, dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en ſont bannis à jamais, & même dans la délicateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on reſerve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables ſans être plus diſpendieux. Que croiriez-vous que ſont ces mets ſi ſobrement ménagés ? Du gibier rare ? du poiſſon de mer ? des productions étrangeres ? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des ſavoureux herbages qui croiſſent dans nos jardins, certains

poiſſons du lac apprêtés d'une certaine maniére, certains laitages de nos montagnes quelque patiſſerie à l'allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chaſſe des gens de la maiſon ; voila tout l'extraordinaire qu'on y remarque ; voila ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appetit les jours de réjouïſſance ; le ſervice eſt modeſte & champêtre, mais propre & riant, la grace & le plaiſir y ſont, la joye & l'appetit l'aſſaiſonnent ; des ſurtouts dorés autour deſquels on meurt de faim, des criſtaux pompeux chargés de fleurs pour tout deſſert ne rempliſſent point la place des mets, on n'y fait point l'art de nourrir l'eſtomac par les yeux ; mais on y fait celui d'ajouter du charme à la bonne chere, de manger beaucoup ſans s'incommoder, de s'égayer à boire ſans altérer ſa raiſon, de tenir table longtems ſans ennui, & d'en ſortir toujours ſans dégoût.

Il y a au premier étage une petite ſalle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement laquelle eſt au rez-de-chauſſée. Cette ſalle particuliere eſt à l'angle de la maiſon & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un ſur le jardin au delà duquel on voit le lac à travers les arbres ; par l'autre on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux les richeſſes qu'on y recueillira dans deux mois. Cette piece eſt petite mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'eſt là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon pere, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ſes enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert, on ſait d'avance ce que cela veut dire, & M. de Wolmar

l'appelle en riant le ſalon d'Apollon ; mais ce ſalon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des Convives que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis ; jamais on n'y mange quand on a des étrangers ; c'eſt l'azile inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table ; elle eſt une ſorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Milord, la fête vous attend, & c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans le ſalon d'Apollon. Je n'*imaginois* pas qu'on put rien ajoûter d'obli*geant* à la reception qu'on m'avoit faite : Mais ce ſouper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne ſais quel délicieux mélange de familiarité, de plaiſir, d'union, d'aiſance, que je n'avois point encore éprouvé. Je me ſentois plus libre ſans qu'on m'eut averti de l'être : il me ſembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domeſtiques m'invitoit à n'avoir plus de réſerve au fond de mon cœur, & c'eſt là qu'à l'inſtance de Julie je repris l'uſage quitté depuis tant d'années de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce ſouper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas ſe fuſſent paſſés de même. Je ne connoiſſois point cette charmante ſalle, dis-je à Madame de Wolmar ; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours ? voyez, dit elle, elle eſt ſi jolie ! ne ſeroit-ce pas dommage de la gâter ?

Cette réponſe me parut trop loin de ſon caractere pour n'y pas ſoupçonner quelque ſens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne raſſemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domeſtiques & cauſer plus en liberté ? C'eſt, me répondit-elle encore, que cela ſeroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en falut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, & je jugeai qu'en effet, l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de ſoin qu'elle ne faiſoit autrefois. La ſeule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger ſon ajuſtement. L'orgueilleuſe avoit ſes raiſons, & ne me laiſſoit point de prétexte pour méconnoitre ſon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me ſembler naturel ; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans ſa négligence ; elle ſe ſeroit coëffée d'un ſac, que je l'aurois accuſée de coquéterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui ; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne ſembler plus qu'une jolie femme, ſi je n'avois découvert la cauſe de ce nouveau ſoin. J'y fus trompé les premiers jours, & ſans ſonger qu'elle n'étoit pas miſe antrement qu'à mon arrivée où je n'étois point attendu, j'oſai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me deſabuſai durant l'abſence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élegance de la veille dont l'œil ne pouvoit ſe laſſer, ni cette ſimplicité touchante & voluptueuſe qui m'eni-

m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modeſtie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inſpire que du reſpect, & que la beauté rend plus impoſante. La dignité d'épouſe & de mere regnoit ſur tous ſes charmes ; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave ; & l'on eut dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ſes traits. Ce n'étoit pas qu'il y eut la moindre altération dans ſon maintien ni dans ſes manieres ; ſon égalité ſa candeur ne connurent jamais les ſimagrées. Elle uſoit ſeulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos ſentimens & nos idées par un ajuſtement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer ſur les cœurs l'empire du goût en faiſant de rien quelque choſe. Le jour qu'elle attendoit ſon mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ſes graces naturelles ſans les couvrir ; elle étoit éblouïſſante en ſortant de ſa toilette ; je trouvai qu'elle ne ſavoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus ſimple, & je me dis avec dépit en pénétrant l'objet de ſes ſoins : En fit-elle jamais autant pour l'amour ?

Ce goût de parure s'étend de la maitreſſe de la maiſon à tout ce qui la compoſe. Le maitre, les enfans, les domeſtiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout eſt tenu avec un ſoin qui marque qu'on n'eſt pas au deſſous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y eſt en effet, s'il eſt vrai qu'elle conſiſte moins dans la richeſſe de certaines choſes que dans un bel ordre du tout qui marque le concert des parties

& l'unité d'intention de l'ordonnateur (*). Pour moi je trouve au moins que c'eſt une idée plus grande & plus noble de voir dans une maiſon ſimple & modeſte un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun que de voir regner dans un palais la diſcorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre & dans le déſordre général. La maiſon bien reglée eſt une, & forme un tout agréable à voir : dans le palais on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers objets, dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune ; en y regardant mieux on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins beſoin de modération que de goût. La ſimétrie & la régularité plait à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide : mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroit-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que

(*) Cela me paroit inconteſtable. Il y a de la magnificence dans la ſimétrie d'un grand Palais ; il n'y en a point dans une foule de maiſons confuſément entaſſées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille ; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde : quoiqu'il ne s'y trouve peut-être pas un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand ; ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables le plus magnifique eſt celui de la nature.

dans

dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe. L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte (*) ? L'idée de la grandeur ? C'eſt préciſement le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſitôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon Caroſſe pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris ? Si ſes lambris ſont dorés pourquoi ſon toit ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eut eu beau l'élever ; le point où il ſe fut arrêté n'eut ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere !

Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où tout a ſon utilité réelle & qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les yeux & le

(*) Le bruit des gens d'une maiſon trouble inceſſamment le repos du maitre ; Il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ſes créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartemens ſont ſi ſuperbes qu'il eſt forcé de coucher dans une bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de ſon cuiſinier & jamais de ſa faim ; s'il veut ſortir, il eſt à la merci de ſes chevaux ; mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brule d'arriver & ne ſait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boües le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied : mais s'il perd un rendez-vous avec ſa maitreſſe, il en eſt bien dédommagé par les paſſans : chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des rapports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-même, que l'image de ſa foibleſſe n'y paroit point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes. Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faſte qu'on y voit briller ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon & de la vie uniforme & ſimple de ſes habitans répand dans l'ame des ſpectateurs un charme ſecret qui ne fait qu'augmenter ſans ceſſe. Un petit nombre de gens doux & paiſibles, unis par des beſoins mutuels & par une réciproque bienveuillance y concourt par divers ſoins à une fin commune: chacun trouvant dans ſon état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point deſirer d'en ſortir, on s'y attache comme y devant reſter toute la vie, & la ſeule ambition qu'on garde eſt celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent & tant de zele dans ceux qui obéiſſent que des égaux euſſent pu diſtribuer entre eux les mêmes emplois, ſans qu'aucun ſe fut plaint de ſon partage. Ainſi nul n'envie celui d'un autre; nul ne croit pouvoir augmenter ſa fortune que par l'augmentation du bien commun; Les maitres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne ſauroit qu'ajoûter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choſes utiles & qu'elles y ſont toutes, en ſorte qu'on n'y ſouhaite rien de ce qu'on y voit dont on puiſſe dire, pourquoi n'y en a-t-il pas davantage? Ajoûtez y du galon, des tableaux,

bleaux, un luftre, de la dorure, à l'inftant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le néceffaire, & nulle trace de fuperflu, on eft porté à croire que s'il n'y eft pas c'eft qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que fi on le vouloit, il y regneroit avec la même profufion : En voyant continuellement les biens refluer au dehors par l'affiftance du pauvre, on eft porté à dire ; cette maifon ne peut contenir toutes fes richeffes. Voila, ce me femble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus inftruit de ce qui fervoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Madame de Wolmar. Il n'eft pas poffible qu'un fi modique revenu fuffife à tant de dépenfes. Ils fe mirent à rire, & me firent voir que, fans rien retrancher dans leur maifon, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de fe ruiner. Notre grand fecret pour être riches, me dirent-ils eft d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il fe peut dans l'ufage de nos biens les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne fe fait fans perte, & ces pertes multipliées réduifent prefque à rien d'affés grand moyens, comme à force d'être brocantée une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le tranfport de nos revenus s'évite en les employant fur le lieu, l'échange s'en évite encore en les confommant en nature, & dans l'indifpenfable converfion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges

réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode ; mais elle ne me paroit pas sans inconvénient. Outre les soins importuns auxquels elle assujettit, le profit doit être plus apparent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens l'emporte probablement sur le gain que feroient avec vous vos Fermiers : car le travail se fera toujours avec plus d'économie & la récolte avec plus de soin par un paysan que par vous. C'est une erreur, me repondit Wolmar ; le paysan se soucie moins d'augmenter le produit que d'épargner sur les fraix, parce que les avances lui sont plus pénibles que les profits ne lui sont utiles ; comme son objet n'est pas tant de mettre un fond en valeur que d'y faire peu de dépense, s'il s'assure un gain actuel c'est bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuisant, & le mieux qui puisse arriver est qu'au lieu de l'épuiser il la néglige. Ainsi pour un peu d'argent content recueilli sans embarras, un propriétaire oisif prépare à lui ou à ses enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de son patrimoine.

D'ailleurs, poursuivit M. de Wolmar, je ne disconviens pas que je ne fasse la culture de mes terres à plus grands fraix que ne feroit un fermier ; mais aussi le profit du fermier c'est moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure le produit est beaucoup plus grand ; de sorte qu'en dépensant davantage, je ne laisse pas de gagner encore. Il y plus ; cet excès de dépense n'est qu'apparent & produit réelle-

ment

ment une très grande économie: car, si d'autres cultivoient nos terres, nous serions oisifs; il faudroit demeurer à la ville, la vie y seroit plus chere, il nous faudroit des amusemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici & nous seroient moins sensibles. Ces soins que vous appellez importuns sont à la fois nos devoirs & nos plaisirs; grace à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne sont jamais pénibles; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaisies ruineuses dont la vie champêtre prévient où détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être devient pour nous un amusement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoûtoit ce judicieux pere de famille, vous n'y verrez que des choses utiles, qui ne nous coûtent presque rien & nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du cru couvrent notre table, les seules étoffes du pays composent presque nos meubles & nos habits: rien n'est méprisé parce qu'il est commun, rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin est sujet à être déguisé ou falsifié, nous nous bornons, par délicatesse autant que par modération au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous & dont la qualité n'est pas suspecte. Nos mets sont simples, mais choisis. Il ne manque à notre table pour être somptueuse que d'être servie loin d'ici; car tout y est bon, tout y seroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui comme vous voyez n'est pas négligée; mais

mais l'élégance y préside seule, la richesse ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a un grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choses & celui qu'elles ont réellement. C'est à ce dernier seul que Julie s'attache, & quand il est question d'une étoffe, elle ne cherche pas tant si elle est ancienne ou nouvelle que si elle est bonne & si elle lui sied. Souvent même la nouveauté seule est pour elle un motif d'exclusion, quand cette nouveauté donne aux choses un prix qu'elles n'ont pas ou qu'elles ne sauroient garder.

Considerez encore qu'ici l'effet de chaque chose vient moins d'elle même que de son usage & de son accord avec le reste, de sorte qu'avec des parties de peu de valeur Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner seul la valeur aux choses. Autant la loi de la mode est inconstante & ruineuse, autant la sienne est économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois est toujours bien ; s'il est rarement à la mode, en revanche il n'est jamais ridicule, & dans sa modeste simplicité il tire de la convenance des choses des regles inaltérables & sûres, qui restent quand les modes ne sont plus.

Ajoûtez enfin que l'abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus ; parce que le nécessaire a sa mesure naturelle, & que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul, & manger en un repas le revenu d'une année ; mais on ne sauroit porter deux habits en même tems ni diner deux fois en un jour. Ainsi l'opinion est illimitée, au lieu que la nature nous arrête de

tous

tous côtés, celui qui dans un état médiocre se borne au bien-être ne risque point de se ruiner.

Voila, mon cher, continuoit le sage Wolmar, comment avec de l'économie & des soins on peut se mettre au dessus de sa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la notre sans changer notre maniere de vivre ; car il ne se fait ici presque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépensons nous rend dequoi dépenser beaucoup plus.

Hébien, Milord, rien de tout cela ne paroit au premier coup d'œil. Par tout un air de profusion couvre l'ordre qui le donne ; il faut du tems pour appercevoir des loix somptuaires qui menent à l'aisance & au plaisir, & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouït de ce qu'on épargne. En y réfléchissant le contentement augmente, parce qu'on voit que la source en est intarissable & que l'art de goûter le bonheur de la vie sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la nature ? Comment épuiseroit-on son héritage en l'améliorant tous les jours ? Comment ruineroit-on sa fortune en ne consommant que ses revenus ? Quand chaque année on est sûr de la suivante, qui peut troubler la paix de celle qui court ? Ici le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente, & le fruit du labeur présent annonce l'abondance à venir ; on jouït à la fois de ce qu'on dépense & de ce qu'on recueille, & les divers tems se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

Je suis entré dans tous les détails du ménage & j'ai partout vu regner le même esprit. Toute la broderie & la dentelle sortent du gynécée ;

gynécée ; toute la toile eſt filée dans la baſſe-cour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoye à des manufactures dont on tire en échange des draps pour habiller les gens ; le vin, l'huile, & le pain ſe font dans la maiſon ; on a des bois en coupe reglée autant qu'on en peut conſommer ; le boucher ſe paye en bétail, l'épicier reçoit du bled pour ſes fournitures ; le ſalaire des ouvriers & des domeſtiques ſe prend ſur le produit des terres qu'ils font valoir ; le loyer des maiſons de la ville ſuffit pour l'ameublement de celles qu'on habite ; les rentes ſur les fonds publics fourniſſent à l'entretien des maitres, & au peu de vaiſſelle qu'on ſe permet, la vente des vins & des bleds qui reſtent donne un fond qu'on laiſſe en reſerve pour les dépenſes extraordinaires ; fond que la prudence de Julie ne laiſſe jamais tarir, & que ſa charité laiſſe encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choſes de pur agrément que le profit du travail qui ſe fait dans ſa maiſon, celui des terres qu'ils ont defrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter &c. Ainſi le produit & l'emploi ſe trouvant toujours compenſés par la nature des choſes, la balance ne peut être rompue, & il eſt impoſſible de ſe déranger.

Bien plus ; les privations qu'elle s'impoſe par cette volupté tempérante dont j'ai parlé ſont à la fois de nouveaux moyens de plaiſir & de nouvelles reſſources d'économie. Par exemple elle aime beaucoup le caffé ; chez ſa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût ; elle s'eſt bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, &

& dans le salon d'Apollon, afin d'ajoûter cet air de fête à tous les autres. C'est une petite sensualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguise & régle à la fois sa gourmandise. Au contraire, elle met à deviner & satisfaire les goûts de son pere & de son mari une attention sans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de graces qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaisir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suisse : Elle ne manque jamais après le soupé de faire servir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens, &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes ; mais elle me rappella en riant un passage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le rancio, le cherez, le malaga, le chassaigne, le siracuse dont vous buvez avec tant de plaisir ne sont en effet que des vins de Lavaux diversement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boissons lointaines. Si elles sont inférieures en qualités aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on est sûr de ce qui les compose, on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere

pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les ſiens, me dit alors M. de Wolmar ont pour nous un goût dont manquent tous les autres ; c'eſt le plaiſir qu'elle a pris à les préparer. Ah, reprit-elle, ils ſeront toujours exquis !

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de ſoins divers le deſœuvrement & l'oiſiveté qui rendent néceſſaires la compagnie les viſites & les ſociétés extérieures, ne trouvent guere ici de place. On fréquente les voiſins, aſſés pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujettir. Les hôtes ſont toujours bien venus & ne ſont jamais deſirés. On ne voit préciſement qu'autant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite ; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens, & pour qui trouve au ſein de ſa famille une douce ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La maniere dont on paſſe ici le tems eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens (*) ; mais c'eſt par la diſpoſition du cœur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur eſt intéreſſante. Avec une ame ſaine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à ſe rendre mutuellement la vie heureuſe ? Tous les ſoirs Julie contente de ſa journée n'en deſire point une différente pour le lendemain, &

(*) Je crois qu'un de nos beaux-eſprits voyageant dans ce pays-là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie de manans qu'on y mene. Au reſte, je vois par les lettres de Miladi Cateſby que ce goût n'eſt pas particulier à la France, & que c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicules, pour prix de leur hoſpitalité.

tous

tous les matins elle demande au Ciel un jour semblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choses parce qu'elles sont bien, & qu'elle ne connoit rien de mieux à faire. Sans doute elle jouït ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Se plaire dans la durée de son état n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux ?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de desœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble interesse le cœur par quelque endroit avantageux, & rachette quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards sans monde & sans politesse ; mais bons, simples, honnêtes & contens de leur sort ; d'anciens officiers retirés du service ; des commerçans ennuyés de s'enrichir ; de sages meres de famille qui amènent leurs filles à l'école de la modestie & des bonnes mœurs ; voila le cortège que Julie aime à rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas faché d'y joindre quelquefois de ces avanturiers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus sages à leurs dépends, reviennent sans chagrin cultiver le champ de leur pere qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de sa vie, ce ne sont point les avantures merveilleuses du riche Sindbad racontant au sein de la molesse orientale comment il a gagné ses trésors : Ce sont les rélations plus simples de gens sensés que les caprices du sort & les injustices des hommes ont rebutés des faux biens vainement poursuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des paysans a des charmes pour ces ames élevées avec

qui

qui le ſage aimeroit à s'inſtruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naiveté villageoiſe des caracteres plus marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes que ſous le maſque uniforme des habitans des villes, où chacun ſe montre comme ſont les autres, plutôt que comme il eſt lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes, &, qui s'eſtiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur eſprit ne ſont point façonnés par l'art ; ils n'ont point appris à ſe former ſur nos models, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ſes tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon Vieillard dont le ſens & la raiſon le frappent, & qu'il ſe plait à faire cauſer. Il l'amene à ſa femme ; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politeſſe & les airs de ſon état, mais la bienveuillance & l'humanité de ſon caractere. On retient le bon-homme à diner. Julie le place à côté d'elle, le ſert, le careſſe, lui parle avec intérêt, s'informe de ſa famille, de ſes affaires, ne ſourit point de ſon embarras, ne donne point une attention gênante à ſes manieres ruſtiques, mais le met à ſon aiſe par la facilité des ſiennes, & ne ſort point avec lui de ce tendre & touchant reſpect dû à la vielleſſe infirme qu'honore une longue vie paſſée ſans reproche. Le vieillard enchanté ſe livre à l'épanchement de ſon cœur ; il ſemble reprendre un moment la vivacité de ſa jeuneſſe. Le vin bu à la ſanté d'une jeune Dame en rechauffe mieux ſon ſang à demi-glacé. Il ſe ranime à parler de ſon ancien tems,

tems, de ses amours, de ses campagnes, des combats où il s'est trouvé, du courage de ses compatriotes, de son retour au pays, de sa femme, de ses enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs discours de son âge sortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; & quand il n'y auroit dans les choses qu'il dit que le plaisir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle passe après le diné dans sa chambre, & en rapporte un petit présent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don simple & de leur goût dont elle l'a secretement chargé pour eux. Ainsi se forme de bonne heure l'étroite & douce bienveuillance qui fait la liaison des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieillesse, à estimer la simplicité, & à distinguer le mérite dans tous les rangs. Les paysans, voyant leurs vieux peres fêtés dans une maison respectable & admis à la table des maitres, ne se tiennent point offensés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang mais à leur âge; ils ne disent point, nous sommes trop pauvres, mais, nous sommes trop jeunes pour être ainsi traités: l'honneur qu'on rend à leurs vieillards & l'espoir de le partager un jour les consolent d'en être privés & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encore attendri des caresses qu'il a reçues, revient dans sa chaumiere, empressé de montrer à sa femme & à ses enfans les dons qu'il leur apporte. Ces

bagatelles répandent la joye dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphaſe la reception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a ſervi, les vins dont il a goûté, les diſcours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'eſt informé d'eux, l'affabilité des maitres, l'attention des ſerviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'eſtime & de bonté qu'il a reçues ; en le racontant il en jouït une ſeconde fois, & toute la maiſon croit jouïr auſſi des honneurs rendus à ſon chef. Tous béniſſent de concert cette famille illuſtre & généreuſe qui donne exemple aux grands & réfuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voila l'encens qui plait aux ames bienfaiſantes. S'il eſt des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrache la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſante au coin d'un foyer ruſtique.

C'eſt ainſi qu'un ſentiment agréable & doux peut couvrir de ſon charme une vie inſipide à des cœurs indifférens : C'eſt ainſi que les ſoins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amuſements par l'art de les diriger. Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peine doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui eſt arrivé préciſément le contraire, & des ſoins qu'une certaine

langueur

langueur d'ame lui eut laissé négliger autrefois, lui deviennent intéressans par le motif qui les inspire. Il faudroit être insensible pour être toujours sans vivacité. La sienne s'est dévelopée par les mêmes causes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la solitude pour se livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré ; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'est point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'instruire des devoirs d'autrui le tems qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle aprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus ; elle agit. Comme elle se leve une heure *plus* tard que son mari, elle se couche *aussi plus* tard d'une heure. Cette heure est le seul tems qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroit jamais assés longue pour tous les soins dont elle aime à la remplir.

Voila, Milord, ce que j'avois à vous dire sur l'économie de cette maison, & sur la vie privée des maitres qui la gouvernent. Contens de leur sort, ils en jouïssent paisiblement ; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans ; mais à leur laisser avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domestiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens sensés la jouïssance d'un bien médiocre, aussi sagement conservé qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE III. (*)

A Milord Edouard.

NOUS avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils sont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une société d'autant plus charmante qu'il n'est rien resté dans le fond des cœurs qu'on veuille se cacher l'un à l'autre. Quel plaisir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance ! Je ne reçois pas une marque d'estime de Julie & de son mari, que je ne me dise avec une certaine fierté d'ame; enfin j'oserai me montrer à lui. C'est par vos soins, c'est sous vos yeux que j'espere honorer mon état present de mes fautes passées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne avec la conscience de sa victoire une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un sacrifice qui nous a coûté si cher? Non, Milord, je sens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens sentimens qu'il a vaincus. Je sens qu'il faut avoir

(*) Deux Lettres écrites en différens tems rouloient sur le sujet de celle-ci, ce qui occasionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux Lettres en une seule. Au reste; sans prétendre justifier l'excessive longueur de plusieurs des lettres dont ce recueil est composé, je remarquerai que les lettres des solitaires sont longues & rares; celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'observer cette différence pour en sentir à l'instant la raison.

été

été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après ſix jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons paſſé aujourd'hui une matinée à l'angloiſe, réunis & dans le ſilence, goûtant à la fois le plaiſir d'être enſemble & la douceur du recueillement. Que les delices de cet état ſont connues de peu de gens ! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié ! ſentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi ? Quelle langue oſe être ton interprête ? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés ? Mon Dieu ! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela ! O veillées de Beſançon ! momens conſacrés au ſilence & recueillis par l'amitié ! O Bomſton ! ame grande, ami ſublime ! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il eſt ſur que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont beſoin d'être ſans témoin pour pouvoir ne ſe rien dire, à leur aiſe. On veut être recueillis, pour ainſi dire, l'un dans l'autre : la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le prononcer ſans gêne. Il ſemble

qu'on n'ofe penfer librement ce qu'on n'ofe dire de même : il femble que la préfence d'un feul étranger retienne le fentiment, & comprime des ames qui s'entendoient fi bien fans lui.

Deux heures fe font ainfi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extafe, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeuné, les enfans font entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere; mais au lieu d'aller enfuite s'enfermer avec eux dans le gynécée felon fa coutume ; pour nous dédommager en quelque forte du tems perdu fans nous voir, elle les a fait refter avec elle, & nous ne nous fommes point quittés jufqu'au dîner. Henriette qui commence à favoir tenir l'aiguille, travailloit affife devant la Fanchon qui faifoit de la dentelle, & dont l'oreiller pofoit fur le doffier de fa petite chaife. Les deux garçons feuilletoient fur une table un recueil d'images, dont l'ainé expliquoit les fujets au cadet. Quand il fe trompoit, Henriette attentive & qui fait le recueil par cœur avoit foin de le corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle eftampe ils étoient, elle en tiroit un prétéxte de fe lever, d'aller & venir de fa chaife à la table & de la table à fa chaife, Ces promenades ne lui déplaifoient pas & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit mali; quelquefois même il s'y joignoit un baifer, que fa bouche enfantine fait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déja plus favante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons qui fe prenoient & fe donnoient fans beaucoup de foin, mais auffi fans la moindre

gêne,

gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés sous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis à vis des enfans; nous étions son mari & moi encore autour de la table à thé lisans la gazette, à laquelle elle prêtoit assés peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement singulier de son peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions sur le bon naturel de cette nation douce & bienveuillante que toutes haïssent & qui n'en hait aucune, ajoûtant qu'elle n'envioit du rang suprême, que le plaisir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit son mari d'un ton qu'il m'eut dû laisser prendre; il y a longtems que nous sommes tous vos sujets. A ce mot, son ouvrage est tombé de ses mains; elle a tourné la tête, & jetté sur son digne époux un regard si touchant, si tendre, que j'en ai tressailli moi-même. Elle n'a rien dit: qu'eut-elle dit qui valut ce regard? Nos yeux se sont aussi rencontrés. J'ai senti à la maniere dont son mari m'a serré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expansive agissoit autour d'elle, & triomphoit de l'insensibilité même.

C'est dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlois; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manege des enfans; encore, aussi-tôt que nous avons cessé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement universel. C'est la petite Surinten-

dante qui la premiere s'eſt miſe à baiſſer la voix, à faire ſigne aux autres, à courir ſur la pointe du pied, & leurs jeux ſont devenus d'autant plus amuſans que cette legere contrainte y ajoûtoit un nouvel intérêt. Ce ſpectacle qui ſembloit être mis ſous nos yeux pour prolonger notre attendriſſement a produit ſon effet naturel.

Ammutiſcon le lingue, e parlan l'alme.

Qué de choſes ſe ſont dites ſans ouvrir la bouche ! Que d'ardens ſentimens ſe ſont communiqués ſans la froide entremiſe de la parole ! Inſenſiblement Julie s'eſt laiſſée abſorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux ſe ſont tout à fait fixés ſur ſes trois enfans, & ſon cœur ravi dans une ſi délicieuſe extaſe animoit ſon charmant viſage de tout ce que la tendreſſe maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laiſſions entrainer Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les cauſoient, les ont fait finir. L'ainé, qui s'amuſoit, aux images, voyant que les onchets empêchoient ſon frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit raſſemblés, & lui donnant un coup ſur la main, les a fait ſauter par la chambre. Marcellin s'eſt mis à pleurer, & ſans s'agiter pour le faire taire, Madame de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'eſt tû ſur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, ſans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonſtance qui n'étoit rien m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles

je

je n'avois fait nulle attention, & je ne me souviens pas, en y pensant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât si peu & qui fussent moins incommodes. Ils ne quittent presque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils soient là. Ils sont vifs, étourdis, semillans, comme il convient à leur âge, jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils sont discrets avant de savoir ce que c'est que discretion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce sujet m'a conduit, c'étoit que cela se fit comme de soi-même, & qu'avec une si vive tendresse pour ses enfans, Julie se tourmentât si peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empresser à les faire parler ou taire, ni à leur prescrire ou deffendre ceci ou cela. Elle ne dispute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amusemens; on diroit qu'elle se contente de les voir & de les aimer, & que quand ils ont passé leur journée avec elle, tout son devoir de mere est rempli.

Quoique cette paisible tranquillité me parut plus douce à considérer que l'inquiete sollicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eut pas encore été contente avec tant de sujets de l'être: une activité superflue sied si bien à l'amour maternel! Tout ce que je voyois de bon dans ses enfans; j'aurois voulu l'attribuer à ses soins; j'aurois voulu qu'ils dussent moins à la nature & davantage à leur mere, je leur aurois presque desiré des défauts pour la voir plus empressée à les corriger.

Après m'être occupé longtems de ces réflexions en silence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompense la vertu des meres par le bon naturel des enfans : mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur naissance que doit commencer leur education. Est-il un tems plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéïr. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me désobéissent ? Cela seroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à sourire en regardant son mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfans.

C'est là que m'expliquant à loisir ses maximes, elle m'a fait voir sous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendresse maternelle. Longtems m'a-t-elle dit, j'ai pensé comme vous sur les instructions prématurées, & durant ma premiere grossesse, effrayée de tous mes devoirs & des soins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois souvent à M. de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela, qu'un observateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un pere le sang-froid d'un philosophe ? Il remplit & passa mon attente ; il dissipa mes préjugés & m'apprit à m'assurer avec moins de peine un succès beaucoup plus étendu. Il

me

me fit sentir que la premiere & plus importante éducation, celle précisément que tout le monde oublie (*) est de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumieres est de supposer leurs enfans raisonnables dès leur naissance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils sachent parler. La raison est l'instrument qu'on pense employer à les instruire, au lieu que les autres instrumens doivent servir à former celui-là, & que de toutes les instructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement est la raison même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à en payer les autres, à controller tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs & mutins, & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne lasse enfin l'enfant qu'on veut élever ainsi ; & voila comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parens ne pouvant plus supporter le tracas des enfans sont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maitres ; comme si l'on pouvoit jamais esperer d'un Precepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un pere.

(*) Locke lui-même, le sage Locke l'a oubliée : il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

 La

La nature, a continué Julie, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, & ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les notres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eut cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, & quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfans sont toujours en mouvement; le repos & la réflexion sont l'aversion de leur âge; une vie appliquée & sédentaire les empêche de croitre & de profiter; leur esprit ni leur corps ne peuvent supporter la contrainte. Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur; ils deviennent délicats, foibles, malsains, plûtot hébêtés que raisonnables; & l'ame se sent toute la vie du déperissement du corps.

Quand toutes ces instructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuisent, encore y auroit-il un trés grand inconvénient à les leur donner indistinctement, & sans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la constitution commune à l'espece chacun apporte en naissant un temperament particulier qui détermine son génie & son caractere, & qu'il ne

s'agit

s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caracteres sont bons & sains en eux-mêmes, selon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature (*). Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eut tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le sistême universel. Tout homme a sa place assignée dans le meilleur ordre des choses, il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits? Qu'on donne à la plupart des instructions nuisibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en substituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat passager & frivole qu'on leur préfere, sans que le naturel étouffé revienne ja-

(*) Cette doctrine si vraye me surprend dans M. de Wolmar; on verra bientôt pourquoi.

mais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin pour le prix de tant de peine indiscretement prise, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force & des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur foiblesse & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie; mais j'ai peine à les accorder avec vos propres sentimens sur le peu d'avantage qu'il y a de déveloper le génie & les talens naturels de chaque individu, soit pour son propre bonheur, soit pour le vrai bien de la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raisonnable & de l'honnête homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les passions, en perfectionnant la raison, en corrigeant la nature. . . . Corriger la nature! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot est beau; mais avant que de l'employer, Il faloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponse très peremptoire, à ce qu'il me sembloit, étoit de nier le principe; c'est ce que j'ai fait. Vous supposés toujours que cette diversité d'esprits & de génies qui distinguent les individus est l'ouvrage de la nature; & cela n'est rien moins qu'évident. Car enfin, si les esprits sont différents ils sont inégaux, & si la nature les a rendus inégaux, c'est en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or quant aux sens & à la mémoire, il est prouvé, par l'éxperience que leurs divers dégrés d'étendue & de perfection ne

sont

ſont point la meſure de l'eſprit des hommes; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des paſſions qui nous animent, & il eſt encore prouvé que tous les hommes ſont par leur nature ſuſceptibles de paſſions aſſés fortes pour les douer du dégré d'attention auquel eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit.

Que ſi la diverſité des eſprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'eſt à dire, des diverſes idées, des divers ſentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonſtances où nous nous trouvons, & toutes les impreſſions que nous recevons; bien loin d'attendre pour élever les enfans qu'on connût le caractere de leur eſprit, il faudroit au contraire ſe hâter de déterminer convenablement ce caractere, par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas ſa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorſqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui ſont dans la cour. Ils ſont de la même portée; ils ont été nourris & traittés de même; ils ne ſont jamais quittés: cependant l'un des deux eſt vif, gai, careſſant, plein d'intelligence: l'autre lourd, peſant, hargneux, & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La ſeule différence des tempéramens a produit en eux celles des caracteres, comme la ſeule différence de l'organiſation intérieure produit en nous celle des eſprits; tout le reſte a été ſemblable.... ſemblable? ai-je interrompu; quelle différence? Combien de petits objets

jets ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre ! combien de petites circonſtances les ont frappés diverſement, ſans que vous vous en ſoyez apperçu ! Bon, a-t-il reprit ; vous voila raiſonnant comme les aſtrologues. Quand on leur oppoſoit que deux hommes nés ſous le même aſpect avoient des fortunes ſi diverſes, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils ſoûtenoient que, vû la rapidité des cieux, il y avoit une diſtance immenſe du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, ſi l'on eut pu marquer les deux inſtans précis de leur naiſſances, l'objection ſe fut tournée en preuve.

Laiſſons je vous prie toutes ces ſubtilités, & nous en tenons à l'obſervation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfans qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là font une claſſe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui ſe dévelopent moins vîte, vouloir former leur eſprit avant de le connoitre, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la nature a fait & à faire plus mal à ſa place. Platon votre maitre ne ſoutenoit-il pas que tout le ſavoir humain, toute la philoſophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis ; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déja ? Cela n'eſt vrai ni de nos ſentimens ni de nos idées ; mais cela eſt vrai de nos diſpoſitions à les acquérir. Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure ; pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté ſoit devenu fleg-

flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur une modele commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres ; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois il ne s'agit point de changer le caractere & de plier le naturel, mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller ; de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere ; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation. Or avant de cultiver le caractere il faut l'etudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal à propos. A tel génie il faut donner des ailes, à d'autres des entraves : l'un veut être pressé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide ; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme ; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raison ; c'est elle qui fait sortir le caractere & lui donne sa véritable forme ; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il n'y a point

point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en opposition, je ne sais ce que vous y voyez de contradictoire : Pour moi, je les trouve parfaitement d'accord. Chaque homme apporte en naissant un caractere, un génie, & des talens qui lui sont propres. Ceux qui sont destinés à vivre dans la simplicité champêtre n'ont pas besoin pour être heureux du dévelopement de leurs facultés, & leurs talens enfouïs sont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil où l'on a moins besoin de bras que de tête, & où chacun doit compte à soi-même & aux autres de tout son prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & sur tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas on n'a d'égard qu'à l'espece, chacun fait ce que font tous les autres, l'exemple est la seule regle, l'habitude est le seul talent, & nul n'exerce de son ame que la partie commune à tous. Dans le second, on s'applique à l'individu : A l'homme en général on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre ; on le suit aussi loin que la nature le mêne, & l'on en fera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes se contredisent si peu que la pratique en est la même pour le premier âge. N'instruisez point l'enfant du villageois, car il ne lui convient pas d'être instruit ; N'instruisez pas l'enfant du Citadin, car vous ne savez

vez encore quelle inſtruction lui convient. En tout état de cauſe, laiſſez former le corps, juſqu'à ce que la raiſon commence à poindre: Alors c'eſt le moment de la cultiver.

Tout cela me paroitroit fort bien, ai-je dit, ſi je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode; c'eſt de laiſſer prendre aux enfans mille mauvaiſes habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple eſt commode à ſuivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occaſion leur indiſcrette volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables.... mais, a repris M. de Wolmar, il me ſemble que vous avez remarqué le contraire dans les notres, & que c'eſt ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'eſt précifément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles? Comment s'y eſt-elle priſe? Qu'a-t-elle ſubſtitué au joug de la diſcipline? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'inſtant; celui de la néceſſité? Mais en vous détaillant ſa conduite, elle vous fera mieux entendre ſes vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer ſa méthode, & après une courte pauſe, voici à peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les bien nés, mon aimable ami! Je ne préſume pas autant de nos ſoins que M. de Wolmar. Malgré ſes maximes, je doute qu'on puiſſe jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puiſſe être

tourné

tourné à bien : mais au ſurplus convaincue de la bonté de ſa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma premiere eſpérance eſt que des méchans ne ſeront pas ſortis de mon ſein ; la ſeconde eſt d'élever aſſés bien les enfans que Dieu m'a donnés, ſous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui reſſembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il ma preſcrites, en leur donnant un principe moins philoſophique & plus convenable à l'amour maternel ; c'eſt de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les ſoins de mes jours ſont deſtinés à l'accomplir. La premiere fois que je tins mon fils ainé dans mes bras, je ſongeai que l'enfance eſt preſque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'eſt une bien cruelle prudence de rendre cette premiere portion malheureuſe pour aſſurer le bonheur du reſte, qui peut-être ne viendra jamais. Je ſongeai que durant la foibleſſe du premier âge, la nature aſſujetit les enfans de tant de manieres, qu'il eſt barbare d'ajoûter à cet aſſujetiſſement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté ſi bornée, & dont ils peuvent ſi peu abuſer. Je réſolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il ſeroit poſſible, de lui laiſſer tout l'uſage de ſes petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déja gagné à cela deux grands avantages ; l'un d'écarter de ſon ame naiſſante le menſonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naiſſent de l'eſclavage,

l'esclavage, & qu'on est contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige : l'autre de laisser fortifier librement son corps par l'exercice continuel que l'instinct lui demande. Accoutumé tout comme les paysans à courir tête nue au soleil, au froid, à s'essoufler, à se mettre en sueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déja dit, je crains cette pusillanimité meurtriere qui, à force de délicatesse & de soins, affoiblit, effemine un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver un moment, & pour lui sauver quelques rhumes dans son enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleuresies, des coups de soleil, & la mort étant grand.

Ce qui donne aux enfans livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'est lorsque non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'insensée indulgence des meres à qui l'on ne complait qu'en servant toutes les fantaisies de leur enfant. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vû dans les miens qui sentit l'empire & l'autorité, même avec le dernier domestique, & que vous ne m'avez pas vû, non plus, applaudir en secret aux fausses complaisances qu'on a pour eux. C'est ici que je crois suivre une route nouvelle & sûre pour rendre à la fois un enfant libre, paisible, caressant, docile, & cela par un moyen fort simple, c'est de la convaincre qu'il n'est qu'un enfant.

A confidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miférable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait fi grand befoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant ? Ne femble-t-il pas que c'eft pout cela que les premieres voix qui lui font fuggérées par la nature font les cris & les plaintes, qu'elle lui a donné une figure fi douce & un air fi touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéreffe à fa foibleffe & s'empreffe à le fecourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impudemment un ton de maitre avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parens approuvant cette audace l'exercer à devenir le tiran de fa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereufe image de l'empire & de la fervitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penfer qu'il fut plutôt fervi par devoir que par pitié. Ce point eft, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'eft un détail qui ne finiroit point que celui de toutes les précautions qu'il m'a falu prendre, pour prévenir en lui cet inftinct fi prompt à diftinguer les fervices mercénaires des domeftiques, de la tendreffe des foins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aye employés a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impoffibilité où le tient fon âge de vivre fans notre affiftance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les fe-

cours

cours qu'on eſt forcé de recevoir d'autrui ſont des actes de dépendance, que les domeſtiques ont une véritable ſupériorité ſur lui, en ce qu'il ne ſauroit ſe paſſer d'eux, tandis qu'il ne leur eſt bon à rien ; de ſorte que, bien loin de tirer vanité de leur ſervices, ils les reçoit avec une ſorte d'humiliation, comme un témoignage de ſa foibleſſe, & il aſpire ardemment au tems où il ſera aſſés grand & aſſés fort pour avoir l'honneur de ſe ſervir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, ſeroient difficiles à établir dans des maiſons où le pere & la mere ſe font ſervir comme des enfans : mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ſes fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maitres n'eſt qu'un échange perpétuel de ſervices & de ſoins, je ne crois pas cet établiſſement impoſſible. Cependant il me reſte à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs beſoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaiſies, ou comment ils ne ſouffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domeſtique qui traitera de fantaiſie un véritable beſoin ?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée ſe fait des monſtres de tout. Les vrais beſoins ſont très bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être qu'au bien-être d'un ſeul moment. Penſez-vous qu'un enfant qui n'eſt point gêné, puiſſe aſſés ſouffrir de l'humeur de ſa gouvernante ſous les yeux d'une mere, pour en être incommodé ? Vous ſuppoſez des inconvéniens qui naiſſent de vices déja contractés, ſans ſonger que tous mes ſoins ont été d'empêcher ces vices de naitre.

Na-

Naturellement les femmes aiment les enfans. La mesintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut assujetir l'autre à ses caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant, dont on n'éxige rien, ni sur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contrepied des autres meres, qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, & veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par là, sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveuillance, il se rend docile & complaisant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres le sien s'attache à eux à son tour; car on aime en se faisant aimer; c'est l'infaillible effet de l'amour-propre, &, de cette affection réciproque, née de l'égalité, resultent sans effort les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfans, sans jamais en obtenir aucune.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misere, sa foiblesse, sa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme; & cela, non seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alleger ce joug, mais surtout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la providence, qu'il ne s'éleve point au dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits

Induits dès leur naissance par la molesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils désirent, à penser que tout doit ceder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaisirs ; or je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation en lui donnant par la premiere une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les premiers mouvemens de la nature sont toujours bons & salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoitre qu'en se faisant un droit d'être obéis les enfans sortoient de l'état de nature presque en naissant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leur par notre indiscretion. J'ai vû que si je voulois contenter toutes ses fantaisies, elles croitroient avec ma complaisance, qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus sensible qu'il y seroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raison lui sauver tout chagrin, j'ai préferé le moindre & le plutôt passé. Pour qu'un refus lui fut moins cruel je l'ai plié d'abord au refus ; & pour lui épargner de longs déplaisirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde est accordé sans condition dès la premiere demande, & l'on est très indulgent là-dessus : Mais il n'obtient

jamais

jamais rien par importunité ; les pleurs & les flatteries sont également inutiles. Il en est si convaincu qu'il a cessé de les employer ; du premier mot il prend son parti, & ne se tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiseau qu'il voudroit tenir ; car il sent la même impossibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte sinon qu'il ne l'a pu garder, ne dans ce qu'on lui refuse, sinon qu'il n'a pu l'obtenir, & loin de battre la table contre laquelle il se blesse, il ne battroit pas la personne qui lui resiste. Dans tout ce qui le chagrine il sent l'empire de la nécessité, l'effet de sa propre foiblesse, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui.... un moment! dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre; je pressens votre objection ; j'y vais venir à l'instant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur ceder, soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicieux & presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'est une raison pour eux de les continuer ; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voyent qu'on n'y prend pas garde ; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voila précisément ce qui est arrivé à mon ainé. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdissoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avoit point d'enfant.

d'enfant. Il pleure quand il souffre; c'est la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre; mais il se tait à l'instant qu'il ne souffre plus. Aussi fais-je une très-grande attention à ses pleurs, bien sûre qu'il n'en verse jamais en vain. Je gagne à cela de savoir à point nommé quand il sent de la douleur & quand il n'en sent pas, quand il se porte bien & quand il est malade; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaisie, & seulement pour se faire appaiser. Au reste, j'avoue que ce point n'est pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes: car comme rien n'est plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voyent jamais que l'instant présent, elles ne songent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui il en pleurera demain davantage. Le pis est que l'obstination qu'il contracte tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & insupportable toute sa vie.

Je viens maintenant à vous; me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voyent aisément le désir de leur complaire; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse, ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires: car comme il n'est pas possible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils la supposent encore ils sont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a

soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent sophistes, subtils, de mauvaise foi, séconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumieres. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, sitôt qu'elle est au dessus de leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison n'est pas de raisoner avec eux, mais de les bien convaincre que la raison est au dessus de leur âge : car alors ils la supposent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime, & les enfans se trompent rarement là-dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en sorte qu'ils le voyent, autant qu'il est possible, & quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée sur le même principe, je ne souffrirai pas, non plus, que mes enfans se mêlent dans la conversarion des gens raisonnables, & s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement & en peu de mots quand on les interroge sans jamais parler de leur chef, & surtout sans qu'ils s'ingerent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

En

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voila bien de la rigueur pour une mere aussi tendre! Pitagore n'étoit pas plus severe à ses disciples que vous l'êtes aux votres. Non seulement vous ne les traittez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire, que d'interroger sur les choses qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux? Que penseroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jasent jamais assés tôt ni assés longtems, & qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands par les sotises qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite est de bien babiller, & où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser?

Quoi donc? a-t-elle repris à l'instant: est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la notre, & ne sauroient-t'ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérilités? Empêchons leur vanité de naitre, ou du moins arrêtons en les progrès; c'est là vraiment travailler à leur félicité: Car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, & il n'y a personne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs (*).

(*) Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

Que peut penſer un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens ſenſés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empreſſement les oracles qui ſortent de ſa bouche, & ſe récrier avec des retentiſſemens de joye à chaque impertinence qu'il dit ? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudiſſemens, jugez de ce que deviendra la ſienne ! Il en eſt du babil des enfans comme des prédictions des Almanacs. Ce ſeroit un prodige ſi ſur tant de vaines paroles, le hazard ne fourniſſoit jamais une rencontre heureuſe. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flaterie ſur une pauvre mere déja trop abuſée par ſon propre cœur, & ſur un enfant qui ne ſait ce qu'il dit & ſe voit célébrer ! Ne penſez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantiſſe. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais ſi j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en ſecret ; il n'apprend point en me les voyant applaudir à devenir babillard & vain, & les flateurs en me les faiſant répeter n'ont pas le plaiſir de rire de ma foibleſſe.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allé donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphaſe je ne ſais combien de gentilleſſes qu'ils venoient d'entendre, & dont ils ſembloient tout émerveillés. Meſſieurs, leur dis-je aſſés froidement, je ne doute pas que vous ne ſachiez faire dire à des marionetes de fort jolies choſes : mais j'eſpere qu'un jour mes enfans ſeront hommes, qu'ils agiront & parleront

ront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joye de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette maniere de faire ſa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle ; il ne leur vient plus de compere, & ils en valent ſenſiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des queſtions, on ne les leur défend pas indiſtinctement. Je ſuis la premiere à leur dire de demander doucement en particulier à leur pere ou à moi tout ce qu'ils ont beſoin de ſavoir. Mais je ne ſouffre pas qu'ils coupent un entretien ſérieux pour occuper tout le monde de la premiere impertinence qui leur paſſe par la tête. L'art d'interroger n'eſt pas ſi facile qu'on penſe. C'eſt bien plus l'art des maitres que des diſciples ; il faut avoir deja beaucoup appris de choſes pour ſavoir demander ce qu'on ne ſait pas. Le ſavant ſait & s'enquiert, dit un proverbe Indien ; mais l'ignorant ne ſait pas même dequoi s'enquérir. (*) Faute de cette ſcience préliminaire les enfans en liberté ne font preſque jamais que des queſtions ineptes qui ne ſervent à rien, ou profondes & ſcabreuſes dont la ſolution paſſe leur portée, & puiſqu'il ne faut pas qu'ils ſachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'inſtruiſent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

(*) Ce proverbe eſt tiré de Chardin. Tome 5. p. 170. in 12.

Quand cette méthode leur feroit auffi utile qu'on croit, la premiere & la plus importante fcience qui leur convient, n'eft-elle pas d'être difcrets & modeftes, & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là ? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de foumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire ? De petits queftionneurs babillards, qui queftionnent moins pour s'inftruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs queftions indifcretes, en forte que chacun eft inquiet auffi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'eft pas tant un moyen de les inftruire que de les rendre étourdis & vains ; inconvénient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquiérent par là n'eft utile ; car par dégrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui put arriver de cette referve trop prolongée feroit que mon fils en âge de raifon eut la converfation moins légere, le propos moins vif & moins abondant, & en confidérant combien cette habitude de paffer fa vie à dire des riens retrécit l'efprit, je regarderois plutôt cette heureufe ftérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oififs toujours ennuyés d'eux-mêmes s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amufer, & l'on diroit que le favoir vivre confifte à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles : mais la fociété humaine a un objet plus noble & fes vrais plaifirs ont plus de folidité.

L'organe

L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le seul dont l'usage le distingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils disent que de ce qu'on diroit soi-même, & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modestie leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit qui ne s'abstient de parler que par retenue & discretion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le méprise pour s'être tu. Au contraire on remarque en général que les gens silencieux en imposent, qu'on s'ecoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laissant le choix des occasions & faisant qu'on ne perd rien de ce qu'ils disent, met tout l'avantage de leur côté. Il est si difficile à l'homme le plus sage de garder toute sa présence d'esprit dans un long flux de paroles, il est si rare qu'il ne lui échape des choses dont il se repent à loisir, qu'il aime mieux retenir le bon que risquer le mauvais. Enfin, quand ce n'est

pas faute d'efprit qu'il fe tait, s'il ne parle pas, quelque difcret qu'il puiffe être, le tort en eft à ceux qui font avec lui.

Mais il y a bien loin de fix ans à vingt ; mon fils ne fera pas toujours enfant, & à mefure que fa raifon commencera de naître, l'intention de fon pere eft bien de la laiffer exercer. Quant à moi, ma miffion ne va pas jufques là. Je nourris des enfans & n'ai pas la préfomption de vouloir former des hommes. J'efpere, dit-elle en regardant fon mari, que de plus dignes mains fe chargeront de ce noble emploi. Je fuis femme & mere, je fais me tenir à mon rang. Encore une fois, la fonction dont je fuis chargée n'eft pas d'elever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que fuivre de point en point le fiftême de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il eft excellent & jufte, & combien il s'accorde avec le mien. Confidérez mes enfans & furtout l'aîné ; en connoiffez-vous de plus heureux fur la terre, de plus gais, de moins importuns ? Vous les voyez fauter, rire, courir toute la journée fans jamais incommoder perfonne. De quels plaifirs, de quelle indépendance leur âge eft-il fufceptible, dont ils ne jouïffent pas ou dont ils abufent ? Ils fe contraignent auffi peu devant moi qu'en mon abfence. Au contraire, fous les yeux de leur mere ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je fois l'auteur de toute la févérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins févére : car je ne pourrois fupporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les

Les ſeules loix qu'on leur impoſe auprès de nous ſont celles de la liberté même, ſavoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle, & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de ſi juſtes loix, toute leur peine eſt d'être à l'inſtant renvoyés, & tout mon art pour que c'en ſoit une, de faire qu'ils ne ſe trouvent nulle part auſſi bien qu'ici. A cela près, on ne les aſſujetit à rien ; on ne les force jamais de rien apprendre ; on ne les ennuye point de vaines corrections ; jamais on ne les reprend ; les ſeules leçons qu'ils reçoivent ſont des leçons de pratique priſes dans la ſimplicité de la nature. Chacun bien inſtruit là-deſſus ſe conforme à mes intentions avec une intelligence & un ſoin qui ne me laiſſent rien à déſirer, & ſi quelque faute eſt à craindre, mon aſſiduité la prévient ou la répare aiſément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le raviſſeur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit ; il la ſuivoit en le redemandant, & pleurant à ſon tour. Elle lui dit ; vous l'avez pris par force à votre frere ; je vous le reprends de même ; qu'avez-vous à dire ? Ne ſuis-je pas la plus forte ? Puis elle ſe mit à battre la caiſſe à ſon imitation, comme ſi elle y eut pris beaucoup de plaiſir. Juſques là tout étoit à merveilles. Mais quelque tems après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai ; car ce n'étoit plus la leçon de la

la nature, & de là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour le cadet supporta la dure loi de la nécessité, l'aîné sentit son injustice, tous deux connurent leur foiblesse & furent consolés le moment d'après.

Un plan si nouveau & si contraire aux idées reçues m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je sentis que pour guider l'homme, la marche de la nature est toujours la meilleure. Le seul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvénient me parut fort grand, c'étoit de négliger dans les enfans la seule faculté qu'ils ayent dans toute sa vigueur & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me sembloit que selon leur propre sistême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles insuffisantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, si propre alors à soutenir le travail. C'est-elle, disois-je qui doit suppléer à la raison jusqu'à sa naissance, & l'enrichir quand elle est née. Un esprit qu'on n'exerce à rien devient lourd & pesant dans l'inaction. La semence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'est une étrange préparation pour apprendre à devenir raisonable que de commencer par être stupide. Comment, stupide ! s'est écriée aussi-tôt Madame de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités aussi différentes & presque aussi contraires que la mémoire & le jugement (*) ? Comme si la quantité des choses mal digérées & de

(*) Cela ne me paroit pas bien vû. Rien n'est si nécessaire au jugement que la mémoire : il est vrai que ce n'est pas la mémoire des mots.

ſans liaiſon dont on remplit une tête encore foible, n'y faiſoit pas plus de tort que de profit à la raiſon ! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire eſt la premiere qui ſe dévelope & la plus comode à cultiver dans les enfans : mais à votre avis lequel eſt à préférer de ce qu'il leur eſt le plus aiſé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de ſavoir ?

Regardez à l'uſage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut aſſujetir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait ſouffrir pour cela. Quoi ! Forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la ſienne ; lui faire inceſſamment répéter & conſtruire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'eſt pour lui qu'au bout de ſes doigts ; embrouiller ſon eſprit de cercles & de ſpheres dont il n'a pas la moindre idée ; l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond ſans ceſſe & qu'il rapprend tous les jours ; eſt-ce cultiver ſa mémoire au profit de ſon jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une ſeule des larmes qu'il lui coûte ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins ; mais n'eſt-ce rien que d'inſtruire un enfant à ſe payer de mots, & à croire ſavoir ce qu'il ne peut comprendre ? ſe pourroit-il qu'un tel amas ne nuiſit point aux premieres idées dont on doit meubler un tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la remplir de tout ce fatras au pré-

préjudice des connoiſſances néceſſaires dont il tient la place?

Non, ſi la nature a donné au cerveau des enfans cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blazon, de ſphere, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour leur âge & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit dont on accable leur triſte & ſtérile enfance; mais c'eſt pour que toutes les idées rélatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe raportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes devoirs s'y tracent de bonne heure en caracteres inéfaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frape, & il s'en ſouvient ; il tient régiſtre en lui-même des actions des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel ſans y ſonger il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoitre & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer que conſiſte le veritable art de cultiver la premiére de ſes facultés, & c'eſt par là qu'il faut tâcher de lui former un magazin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs ; mais elle forme des

hommes

hommes judicieux, robustes, sains de corps & d'entendement, qui, sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

Ne pensez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout à fait ces soins dont vous faites un si grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ses mains les passions de ses enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le désir d'apprendre ou de faire telle ou telle chose; & autant que ces moyens peuvent se concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant & n'engendrent en lui nulle semence de vice, je les employe assés volontiers, sans m'opiniâtrer quand le succès n'y répond pas; car il aura toujours le tems d'apprendre; mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raison, qu'il soutient que quand son fils ne sauroit rien à douze ans, il n'en seroit pas moins instruit à quinze; sans compter que rien n'est moins nécessaire que d'être savant, & rien plus que d'être sage et bon.

Vous savez que notre aîné lit déja passablement. Voici comment lui est venu le goût d'apprendre à lire. J'avois dessein de lui dire de tems en tems quelque fable de la Fontaine pour l'amuser, & j'avois déja commencé, quand il me demanda si les corbeaux parloient? A l'instant je vis la difficulté de lui faire sentir bien nettement la différence de l'apologue au mensonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables sont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je supprimai

primai la Fontaine. Je lui ſubſtituai un recueil de petites hiſtoires intereſſantes & inſtructives, la plupart tirées de la bible; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en eſſayant d'en compoſer moi-même d'auſſi amuſans qu'il me fut poſſible, & les appropriant toujours au beſoin du moment. Je les écrivois à meſure, dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui liſois de tems en tems quelques contes, rarement, peu longtems, & répétant ſouvent les mêmes avec des commentaires, avant de paſſer à de nouveaux. Un enfant oiſif eſt ſujet à l'ennui; les petits contes ſervoient de reſſource; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me ſouvenois quelquesfois d'un ordre à donner, & je le quittois à l'endroit le plus intéreſſant en laiſſant négligemment le livre. Auſſi-tôt il alloit prier ſa Bonne ou Fanchon ou quelqu'un d'achever la lecture: mais comme il n'a rien à commander à perſonne & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéiſſoit pas toujours. L'un refuſoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laiſſoit à mon exemple un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui ſuggéra ſecretement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à ſon aiſe. Il goûta ce projet. Il falut trouver des gens aſſés complaiſans pour vouloir lui donner leçon; nouvelle difficulté qu'on n'a pouſſée qu'auſſi loin qu'il faloit. Malgré toutes ces précautions, il s'eſt laſſé trois ou quatre fois; on l'a laiſſé faire. Seulement je me ſuis efforcée

cée de rendre les contes encore plus amusans, & il est revenu à la charge avec tant d'ardeur que quoiqu'il n'y ait pas six mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il sera bientôt en état de lire seul le recueil.

C'est à peu près ainsi que ja tâcherai d'exciter son zele & sa bonne volonté pour acquérir les connoissances qui demandent de la suite & de l'application, & qui peuvent convenir à son âge ; mais quoi qu'il apprenne à lire, ce n'est point des livres qu'il tirera ces connoissances ; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux aussi l'habituer de bonne heure à nourrir sa tête d'idées & non de mots ; c'est pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais? Interrompis-je : C'est beaucoup dire ; car encore faut-il bien qu'il sache son catéchisme & ses prieres. C'est ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'egard de la priere, tous les matins & tous les soirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'est assés pour qu'ils l'apprennent sans qu'on les y oblige : quant au catéchisme, ils ne savent ce que c'est. Quoi, Julie ! vos enfans n'apprennent pas leur catéchisme ? Non, mon ami ; mes enfans n'apprennent pas leur catéchisme. Comment ! ai-je dit tout étonné, une mere si pieuse ! .... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchisme ? Afin qu'ils le croyent un jour, dit-elle, j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah, j'y suis ! m'écriai-je ; vous ne voulez pas que leur foi ne soit qu'en paroles, ni qu'ils sachent seulement leur Religion, mais

qu'ils

qu'ils la croyent, & vous pensez avec raison qu'il est impossible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en souriant M. de Wolmar; seriez-vous Chrétien, par hazard ? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre, & respecte le reste sans le rejetter. Julie me fit un signe d'approbation, & nous reprimes le sujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele maternel est actif infatigable & prévoyant, elle a conclu, en observant que sa méthode se rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit proposés, savoir de laisser développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne sont gênés en rien, dit-elle, & ne sauroient abuser de leur liberté ; leur caractere ne peut ni se dépraver ni se contraindre ; on laisse en paix renforcer leur corps & germer leur jugement ; l'esclavage n'avilit point leur ame, les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre, ils ne se croyent ni des hommes puissans ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne sont pas en eux, ils ont, ce me semble, un préservatif plus fort que des discours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils seroient bientôt ennuyés. C'est l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne ; Ce sont les entretiens qu'ils entendent, qui sont ici naturels à tout le monde & qu'on n'a pas besoin de composer exprès pour eux ; c'est la paix & l'union dont ils sont témoins ; c'est l'accord

qu'ils

qu'ils voyent regner ſans ceſſe & dans la conduite reſpective de tous, & dans la conduite & les diſcours de chacun.

Nourris encore dans leur premiere ſimplicité; d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vû d'exemple, des paſſions qu'ils n'ont nulle occaſion de ſentir, des préjugés que rien ne leur inſpire? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne ſe montre en eux. Leur ignorance n'eſt point entêtée, leurs déſirs ne ſont point obſtinés; les inclinations au mal ſont prévenues, la nature eſt juſtifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accuſons ne ſont point ſon ouvrage mais le nôtre.

C'eſt ainſi que livrés au penchant de leur cœur, ſans que rien le déguiſe ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conſervent exactement celle de leur caractere originel: c'eſt ainſi que ce caractere ſe dévelope journellement à nos yeux ſans réſerve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature juſques dans leur principes les plus ſecrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne ſavent ni mentir, ni ſe cacher, & dans tout ce qu'ils diſent ſoit entre eux ſoit à nous, ils laiſſent voir ſans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne ſongent pas même à ſe gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choſes du monde les plus blamâbles que je ne ferois pas ſemblant d'en rien ſavoir: mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention ſans qu'ils s'en doutent; je tiens un régiſtre exact

exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils disent ; ce sont les productions naturelles du fond qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche est une herbe étrangere dont le vent apporta la graine ; si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera : au lieu de cela j'en cherche en secret la racine, & j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier ; je sarcle le jardin, j'en ôte la mauvaise herbe, c'est à lui de cultiver la bonne.

Convenons aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il faloit être aussi bien secondée pour espérer de réussir, & que le succès de mes soins dépendoit d'un concours de circonstances qui ne s'est peut-être jamais trouvé qu'ici. Il faloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler à travers les préjugés établis le véritable art de gouverner les enfans dès leur naissance ; il faloit toute sa patience pour se prêter à l'exécution, sans jamais démentir ses leçons par sa conduite ; il faloit des enfans bien nés en qui la nature eut assés fait pour qu'on put aimer son seul ouvrage ; il faloit n'avoir autour de soi que des domestiques intelligens & bien intentionnés, qui ne se lassassent point d'entrer dans les vues des maitres ; un seul valet brutal ou flateur eut suffi pour tout gâter. En vérité, quand on songe combien de causes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs desseins & renverser les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la sagesse dépend beaucoup du bonheur.

Dites,

Dites, me suis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la sagesse ! Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez est votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche est contraint de vous ressembler ? Meres de famille ! Quand vous vous plaignez de n'être pas secondées, que vous connoissez mal votre pouvoir ! soyez tout ce que vous devez être, vous surmonterez tous les obstacles ; vous forcerez chacun de remplir ses devoirs si vous remplissez bien tous les votres. Vos droits ne sont-ils pas ceux de la nature ? Malgré les maximes du vice, ils seront toujours chers au cœur humain. Ah veuillez être femmes & meres, & le plus doux empire qui soit sur la terre sera aussi le plus respecté !

En achevant cette conversation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il est certain, dit-elle, que j'aurois besoin de beaucoup moins de soins & d'addresse, si je voulois introduire l'émulation entre les deux freres ; mais ce moyen me paroit trop dangereux ; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien risquer. Henriette supplée à cela ; comme elle est d'un autre sexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du sens au dessus de son âge, j'en fais en quelque sorte leur premiere gouvernante, & avec d'autant plus de succés que ses leçons leur sont moins suspectes.

Quant à elle, son éducation me regarde ; mais les principes en sont si différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il sera bien difficile d'ajoûter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra

dra sa mere elle-même, si quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma derniere Lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre séjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en est pas moins inquiete; elle vous prie de nous donner plus souvent de vos nouvelles, & vous conjure de songer en exposant votre personne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un conseil timide ne peut non plus sortir de mon cœur, qu'approcher du votre. Cher Bomston, je le sais trop; la seule mort digne de ta vie seroit de verser ton sang pour la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conservé les siens que pour toi?

LETTRE IV.

De Milord Edouard.

JE vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la premiere que vous m'ayez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette Lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un Courier qui nous a été enlevé. Répétez moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma raison s'y perd & mon cœur s'en inquiete: Car encore

encore une fois, si le bonheur & la paix ne sont pas dans l'ame de Julie, où sera leur azile ici bas ?

Rassurez-la sur les risques auxquels elle me croit exposé ; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laisser courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous sommes confians, nous pourrions bien lever des difficultés insurmontables pour de meilleurs Généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers succès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine ; ce n'est pas tout ; il a la confiance de ses troupes, & le soldat françois qui compte sur son Général est invincible. Au contraire, on en a si bon marché quand il est commandé par des Courtisans qu'il méprise, & cela arrive si souvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occasion, pour vaincre à coup sûr la plus brave nation du continent. Ils le savent fort bien eux-mêmes. Milord Marlboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un soldat pris à Blenheim (*), lui dit ; s'il y eut eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoise, elle ne se fut pas ainsi laissé battre. Eh morbleu ! repartit le grenadier, nous avions assés d'hommes comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à présent l'armée de France &

(*) C'est le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochstet.

manque

manque à la notre ; mais nous ne ſongeons guere à cela.

Quoiqu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne, & j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce delai. La ſaiſon étant trop avancée pour traverſer les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du Printems. Dites à M. & Madame de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouïr à mon aiſe du touchant ſpectacle que vous décrivez ſi bien, & pour voir Madame d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même ſoin, & vous me ferez plus de plaiſir que jamais : Mon équipage a été pris, & je ſuis ſans livres ; mais je lis vos lettres.

LETTRE V.

A Milord Edouard.

QUELLE joye vous me donnez en m'annonçant que nous paſſerons l'hiver à Clarens ! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre ſéjour à l'armée ! Ce qui me déplait ſur tout, c'eſt de voir clairement qu'avant notre ſéparation le parti de faire la campagne étoit déja pris, & que vous ne m'en voulutes rien dire. Milord, je ſens la raiſon de ce miſtere & ne puis vous en ſavoir bon gré. Me mépriſeriez-vous aſſés pour croire qu'il me fut

bon

bon de vous furvivre, ou m'avez-vous connu des attachemens fi bas que je les prefere à l'honneur de mourir avec mon ami ? Si je ne méritois pas de vous fuivre, il faloit me laiffer à Londres, vous m'auriez moins offenfé que de m'envoyer ici.

Il eft clair par la derniere de vos lettres qu'en effet une des miennes s'eft perdue, & cette perte a du vous rendre les deux lettres fuivantes fort obfcures à bien des égards ; mais les éclairciffemens néceffaires pour les bien entendre viendront à loifir. Ce qui preffe le plus à préfent eft de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes fur le chagrin fecret de Madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la fuite de la converfation que j'eus avec elle après le départ de fon mari. Il s'eft paffé depuis bien des chofes qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprimes tant de fois durant fon abfence que je m'en tiens au fommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même Epoux qui faifoit tout pour la rendre heureufe étoit l'unique auteur de toute fa peine, & que plus leur attachement mutuel étoit fincere, plus il lui donnoit à fouffrir. Le diriez-vous, Milord ? Cet homme fi fage, fi raifonnable, fi loin de toute efpece de vice, fi peu foumis aux paffions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de fon cœur l'affreufe paix des méchans. La réflexion qui nait de ce contrafte augmente la douleur de Julie, & il femble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoitre

connoitre l'Auteur de son être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaise sa conscience aux dépends de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise, cette erreur au moins se conçoit ; mais, poursuit-elle en soupirant, pour un si honnête homme & si peu vain de son savoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule !

Il faut être instruit du caractere des deux époux, il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille, & se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l'univers ; il faut connoitre l'union qui regne entre eux dans tout le reste, pour concevoir combien leur différent sur ce seul point est capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rite grec, n'étoit pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison trop supérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit imposer le secoua bientôt avec mépris, & réjettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecte, forcé d'être impie il se fit athée.

Dans la suite ayant toujours vécu dans des pays catholiques il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi Chrétienne par celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre réligion que l'intérest, de ses ministres. Il vit que tout y consistoit encore en vaines simagrées, plâtrées un peu plus subtilement par des mots qui ne signifioient rien, il s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de son avis & ne s'en cachoit guere, que le clergé même, un peu plus discretement, se moquoit en secret de ce qu'il enseignoit en public, & il m'a pro-

testé

teſté ſouvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de ſa vie que trois Prêtres qui cruſſent en Dieu (*). En voulant s'éclaircir de bonne foi ſur ces matieres, il s'étoit enfoncé dans les ténebres de la metaphyſique où l'homme n'a d'autres guides que les ſiſtemes qu'il y porte, & ne voyant par tout que doutes & contradictions, quand enfin il eſt venu parmi des Chrétiens il y eſt venu trop tard, ſa foi s'étoit deja fermée à la vérité, ſa raiſon n'étoit plus acceſſible à la certitude ; tout ce qu'on lui prouvoit détruiſant plus un ſentiment qu'il n'en établiſſoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute eſpece, & n'a ceſſé d'être athée que pour devenir ſceptique.

Voila le mari que le Ciel deſtinoit à cette Julie en qui vous connoiſſez une foi ſi ſimple & une pieté ſi douce : mais il faut avoir vécu auſſi familierement avec elle que ſa couſine & moi, pour ſavoir combien cette ame tendre eſt naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terreſtre ne pouvant ſuffire au beſoin d'aimer dont elle eſt dévorée, cet excès de ſenſibilité ſoit forcé de remonter à ſa ſource. Ce n'eſt point, comme Sainte Thérese, un cœur amoureux qui ſe donne le change & veut ſe tromper d'objet ; c'eſt un cœur vraiment inta-

(*) A Dieu ne plaiſe que je veuille approuver ces aſſertions dures & téméraires ; j'affirme ſeulement qu'il y a des gens qui les font & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les ſectes n'autoriſe que trop ſouvent l'indiſcretion. Mais loin que mon deſſein dans cette note ſoit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre ſentiment ſur ce point. C'eſt que nul vrai croyant ne ſauroit être intolérant ni perſecuteur. Si j'étois magiſtrat, & que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire bruler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

rissable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser, & qui porte ses affections surabondantes au seul Etre digne de les absorber (*). L'amour de Dieu ne la detache point des créatures ; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cause, en s'animant l'un par l'autre en deviennent plus charmans & plus doux, & pour moi je crois qu'elle seroit moins dévote, si elle aimoit moins tendrement son pere, son mari, ses enfans, sa cousine, & moi-même.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus elle l'est, moins elle croit l'être, & qu'elle se plaint de sentir en elle-même une ame aride qui ne sait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle souvent, le cœur ne s'attache que par l'entremise des sens ou de l'imagination qui les représente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immensité du grand Etre (†) ! Quand je veux m'élever à lui, je ne sais où je suis ; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne sais par où l'atteindre, je ne vois ni ne sens plus rien, je me trouve dans une espece d'anéantissement, & si j'osois juger d'autrui par moi-même,

(*) Comment ! Dieu n'aura donc que les restes des créatures ? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il est encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

(†) Il est certain qu'il faut se fatiguer l'ame pour l'élever aux sublimes idées de la divinité ; un culte plus sensible repose l'esprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de pieté qui le dispensent de penser à Dieu. Sur ces maximes les catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Eglises, de petits Anges, de beaux garçons, & de jolies saintes ? L'enfant Jésus entre les bras d'une mere charmante & modeste, est en même tems un des plus touchans & des plus agréables spectacles que la dévotion Chrétienne puisse offrir aux yeux des fideles.

je craindrois que les extases des mystiques ne vinssent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raison qui s'égare ? Je substitue un culte grossier mais à ma portée à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la majesté divine ; j'interpose entre elle & moi des objets sensibles ; ne la pouvant contempler dans son essence, je la contemple au moins dans ses œuvres, je l'aime dans ses bienfaits ; mais de quelque maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoissance intéressée à lui présenter.

C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que sujets d'attendrissement & de gratitude. Par tout elle apperçoit la bienfaisante main de la providence ; ses enfans sont le cher dépot qu'elle en a reçu ; elle recueille ses dons dans les productions de la terre ; elle voit sa table couverte par ses soins ; elle s'endort sous sa protection ; son paisible réveil lui vient d'elle ; elle sent ses leçons dans les disgraces, & ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouït tout ce qui lui est cher sont autant de nouveaux sujets d'hommages ; si le Dieu de l'univers échape à ses foibles yeux, elle voit par tout le pere commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Être infini ?

Concevez, Milord, quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence, & ne peut partager l'espoir qui nous la rend chere ! De ne pouvoir avec lui ni

benir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté ! de le voir insensible en faisant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconséquence penser en impie & vivre en Chrétien ! Imaginez Julie à la promenade avec son mari ; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'univers ; l'autre ne voyant en toute cela qu'une combinaison fortuite où rien n'est lié que par une force aveugle : Imaginez deux époux sincerement unis, n'osant de peur de s'importuner mutuellement se livrer, l'un aux réflexions l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons presque jamais Julie & moi, que quelque vue frapante & pittoresque ne lui rapelle ces idées douloureuses. Hélas ! dit-elle avec attendrissement ; le spectacle de la nature, si vivant si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connoissez Julie, vous qui savez combien cette ame communicative aime à se répandre, concevez ce qu'elle souffriroit de ces réserves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élevent malgré qu'elle en ait à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour

une

une tendre épouse d'imaginer l'Etre suprême vengeur de sa divinité méconnue, de songer que le bonheur de celui qui fait le sien doit finir avec sa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ses enfans ! A cette affreuse image, toute sa douceur la garantit à peine du desespoir, & la Religion, qui lui rend amere l'incrédulité de son mari lui donne seule la force de la supporter. Si le Ciel, dit-elle souvent, me refuse la conversation de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander ; c'est de mourir la premiere.

Telle est, Milord, la trop juste cause de ses chagrins secrets ; telle est la peine intérieure qui semble charger sa conscience de l'endurcissement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le soin qu'elle prend de la dissimuler. L'athéisme qui marche à visage découvert chez les papistes, est obligé de se cacher dans tout pays où la raison permettant de croire en Dieu, la seule excuse des incrédules leur est ôté. Ce Sistême est naturellement désonant ; s'il trouve des partisans chez les Grands & les riches qu'il favorise, il est par tout en horreur au peuple opprimé & misérable, qui voyant délivrer ses tyrans du seul frein propre à les contenir, se voit encore enlever dans l'espoir d'une autre vie la seule consolation qu'on lui laisse en celle-ci. Madame de Wolmar sentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhonisme de son mari, & voulant sur tout garantir ses enfans d'un si dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au secret un homme sincere & vrai, mais discret, simple, sans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien

 dont

dont il eſt fâché d'être privé lui même. Il ne dogmatiſe jamais, il vient au temple avec nous, il ſe conforme aux uſages établis ; ſans profeſſer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le ſcandale, et fait ſur le culte réglé par les loix toute ce que l'Etat peut exiger d'un Citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils ſont unis, la ſeule Madame d'Orbe eſt du ſecret parce qu'on le lui a confié. Au ſurplus, les apparences ſont ſi bien ſauvées, & avec ſi peu d'affectation, qu'au bout de ſix ſemaines paſſées enſemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre ſoupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité ſur ce point, ſi Julie elle même ne me l'eut appriſe.

Pluſieurs motifs l'ont determinée à cette confidence. Premierement quelle reſerve eſt compatible avec l'amitié qui regne entre nous ? N'eſt-ce pas aggraver ſes chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami ? De plus, elle n'a pas voulu que ma préſence fut plus longtems un obſtacle aux entretiens qu'ils ont ſouvent enſemble ſur un ſujet qui lui tient ſi fort au cœur. Enfin, ſachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a déſiré, du conſentement de ſon mari, que vous fuſſiez d'avance inſtruit de ſes ſentimens ; car elle attend de votre ſageſſe un ſupplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choiſit pour me confier ſa peine m'a fait ſoupçonner une autre raiſon dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit ; nous reſtions ſeuls ; nos cœurs s'étoient aimés ; ils s'en ſouvenoient encore ;

s'ils

s'ils s'étoient un inſtant oubliés tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la ſcene de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui ſe défioit le moins de lui-même devoit ſeul s'en défier.

Dans l'injuſte crainte que lui inſpiroit ſa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus ſûre, que de ſe donner inceſſamment un témoin qu'il falut reſpecter, d'appeller en tiers le juge integre & redoutable qui voit les actions ſecrettes & fait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la majeſté ſuprême ; je voyois Dieu ſans ceſſe entre elle & moi. Quel coupable deſir eut pu franchir une telle ſauvegarde? mon cœur s'épuroit au feu de ſon Zele, & je partageois ſa vertu.

Ces graves entretiens remplirent preſque tous nos tête-à-têtes durant l'abſence de ſon mari, & depuis ſon retour nous les reprenons fréquemment en ſa préſence. Il s'y prête comme s'il étoit queſtion d'un autre, & ſans mépriſer nos ſoins, il nous donne ſouvent de bons conſeils ſur la maniere dont nous devons raiſonner avec lui. C'eſt cela-même qui me fait deſeſpérer du ſuccès ; car s'il avoit moins de bonne-foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit ſon incrédulité ; mais s'il n'eſt queſtion que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues & des raiſons qui lui aient échapé? Quand j'ai voulu diſputer avec lui, j'ai vû que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déja vainement épuiſé par Julie, & que ma ſeche-

reſſe etoit bien loin de cette eloquence du cœur & de cette douce perſuaſion qui coule de ſa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il eſt trop froid & n'eſt point méchant, il ne s'agit pas de le toucher; la preuve intérieure ou de ſentiment lui manque, & celle-là ſeule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque ſoin que prenne ſa femme de lui déguiſer ſa triſteſſe, il la ſent & la partage: ce n'eſt pas un œil auſſi clairvoyant qu'on abuſe. Ce chagrin dévoré ne lui en eſt que plus ſenſible. Il m'a dit avoir été tenté pluſieurs fois de ceder en apparence, & de feindre pour la tranquilliſer des ſentimens qu'il n'avoit pas; mais une telle baſſeſſe d'ame eſt trop loin de lui. Sans en impoſer à Julie, cette diſſimulation n'eut été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchiſe, l'union des cœurs qui conſole de tant de maux ſe fut éclipſée entre eux. Etoit-ce en ſe faiſant moins eſtimer de ſa femme qu'il pouvoit la raſſurer ſur ſes craintes? Au lieu d'uſer de déguiſement avec elle, il lui dit ſincerement ce qu'il penſe; mais il le dit d'un ton ſi ſimple, avec ſi peu de mépris des opinions vulgaires, ſi peu de cette ironique fierté des eſprits-forts, que ces triſtes aveux donnent bien plus d'affliction que de colere à Julie, & que, ne pouvant tranſmettre à ſon mari ſes ſentimens & ſes eſpérances, elle en cherche avec plus de ſoin à raſſembler autour de lui ces douceurs paſſageres auxquelles il borne ſa félicité. Ah! dit-elle avec douleur, ſi l'infortuné fait ſon paradis en ce monde, rendons-

dons-le lui du moins aussi doux qu'il est possible ! (*)

Le voile de tristesse dont cette opposition de sentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre chose l'invincible ascendant de Julie par les consolations dont cette tristesse est mêlée, & qu'elle seule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démélés, toutes leurs disputes sur ce point important, loin de se tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finissent toujours par quelque scene attendrissante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier l'entretien s'étant fixé sur ce texte qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois, nous tombâmes sur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non seulement il n'y avoit point de mal absolu & général dans le sistéme des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le semblent au premier coup d'œil, & qu'à tout prendre ils étoient surpassés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar son propre exemple, & pénétré du bonheur de sa situation, je la peignois avec des traits si vrais qu'il en parut ému lui-même. Voila, dit-il en m'interrompant, les séductions de Julie. Elle met toujours le sentiment à la place des raisons, & le rend si touchant qu'il

(*) Combien ce sentiment plein d'humanité n'est-il pas plus naturel que le zèle affreux des persécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incredules, comme pour les damner dès cette vie, & se faire, les précurseurs des démons ? Je ne cesserai jamais de le redire ; c'est que ces persécuteurs-là ne sont point des croyans ; ce sont des fourbes.

faut toujours l'embraſſer pour tout réponſe : ſe-roit-ce point de ſon maitre de philoſophie, ajoûta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter?

Deux mois plutôt, la plaiſanterie m'eut déconcerté cruellement, mais le tems de l'embarras eſt paſſé ; je n'en fis que rire à mon tour, & quoique Julie eut un peu rougi, elle ne parut pas plus embarraſſée que moi. Nous continuames. Sans diſputer ſur la quantité du mal, Wolmar ſe contentoit de l'aveu qu'il falut bien faire que, peu ou beaucoup, enfin le mal exiſte ; & de cette ſeule exiſtence il déduiſoit défaut de puiſſance d'intelligence ou de bonté dans la premiere cauſe. Moi de mon côté je tâchois de montrer l'origine du mal phyſique dans la nature de la matiere, et du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui ſoûtenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres ſubſtances auſſi parfaites que la ſienne & qui ne laiſſaſſent aucune priſe au mal. Nous étions dans la chaleur de la diſpute quand je m'apperçûs que Julie avoit diſparu. Devinez où elle eſt, me dit ſon mari voyant que je la cherchois des yeux? Mais, dis-je, elle eſt allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout ſe fait ſans qu'elle me quite, & je ne la vois jamais rien faire. Elle eſt donc dans la chambre des enfans? Tout auſſi peu ; ſes enfans ne lui ſont pas plus chers que mon ſalut. Hébien, repris-je, ce qu'elle fait, je n'en ſais rien ; mais je ſuis très ſur qu'elle ne s'occupe qu'à des ſoins utiles

utiles. Encore moins, dit-il froidement; venez, venez; vous verrez si j'ai bien déviné.

Il se mit à marcher doucement; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet; elle étoit fermée. Il l'ouvrit brusquement. Milord, quel spectacle! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle se lève avec précipitation, s'essuyant les yeux, se cachant le visage, & cherchant a s'échaper: on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laissa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une espece de transport. Chere épouse! lui dit-il en l'embrassant; l'ardeur même de tes vœux trahit ta cause. Que leur manque-t-il pour être efficaces? Va, s'ils étoient entendus, ils seroient bientôt exaucés. Ils le seront, lui dit-elle d'un ton ferme & persuadé; j'en ignore l'heure & l'occasion. Pussai-je l'acheter aux dépends de ma vie! mon dernier jour seroit le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le sage préfere-t-il l'honneur de tuer des hommes aux soins qui peuvent en sauver un? (*)

(*) Il y avoit ici une grande Lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la suite il sera parlé de cette Lettre; mais pour de bonnes raisons j'ai été forcé de la supprimer.

LETTRE VI.

A Milord Edouard.

QUOI ! même après la séparation de l'armée, encore un voyage à Paris ! Oubliez-vouz donc tout à fait Clarens, & celle qui l'habite ? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hyde ? Etes vous plus nécessaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici ? Vous nous forcez à faire des vœux opposés aux vôtre, & vous me faites souhaiter d'avoir du crédit à la Cour de France pour vous empêcher d'obtenir les passeports que vous en attendez. Contentez-vous, toutefois : allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous serons vengés de cette préférence, & quelque plaisir que vous goûtiez à vivre avec lui, je sais que quand vous serez avec nous vous regreterez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre j'avois d'abord soupçonné qu'une commission secrette .... quel plus digne médiateur de paix ? .... mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux ? Osent-ils écouter la vérité ? savent-ils même honorer le vrai mérite ? ...... Non, non, cher Edouard, vous n'ètes pas fait pour le ministere, & je pense trop bien de vous pour croire que si vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le eussiez jamais devenu.

Viens, Ami, tu seras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons passer tous ensem-

ensemble, si l'espoir de notre réunion ne m'abuse pas ! Chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui sont si cheres l'une à l'autre, qui sont si dignes de s'aimer, & qui semblent n'attendre que vous pour se passer du reste de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait passer ici la partie adverse du Baron d'Etange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre (*), & ce qui est arrivé réellement. Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier presque autant que son adversaire, n'a pu résister à l'ascendant qui nous a tous subjugués. Après avoir vû Julie, après l'avoir entendue, après avoir conversé avec elle, il a eu honte de plaider contre son pere. Il est parti pour Berne si bien disposé, & l'accommodement est actuellement en si bon train, que sur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voila ce que vous aurez déja sû par M. Wolmar. Mais ce que probablement vous ne savez point encore, c'est que Madame d'Orbe ayant enfin terminé ses affaires est ici depuis Jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de son amie. Comme j'étois prévenu du jour de son arrivée, j'allai au devant d'elle à l'inçû de Madame de Wolmar qu'elle vouloit surprendre, & l'ayant rencontrée au deça de Lutri, je revins sur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, distraite, n'écoutant point,

(*) On voit qu'il manque ici plusieurs lettres intermédiaires, ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on se tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omissions, & je suis tout-à-fait de son avis.

répondant encore moins, parlant ſans ſuite & par ſaillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut ſe deffendre ſur le point d'obtenir ce qu'on a fortement déſiré. On eut dit à chaque inſtant qu'elle trembloit de retourner en arriere. Ce départ, quoique longtems différé, s'étoit fait ſi à la hâte que la tête en tournoit à la maitreſſe & aux domeſtiques. Il regnoit un deſordre riſible dans le menu bagage qu'on amenoit. A meſure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque choſe, Claire aſſuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du Caroſſe, & le plaiſant quand on y regarda, fût qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendit ſa voiture, elle deſcendit dans l'avenue, traverſa la cour en courant comme une folle, & monta ſi précipitamment qu'il falut reſpirer après la premiere rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au devant d'elle ; elle ne put lui dire un ſeul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie aſſiſe vers la fenêtre & tenant ſur ſes genoux la petite Henriette, comme elle faiſoit ſouvent. Claire avoit médité un beau diſcours à ſa maniere mêlé de ſentiment & de gaité ; mais en mettant le pied ſur le ſeuil de la porte, le diſcours, la gaité, tout fut oublié ; elle vole à ſon amie en s'écriant avec un emportement impoſſible à peindre ; Couſine, toujours, pour toujours, juſqu'à la mort ! Henriette appercevant ſa mere ſaute & court au devant d'elle en criant auſſi ; *Maman ! maman !* de toute ſa force, & la rencontre ſi rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette ſubite apparition, cette chute, la joye, le trouble ſaiſirent Julie à tel point, que s'étant

s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber & se trouva mal. Claire voulant relever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

Henriette les appercevant toutes deux sans mouvement se mit à pleurer & pousser des cris qui firent accourir la Fanchon; l'une court à sa mere, l'autre à sa maitresse. Pour moi, saisi, transporté, hors de sens, j'errois à grands pas par la chambre sans savoir ce que je faisois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maitre. Wolmar lui-même, le froid Wolmar se sentit ému. O sentiment, sentiment! douce vie de l'ame! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux se jetta sur un fauteuil pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empressement. Ces Scenes de plaisir & de joye n'épuisent un instant la nature que pour la raminer d'une vigueur nouvelle; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouïr du bonheur que je goûte & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de semblable, & je suis le moins heureux des six.

Milord, sur ce premier moment vous pouvez juger du reste. Cette réunion excita dans toute la maison un retentissement d'allégresse, & une fermentation qui n'est pas encore calmée. Julie hors d'elle même étoit dans une agitation où je

je ne l'avois jamais vue; il fut impossible de songer à rien de toute la journée qu'à se voir & s'embrasser sans cesse avec de nouveaux transports. On ne s'avisa pas même du salon d'Apollon, le plaisir étoit par tout, on n'avoit pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assés de sang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout feroit allé de travers: chacun se para de son mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en faloit pour les amusemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y regnoit une confusion qui la rendoit touchante, & le desordre on faisoit le plus bel ornement.

La matinée se passa à mettre Madame d'Orbe en possession de son emploi d'Intendante ou de maîtresse d'hotel, & elle se hâtoit d'en faire les fonctions avec un empressement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour diner dans le beau Salon les deux Cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis, & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'instant d'où venoit ce soin; elle m'embrassa dans un saisissement de joye. Claire contre son ancienne coutume hésita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit, en rougissant, le parti d'imiter sa cousine. Cette rougeur, que je remarquai trop, me fit un effet que je ne saurois dire; mais je ne me sentis pas dans ses bras sans émotion.

L'après-midi il y eut une belle colation dans le gynécée, où pour le coup le maitre & moi fumes admis. Les hommes tirerent au blanc une mise donnée par Madame d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins éxercé que les autres; Claire ne fut pas la dupe de son addresse

addresse. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refusa d'accepter le prix ; mais tous ses camarades l'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le soir, toute la maison, augmentée de trois personnes, se rassembla pour danser. Claire sembloit parée par la main des graces ; elle n'avoit jamais été si brillante que ce jour-là. Elle dansoit, elle causoit, elle rioit, elle donnoit ses ordres, elle suffisoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou six contredanses très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je dansois comme un philosophe. Je lui dis, moi, qu'elle dansoit comme un lutin qu'elle ne faisoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laissât reposer ni jour ni nuit : Au contraire, dit-elle, voici dequoi vous faire dormir tout d'une piece ; & à l'instant, elle me reprit pour danser.

Elle étoit infatigable ; mais il n'en étoit pas ainsi de Julie ; elle avoit peine à se tenir ; les genoux lui trembloient en dansant ; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaye. Souvent on voyoit des larmes de joye couler de ses yeux ; elle contemploit sa Cousine avec une sorte de ravissement ; elle aimoit à se croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maitresse de la maison, qui l'ordonnoit. Après le souper, je tirai des fusées que j'avois apportées de la chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillames fort avant dans la nuit ; il falut enfin se quitter ; Madame d'Orbe étoit lasse ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

Insen-

Insensiblement le calme renait, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle est, sait prendre, quand il lui plait, un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extremement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence. En sorte que restée Veuve si jeune, & chargée de la garde-noble de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains ; ainsi l'on n'a pas lieu de craindre que sous ses ordres la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entiere à l'occupation qui est le plus de son goût, savoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les soins dont une de ses meres aura soulagé l'autre. Je dis, ses meres ; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il est difficile de distinguer la véritable, & des étrangers qui nous sont venus aujourdhui sont ou paroissent là-dessus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent, Henriette, ou ma fille, indifféremment. Elle appelle, *maman* l'une, & l'autre *petite maman* ; la même tendresse regne de part & d'autre ; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il se trouve qu'elle a deux meres ; on feroit embarrassé à moins. Les plus clairvoyans se décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette dont le pere étoit blond est blonde comme elle & lui ressemble beaucoup. Une certaine tendresse de mere se peint encore mieux dans ses yeux si doux que dans les regards

plus

plus enjoués de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus reſpectueux, plus attentif ſur elle-même. Machinalement elle ſe met plus ſouvent à ſes côtés, parce que Julie a plus ſouvent quelque choſe à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences ſont en faveur de la petite maman, & je ne ſuis apperçû que cette erreur eſt ſi agréable aux deux Couſines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire ſa cour.

Milord, dans quinze jours il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ſerez, il faudra mal penſer de tout homme dont le cœur cherchera ſur le reſte de la terre des vertus des plaiſirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maiſon.

LETTRE VII.

A Milord Edouard.

IL y a trois jours que j'eſſaye chaque ſoir de vous écrire. Mais après une journée laborieuſe, le ſommeil me gagne en rentrant : le matin dès le point du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivreſſe plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaiſirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel ſéjour pourroit me déplaire avec la ſociété que je trouve dans celui-ci : mais ſavez-vous en quoi Clarens me plait

pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne, & que c'est presque la premiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne savent point aimer la Campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine quand ils y sont savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent ; ils sont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris qui croyent aller à la campagne, n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-esprits, les auteurs, les parasites sont le cortege qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation (*). Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes mets, avec le même appareil, ils n'y font que les mêmes choses ; autant valoit y rester ; car quelque riche qu'on puisse être & quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, & l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chere ils la fuyent ; ils ne connoissent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuyent toujours.

Le travail de la campagne est agréable à considérer, & n'a rien d'assés pénible en lui-même pour emouvoir à compassion. L'objet de l'uti-

(*) Il y faut ajoûter la chasse. Encore la font ils si commodement qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse ; il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

lité publique & privée le rend intéreſſant ; & puis, c'eſt la premiere vocation de l'homme, il rapelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amolit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

J'avoue que la miſere qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maitre inhumain ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques prets d'expirer ſous les coups ; de malheureux payſans exténués de jeûne excédés de fatigue & couverts de haillons, des hameaux de mazures, offrent un triſte ſpectacle à la vue ; on a preſque regret d'être homme quand on ſonge aux malheureux dont il faut manger le ſang. Mais quel charme de voir de bons & ſages regiſſeurs faire de la culture de leurs terres l'inſtrument de leurs bienfaits, leurs amuſemens, leurs plaiſirs, verſer à pleines mains les dons de la providence ; engraiſſer tout ce qui les entoure, hommes & beſtiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers ; accumuler l'abondance & la joye autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une

fête continuelle ! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître ? On oublie son siecle & ses contemporains ; on se transporte au tems des patriarches ; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques, & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modestes, où les hommes étoient simples & vivoient contens ! O Rachel ! fille charmante & si constamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce éleve de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur ! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est là que les graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaité les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuses vendanges ; les premieres gelées en ont amené l'ouverture (*) ; le pampre grillé laissant la grape à découvert étale aux yeux les dons du pere Lyée, & semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misere ; le bruit des tonneaux, des Cuves, des Légrefass (†) qu'on relie de toutes parts ; le chant des vendangeuses dont ces côteaux re-

(*) On vendange fort tard dans le pays de vaud ; parce que la principale recolte est en vins blancs, & que la gelée leur est salutaire.

(†) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

ten-

tentissent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instrumens rustiques qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil éleve au matin comme une toile de théatre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle ; tout conspire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflection, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar dont ici le meilleur terrain consiste en vignobles a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves, le pressoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Madame de Wolmar s'est chargée de la récolte, le choix des ouvriers, l'ordre & la distribution du travail la regardent. Madame d'Orbe préside au festins de vendange, & au salaire des journaliers selon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspection, à moi, est de faire observer au pressoir les directions de Julie dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout à fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vuides est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin ; on se rassemble pour aller à la vigne. Madame d'Orbe, qui n'est jamais assés occupée au gré de son activité, se charge pour surcroit,

de

de faire avertir & tancer les pareſſeux, & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce ſoin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il ſe promene avec un fuſil, & vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuſes pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai ſecretement engagé, ſi bien que j'en perds peu à peu le nom de philoſophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en differe pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation eſt ſincere, & que Wolmar a lieu d'être content de ſa ſeconde épreuve (*). Moi de la haine pour le pere de mon amie ! Non, quand j'aurois été ſon fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus reſpectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrerie de ſes préjugés eſt étrange. Depuis qu'il eſt ſûr que je ne ſaurois lui appartenir, il n'y a ſorte d'honneur qu'il ne me faſſe ; & pourvû que je ne ſois pas ſon gendre, il ſe

(*) Ceci s'entendra mieux par l'extrait ſuivant d'une Lettre de Julie, qui n'eſt pas dans ce recueil.

„ Voila, me dit M. de Wolmar en me tirant à part, la ſe-
„ conde épreuve que je lui deſtinois. S'il n'eut par careſſé votre
„ pere je me ferois défié de lui. Mais, dis-je, comment con-
„ cilier ces careſſes & votre épreuve avec l'antipathie que vous
„ avez vous-même trouvée entre eux ? Elle n'exiſte plus, re-
„ prit-il ; les préjugés de votre pere ont fait à St. Preux tout
„ le mal qu'ils pouvoient lui faire : Il n'en a plus rien à crain-
„ dre, il ne les hait plus, il les plaint. Le Baron de ſon côté
„ ne le craint plus ; il a le cœur bon, il ſent qu'il lui a fait bien
„ du mal, il en a pitié. Je vois qu'ils feront fort bien enſem-
„ ble, & ſe verront avec plaiſir. Auſſi dès cet inſtant, je
„ compte ſur lui tout à fait."

mettroit

mettroit volontiers au dessous de moi. La seule chose que je ne puis lui pardonner, c'est quand nous sommes seuls de railler quelquefois le prétendu philosophe sur ses anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont ameres & je les reçois toujours fort mal; mais il rit de ma colere, & dit; allons tirer des grives, c'est assés poussé d'argumens. Puis il crie en passant; Claire, Claire! un bon souper à ton maitre, car je lui vais faire gagner de l'appetit. En effet, à son âge il court les vignes avec son fusil tout aussi vigoureusement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me vange un peu de ses railleries, c'est que devant sa fille il n'ose plus souffler, & la petite écoliere n'en impose gueres moins à son pere même qu'à son précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente & pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un elle fait tordre la grape quand elle est meure & la laisse flétrir au soleil sur la souche; pour l'autre elle fait égraper le raisin & trier les grains avant de les jetter dans la cuve; pour un autre elle fait cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge, & le porter doucement sur le pressoir couvert encore de sa fleur & de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les ton-

sieaux du mout réduit en sirop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absynthe pour l'estomac (*), un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations sont saines & naturelles: c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains, & rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zele, avec quelle gaité tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde est égal, & personne ne s'oublie. Les Dames sont sans airs, les paysanes sont décentes, les hommes badins & non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleurs chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point ensuite faire chez soi les messieurs; on passe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, & dans laquelle on se réfugie en cas de pluye. On dine avec les paysans & à leur heure, aussi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appetit leur soupe un peu grossiere, mais bonne, saine, & chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche & de leurs complimens rustauds; pour les mettre à leur aise on s'y prête

(*) En Suisse on boit beaucoup de vin d'absynthe; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'usage des infusions.

sans

ſans affectation. Ces complaiſances ne leur échapent pas ; ils y ſont ſenſibles, & voyant qu'on veut bien ſortir pour eux de ſa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A diner, on amene les enfans, & ils paſſent le reſte de la journée à la vigne. Avec quelle joye ces bons villageois les voyent arriver ! O bienheureux enfans, diſent-ils en les preſſant dans leurs bras robuſtes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépends des nôtres ! reſſemblez à vos peres & meres, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en ſongeant que la plûpart de ces hommes ont porté les armes & ſavent manier l'épée & le mouſquet auſſi-bien que la ſerpette & la hoüe ; en voyant Julie au milieu d'eux, ſi charmante & ſi reſpectée, recevoir, elle & ſes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits : vous êtes pour tout le pays un dépot cher & ſacré que chacun voudroit deffendre et conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiment tous enſemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le tems de la vendange, & même le dimanche après le prêche du ſoir on ſe raſſemble avec eux & l'on danſe juſqu'au ſouper. Les autres jours on ne ſe ſépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne ſoupe jamais & ſe couche de

fort bonne heure, & Julie qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quite, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables & plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maitre ni l'esclave: mais la douce égalité qui regne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres & un lien d'amitié pour tous (*).

Le lieu d'assemblée est une Sale à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La piece est éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajoûter des capuchons de fer-blanc pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prevenir l'envie & les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes & un peu plus de largesse dans la

(*) Si de là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvû qu'on puisse & qu'on veuille en sortir quelquefois ? Les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux; les Rois sont malheureux parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens, dont on sort plus aisément offrent des plaisirs au dessus & au dessous de soi; ils étendent aussi les lumieres de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de dégrés à comparer. Voila, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

distri-

distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance & la joie y sont. Tout le monde se met à table, maitres, journaliers, domestiques ; chacun se leve indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, & le service se fait toujours avec grace & avec plaisir. On boit à discretion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence de maitres si respectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne soit à son aise & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il est congédié sans remission dès le lendemain.

Je me prévaux aussi des plaisirs du pays & de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la Valaisane, & de boire assés souvent du vin pur : mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux Cousines. Elles se chargent de mesurer ma soif à mes forces & de ménager ma raison. Qui sait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre ? Si le travail de la journée, la durée & la gaité du repas donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries, je laisse exhaler mes transports sans contrainte ; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la présence du sage Wolmar. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur ; & quand un tendre souvenir y veut renaitre, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre ; chacun dit sa chan-

chanson tour à tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en cœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquans ; mais ils ont je ne sais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes ; elles plaisent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de sourire, Julie de rougir, moi de soupirer, quand nous retrouvons dans ces chansons des tours & des expressions dont nous nous sommes servis autrefois. Alors en jettant les yeux sur elles & me rapellant les tems éloignés, un tressaillement me prend, un poids insupportable me tombe tout à coup sur le cœur, & me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion des différens états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement d'accord de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert des voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, & que s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque ? & qu'y pouvons nous ajoûter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force rélative des sons harmonieux ? En doublant les uns &

& non pas les autres, en ne les renforçant pas en même raport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions ? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible ; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller & que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chénevotes de mes voisins pour grossir mon tas ; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue fit signe à Julie, qui m'ayant pris sur le fait, me tança séverement. Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant ; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis est, à plaisanter encore (*).

Voila comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, Madame de Wolmar dit, allons tirer le feu d'artifice. A l'instant, chacun prend son pacquet de chénevotes, signe honorable de son travail ; on les porte en triomphe au milieu de la Cour, on les rassemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu ; mais n'a pas cet honneur qui veut ; Julie l'adjuge, en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage ; fut-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accom-

(*) L'homme au beure ! Il me semble que cet avis vous iroit assés bien.

pagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chénevotes font un feu clair & brillant qui s'éleve jusqu'aux nues, un vrai feu de joye autour duquel on faute, on rit. Enfuite on offre à boire à toute l'affemblée ; chacun boit à la fanté du vainqueur & va fe coucher content d'une journée paffée dans le travail, la gaité, l'innocence, & qu'on ne feroit pas fâché de recommencer le lendemain, le furlendemain, & toute fa vie.

LETTRE VIII.

A M. de Wolmar.

JOuïffez, cher Wolmar, du fruit de vos foins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris, jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté ; jamais ame reconnoiffante & fenfible ne fentit ce que vous m'avez infpiré. La mienne avoit perdu fon reffort, fa vigueur, fon être ; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainfi qu'au bonheur : je vous dois cette vie morale à laquelle je me fens renaitre. O mon Bienfaiteur ! ô mon Pere ! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foibleffe & mes craintes ? Jufqu'à préfent je me fuis toujours défié

de

de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel, & décourageant pour la vertu; grace au Ciel, grace à vous, il est passé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri seulement parce que vous me le dites, mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a falu séparer de vous & d'elle pour savoir ce que je pouvois être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses, mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'est ma derniere faute; je m'en sens déja si loin que je n'y songe point sans fierté; mais l'instant en est si près encore que je ne puis l'avouer sans peine. Vous qui sutes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir?

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je serai donc à vous? J'éleverai donc vos enfans? L'ainé des trois élevera les deux autres? Avec quelle ardeur je l'ai désiré! Combien l'espoir d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoubloit mes soins pour répondre aux votres! combien de fois j'osai montrer, là-dessus mon empressement à Julie! Qu'avec plaisir j'interpretois souvent en ma faveur vos discours & les siens! Mais quoiqu'elle fut sensible à mon zele & qu'elle

en parut approuver l'objet, je ne la vis point entrer assés précisément dans mes vues pour oser en parler plus ouvertement. Je sentis qu'il faloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre estime. Je n'ai point été trompé dans mon espoir : mes amis, croyez-moi, vous ne serez point trompés dans le votre.

Vous savez qu'à la suite de nos conversations sur l'éducation de vos enfans j'avois jetté sur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'est venu de nouvelles réflexions sur le même sujet, & j'ai réduit le tout en une espece de sistême que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'est qu'après notre arrivée à Rome que j'espere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce sistême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en est que la suite & le developement ; car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la société.

J'ai recouvré ma raison par vos soins ; redevenu libre & sain de cœur, je me sens aimé de tout ce qui m'est cher ; l'avenir le plus charmant se présente à moi ; ma situation devroit être délicieuse, mais il est dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami ; c'est moi qui dois, pour ainsi dire, en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi ? Saurai-je remplir dignement le plus grand le plus impor-

important devoir de ma vie ? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons, mais pour savoir les rendre utiles que ne puis-je de même emporter votre sagesse ! Ah ! si je puis voir un jour Edouard heureux ; si selon son projet & le votre, nous nous rassemblons tous pour ne nous plus séparer, quel vœu me restera-t-il à faire ? Un seul, dont l'accomplissement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de personne au monde ; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse, & compte en secret vos bienfaits.

LLTTRE IX.

A Madame d'Orbe.

Où êtes-vous, charmante Cousine ? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez consolé tant de fois ? venez, qu'il verse aujourd'hui dans le votre l'aveu de sa derniere erreur. N'est-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & fait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés ? Non, je ne suis plus le même, & ce changement vous est dû : c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ses prémices ; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vû naître, recevez ses derniers soupirs !

L'euffiez-vous jamais penfé ? le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même fut celui où je me féparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet inftant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenfes dettes de l'amitié en m'arrachant d'un féjour fi chéri pour fuivre un bienfaiteur, un fage, qui feignant d'avoir befoin de mes foins, mettoit le fuccès des fiens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil facrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une paffion malheureufe, je confacrois l'autre à la juftifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçût fi longtems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faifois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendriffement des adieux, & nous voulions partir fans être apperçûs : mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pumes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme de chambre au guet, en vous voyant venir au devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le raport des circonftances me fit fonger à d'autres tems, & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me fentis fi différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'efpérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne fcene de Befançon. Jamais je ne m'étois fenti tant de courage ; je me faifois une gloire de vous le

montrer ;

montrer; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quitant de paroitre un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoûtoit à mon courage, je me fortifiois de votre estime, & peut-être vous eussai-je dit adieu d'un œil sec, si vos larmes coulant sur ma joue n'eussent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré sur tout de ceux que votre amitié m'impose, & bien résolu d'employer le reste de ma vie à la mériter. Edouard passant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté, & je connus par sa juste rigueur à blâmer tant de foiblesses, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte; il me parloit avec inquiétude de son voyage de Rome & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ses propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois exposé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval se laissa tomber & se fit une légere contusion à la tête. Son maitre le fit saigner & voulut coucher là cette nuit. Ayant diné de bonne heure, nous primes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline, & Milord ayant des raisons particulieres qui lui rendoient cet examen intéressant, je pris les mesures & le dessein du bâtiment de graduation; nous ne rentrames à Villeneuve qu'à la nuit. Après le soupé, nous causames en buvant

vant du punch, & veillames aſſés tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels ſoins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement pratiquable. Vous pouvez juger de l'effet que fit ſur moi cette nouvelle ; une telle converſation n'amenoit pas le ſommeil. Il falut pourtant enfin ſe coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aſpect, je ſentis une impreſſion que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus ſi vivement frappé que je crus redevenir à l'inſtant tout ce que j'étois alors : Dix années s'effacerent de ma vie & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas ! cette erreur fut courte, & le ſecond inſtant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles triſtes réflexions ſuccederent à ce premier enchantement ! Quelles comparaiſons douloureuſes s'offrirent à mon eſprit ! Charmes de la premiere jeuneſſe, délices des premieres amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & ſurchargé de lui-même ? O tems, tems heureux, tu n'es plus ! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux tranſports d'un amour partagé : Je ſavourois à longs traits le délicieux ſentiment qui me faiſoit vivre : La douce vapeur de l'eſpérance enivroit mon cœur. Une extaſe, un raviſſement, un délire abſorboit toutes mes facultés : Ah ! ſur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abîmes devant les yeux, quel être au monde jouïſſoit d'un ſort comparable au mien ? . . . . & je pleurois ! & je me

trouvois à plaindre ! & la triſteſſe oſoit aprocher de moi ! . . . . . que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout poſſédé, tout perdu ? . . . . J'ai bien mérité ma miſere, puiſque j'ai ſi peu ſenti mon bonheur ! . . . . je pleurois alors ? . . . . tu pleurois ? . . . . Infortuné, tu ne pleures plus . . . . tu n'as pas même le droit de pleurer . . . . Que n'eſt-elle morte ! oſai-je m'écrier dans un tranſport de rage ; oui, je ſerois moins malheureux : j'oſerois me livrer à mes douleurs ; j'embraſſerois ſans remords ſa froide tombe, mes regrets ſeroient dignes d'elle ; je dirois ; elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémiſſemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage . . . . j'aurois au moins l'eſpoir de la rejoindre . . . . Mais elle vit ; elle eſt heureuſe ! . . . . elle vit, & ſa vie eſt ma mort, & ſon bonheur eſt mon ſupplice, & le Ciel après me l'avoir arrachée, m'ôte juſqu'à la douceur de la regretter ! . . . . elle vit, mais non pas pour moi ; elle vit pour mon deſeſpoir. Je ſuis cent fois plus loin d'elle que ſi elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces triſtes idées. Elles me ſuivirent durant mon ſommeil, & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleurs, les regrets, la mort ſe peignirent dans mes ſonges, & tous les maux que j'avois ſoufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles ; pour me tourmenter une ſeconde fois. Un rêve ſur tout, le plus cruel de tous, s'obſtinoit à me pourſuivre, & de phantôme en phantôme, toutes leurs apparitions confuſes finiſſoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie, dans son lit expirante, & sa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baisant ses mains & recueillant ses derniers soupirs. Je revis cette scene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne sortira jamais de mon souvenir. O ma mere, disoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte ! Ah ! reprenez votre bienfait, sans vous il n'est pour moi qu'un don funeste. Mon enfant, répondit sa tendre mere, ... il faut remplir son sort . . . . Dieu est juste . . . . tu seras mere à ton tour . . . . elle ne put achever . . . . Je voulus lever les yeux sur elle ; je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place ; je la vis, je la reconnus, quoique son visage fut couvert d'un voile. Je fais un cri ; je m'élance pour écarter le voile ; je ne pus l'atteindre ; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme toi ; me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite & fais un nouvel effort ; cet effort me réveille : je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de sueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort ; le même songe me rend les mêmes agitations ; je m'éveille, & me rendors une troisieme fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort ; toujours ce voile impénétrable échape à mes mains & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut si forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, sans savoir ce que je fai-

ſois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de phantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le ſon ſans émotion. Le crepuſcule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre ; j'entre bruſquement dans celle d'Edouard : J'ouvre ſon rideau & me laiſſe tomber ſur ſon lit en m'écriant hors d'haleine : C'en eſt fait, je ne la verrai plus ! Il s'éveille en ſurſaut, il ſaute à ſes armes, ſe croyant ſurpris par un voleur. A l'inſtant, il me reconnoit ; je me reconnois moi-même, & pour la ſeconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confuſion que vous pouvez concevoir.

Il me fit aſſeoir, me remettre & parler. Sitôt qu'il ſut dequoi il s'agiſſoit, il voulut tourner la choſe en plaiſanterie ; mais voyant que j'étois vivement frappé, & que cette impreſſion ne ſeroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon eſtime, me dit-il aſſés durement ; ſi j'avois pris pour mon laquais le quart des ſoins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme ; mais vous n'êtes rien. Ah ! lui dis-je, il eſt trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle : je ne la reverrai jamais ; je ne ſuis plus rien. Il ſourit, & m'embraſſa. Tranquiliſez-vous aujourdhui, me dit-il, demain vous ſerez raiſonnable. Je me charge de l'évenement. Après cela, changeant de converſation, il me propoſa

de

de partir. J'y consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillames : En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon, & nous partimes.

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma létargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cent pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il, mon projet ; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire, ajouta-t-il en me serrant la main ; allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment ! Hatez-vous, je vous attends ; mais sur tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit ? Je partis sans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maison. Quel personnage allois-je faire ? Comment oser me montrer ? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu ? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs, & supporter le regard méprisant du généreux Wolmar ? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroissoit puérile, & mon extravagance me faisoit pitié. Cependant un noir pressentiment m'agitoit encore, & je ne me sentois point rassuré. J'avançois toujours quoique lentement, & j'étois déja près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Elisée.

sée. N'en voyant sortir personne, je fis le tour en dehors, & j'allai par le rivage cotoyer la voliere autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux &, sans qu'il me fut possible de distinguer un seul mot, je trouvai dans le son de votre voix je ne sais quoi de languissant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la sienne un accent affectueux & doux à son ordinaire, mais paisible & serein, qui me remit à l'instant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me sentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines allarmes. En songeant que je n'avois qu'une haye & quelques buissons à franchir pour voir pleine de vie & de santé celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimeres, & je me déterminai sans peine à repartir, même sans la voir. Claire, je vous le jure, non seulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule jusqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au dessus d'un songe.

Voila, chere Cousine, ce que j'avois à vous dire & le dernier aveu qui me restoit à vous faire. Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'intéressant; il me suffit de vous protester que depuis lors non seulement Milord est content de moi; mais que je le suis encore plus moi-même qui sens mon entiere guerison, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile, je lui ai caché que

je ne vous avois point vues. Quand il me demanda si le voile étoit levé, je l'affirmai sans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, Cousine, il est levé pour jamais, ce voile dont ma raison fut longtems offusquée. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus cheres que jamais; mais mon cœur ne distingue plus l'une de l'autre, & ne sépare point les inséparables.

Nous arrivames avant hier à Milan. Nous en repartons après demain. Dans huit jours nous comptons être à Rome, & j'espere y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonantes personnes qui troublent depuis si longtems le repos du plus grand des hommes. O Julie? ô Claire! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE X.

Réponse de Madame d'Orbe.

NOus attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté : mais ce que vous devinerez pas de même, c'est que de toute la maison je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes; moi, j'ai songé que vous étiez au delà.

A

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous; Mais Julie n'a pu se rappeller les derniers momens de sa mere sans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui raminoit ses douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher Maitre, que je ne suis plus surprise de vous voir en continuelle admiration de vous même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être sage: car il y a longtems que vous passez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de nous vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroit pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette maniere de vous en aller pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oser vous montrer qu'il faloit avoir honte; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire? Hébien donc, je ne me suis pas moquée de vous alors; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui; quoique n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colere, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Mal-

Malheureusement, il y a pis encore ; C'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve à quelque chose d'effrayant qui m'inquiete & m'attriste malgré que j'en aye. En lisant votre lettre, je blamois vos agitations ; en la finissant, j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne sauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému, & pourquoi vous êtes devenu si tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu la détruire & ne l'avez pas voulu. Un pas, un geste, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez allarmé sans raison, vous vous êtes rassuré de même ; mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus, & il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépends. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quittée ; je n'approche point de Julie sans trembler de la perdre. A chaque instant je crois voir sur son visage la pâleur de la mort, & ce matin la pressant dans mes bras, je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile ! Ce voile ! . . . Il a je ne sais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus désormais un moment de contentement que je ne vous revoye auprès d'elle. Convenez aussi qu'après avoir si longtems parlé de philosophie, vous vous êtes montré philosophe à la fin bien mal-à-propos. Ah ! rêvez, & voyez vos amis ; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un sage.

Il paroit par la Lettre de Milord à M. de Wolmar qu'il ſonge ſérieuſement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris ſon parti là-bas, & que ſon cœur ſera décidé, revenez tous deux heureux & fixés ; c'eſt le vœu de la petite communauté, & ſurtout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reſte, s'il eſt vrai que vous n'avez rien entendu de notre converſation dans l'éliſée, c'eſt peut-être tant mieux pour vous ; car vous me ſavez aſſés alerte pour voir les gens ſans qu'ils m'apperçoivent, & aſſés maligne pour perſifler les écouteurs.

LETTRE XI.

Réponſe de M. de Wolmar.

J'Ecris à Milord Edouard, & je lui parle de vous ſi au long, qu'il ne me reſte en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à ſa lettre. La votre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêtetés ; mais vous appeller dans ma famille ; vous traiter en frere, en ami, faire votre ſœur de celle qui fut votre amante ; vous remettre l'autorité paternelle ſur mes enfans ; vous confier mes droits après avoir uſurpé les votres ; voila les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, ſi vous juſtifiez

tifiez ma conduite & mes ſoins, vous m'aurez aſſés loué. J'ai tâché de vous honorer par mon eſtime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être ſurpris de vous voir frappé d'un ſonge, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me ſemble que pour un homme à ſiſtêmes ce n'eſt pas une ſi grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'eſt moins l'effet de votre ſonge que ſon eſpece, & cela par une raiſon fort différente de celle que vous pourriez penſer. Un Tiran fit autrefois mourir un homme qui dans un ſonge avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raiſon qu'il donna de ce meurtre, & faites vous en l'application. Quoi ! vous allez décider du ſort de votre ami & vous ſongez à vos anciennes amours ! ſans les converſations du ſoir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Penſez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous ſongerez moins la nuit à ce qui s'eſt fait à Vevai. . . . .

La Fanchon eſt malade ; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme ! Tout conſpire à vôtre bonheur : tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargéz perſonne que vous même ; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LET-

LETTRE XII.

A M. de Wolmar.

QUE cette Lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond secret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ? O mon sage & bienfaisant ami ! que n'ai-je tous vos conseils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus si grand besoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuisit tant au peu que j'en ai. Ah ! où sont vos soins paternels, où sont vos leçons, vos lumieres ? Que deviendrai-je sans vous ? Dans ce moment de crise, je donnerois tout l'espoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me suis trompé dans toutes mes conjectures ; Je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquise. Après l'avoir vue, effrayé de sa beauté, de son addresse, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de son ancien amant, Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'estime & l'admiration qu'elle m'avoit inspirée ; en relâchant son plus fort attachement par l'autre, j'espérois les rompre enfin tous les deux.

Il se prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaisance, & voulant peut-être pu-

nir mes importunités par un peu d'allarmes, il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui ? son empressement est toujours le même, mais il n'affecte plus rien. Son cœur épuisé par tant de combats s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre longtems de l'amour auprès d'elle, jugez pour l'objet même de la passion qui la consume. En vérité, l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air & de sa figure ; une impression de langueur & d'abatement qui ne quite point son charmant visage, en éteignant la vivacité de sa phisionomie, la rend plus intéressante, & comme les rayons du soleil échapés à travers les nuages, ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modestie : en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore ; enfin je dois dire à la justification de mon ami que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar ! je le vois, je le sens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est & ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriser l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrémité, & ne lui fasse braver encore les loix sacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomston faire un tel mariage ! .... vous concevez ! .... sous les yeux de son ami ! .... qui le permet ! .... qui le souffre ! .... & qui lui doit tout ! ....

Il

Il faudra qu'il m'arrache le cœur de sa main avant de la profaner ainsi.

Cependant, que faire? Comment me comporter? Vous connoissez sa violence. On ne gagne rien avec lui par les discours, & les siens depuis quelque tems ne sont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raison en maximes générales: à son tour il ne m'entend point. Si j'essaye de le toucher un peu plus au vif, il répond des sentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'insiste, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devroit ignorer, & auquel l'amitié ne sait point répondre. Croyez que je ne suis en cette occasion ni craintif, ni timide; quand on est dans son devoir, on n'est que trop tenté d'être fier; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réussir, & de fausses tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'ose presque entrer avec lui dans aucune discussion; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné, qu'il est plus fort que moi de raisonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paroit d'ailleur un peu réfroidi pour moi. On diroit que je l'inquiéte. Combien avec tant de supériorité à tous égards un homme est rabaissé par un moment de foiblesse! Le grand, le sublime Edouard a peur de son ami, de sa créature, de son éléve! Il semble même, par quelques mots jettés sur le choix de son séjour s'il ne se marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il sait bien que je ne dois ni ne veux le quiter. O Wolmar, je ferai mon

 devoir

devoir & fuivrai partout mon bienfaiteur. Si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie ? Julie & fon digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître ? . . . . . .

Vous m'avez dit fouvent que les petites paffions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin ; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire ufage de cette maxime. En effet, la compaffion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occafion, échape à force de petiteffe & devient prefque inattaquable. Au lieu que le véritable amour eft inféparable de la générofité, & que par elle on a toujours fur lui quelque prife. J'ai tenté cette voye indirecte, & je ne defefpere pas du fuccès. Ce moyen paroit cruel ; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien pefé, je crois rendre fervice à Laure ellemême. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer fon ancienne ignominie ? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle eft ! Si je connois bien cette étrange fille, elle eft faite pour jouïr de fon facrifice, plus que du rang qu'elle doit refufer.

Si cette reffource me manque, il m'en refte une de la part du gouvernement à caufe de la Religion ; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniére extrémité & au défaut de tout autre : quoiqu'il en foit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & deshonnête. O refpectable Wolmar ! je fuis jaloux de votre eftime durant tous les momens de ma vie : Quoique puiffe vous écrire Edouard, quoique vous puiffiez entendre dire, fouvenez-

vous

vous qu'à quelque prix que ce puisse être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Pisana* ne sera Ladi Bomston.

Si vous approuvez mes mésures, cette Lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'addresse par une main étrangere. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brulez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux Cousines : si j'osois me fier d'avantage à mes lumieres, vous-même n'en sauriez jamais rien (*).

(*) Pour bien entendre cette lettre & la troisiéme de la sixiéme partie, il faudroit savoir les avantures de Milord Edouard ; & j'avois d'abord résolu de les ajoûter à ce récueil. En y repensant, je n'ai pu me resoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur.

LETTRE XIII.

De Made de Wolmar à Made d'Orbe.

LE Courier d'Italie sembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte ; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heu-

res, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

Tu es prise, pauvre Cousine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire si folle, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout ; te voila dans les mêmes las (*) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire est-il donc venu ? Chere amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour savoir plaisanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des caresses. Et puis, quelle différence entre nous ! De quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je suis la cause & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un sentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque sujet de reconnoissance, & tout jusqu'à ta foiblesse est en toi l'ouvrage de ta vertu. C'est cela même qui me console & m'égaye. ~~Il faloit me plaindre & pleurer de~~ mes fautes ; mais on peut se moquer de la mauvaise honte qui te fait rougir d'un attachement aussi pur que toi.

Revenons au Courier d'Italie, & laissons un moment les moralités. Ce seroit trop abuser de mes anciens titres ; car il est permis d'endormir son auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hébien donc, ce courier que je fais si lentement arriver, qu'a-t-il apporté ? Rien que de

(*) Je n'ai pas voulu laisser *lacs*, à cause de la prononciation génevoise remarquée par Madame d'Orbe. Sixiéme partie ; lettre V.

bien

bien fur la fanté de nos amis, & de plus une grande Lettre pour toi. Ah bon ! je te vois déja fourire & reprendre haleine ; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien fon prix encore, même après s'être fait défirer ; car elle refpire une fi . . . : mais je ne veux te parler que de nouvelles, & fûrement ce que j'allois dire n'en eft pas une.

Avec cette Lettre, il en eft venu une autre de Milord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Véfuve. . . . . Conçois-tu, ma chere, ce que cette vue a de fi attrayant? Revenus à Rome, Claire, penfe, imagine . . . . Edouard eft fur le point d'époufer . . . . non, grace au Ciel cette indigne Marquife; il marque, au contraire, qu'elle eft fort mal. Qui donc? . . . Laure, l'amiable Laure, qui . . . . mais pourtant . . . . quel mariage! . . . . Notre ami n'en dit pas un mot. Auffi-tôt après ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que St. Preux nous reftera.

Je t'avoue que fon filence m'inquiéte un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des fituations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend gueres. Comment un homme auffi vertueux a-t-il pu fe prendre d'une paffion fi durable pour une auffi méchante femme que cette Marquife?

quiſe ? Comment elle même avec un caractere violent & cruel a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour auſſi vif pour un homme qui lui reſſembloit ſi peu ; ſi tant eſt cependant qu'on puiſſe honorer du nom d'amour une fureur capable d'inſpirer des crimes ? Comment un jeune cœur auſſi généreux, auſſi tendre, auſſi deſintéreſſé que celui de Laure a-t-il pu ſupporter ſes premiers deſordres ? Comment s'en eſt-il rétiré par ce penchant trompeur fait pour égarer ſon ſexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une ? Di-moi, ma Claire, deſunir deux cœurs qui s'aimoient ſans ſe convenir ; joindre ceux qui ſe convenoient ſans s'entendre ; faire triompher l'amour de l'amour-même ; du ſein du vice & de l'approbre tirer le bonheur & la vertu ; délivrer ſon ami d'un monſtre en lui créant, pour ainſi dire, une compagne .... infortunée, il eſt vrai, mais aimable, honnête même, au moins ſi, comme je l'oſe croire, on peut le redevenir : Di ; celui qui auroit fait tout cela ſeroit-il coupable ? celui qui l'auroit ſouffert ſeroit-il à blâmer ?

Ladi Bomſton viendra done ici ? Ici, mon ange ? Qu'en penſes-tu ? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonante fille que ſon éducation perdit, que ſon cœur a ſauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant ſeul égara, quand tout concouroit à me bien conduire ? Je m'avilis moins, il eſt vrai ; mais me ſuis-je élevée comme elle ? Ai-je évité tant de pieges & fait tant de ſacrifices ? Du der-

nier

nier degré de la honte elle a sû remonter au premier degré de l'honneur; elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eut été coupable. Elle est sensible & vertueuse: que lui faut-il de plus pour nous ressembler? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je espérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refusant de l'honorer?

Hébien, Cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure, &, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, & que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion, l'opinion! Qu'on a de peine à sécouer son joug! Toujours elle nous porte à l'injustice: le bien passé s'efface par le mal présent; le mal passé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il semble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma Cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est foible .... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami .... Non, m'a-t-il dit; il a fait son devoir; il le fera, je le sais; je ne puis rien vous dire de plus: mais St. Preux est un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en serez contente .... Claire, il est impossible que Wolmar me trompe, & qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même: j'ai compris que tous mes scrupules ne venoient que de fausse délicatesse, & que si j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomston plus digne de son rang.

Mais laissons un peu Ladi Bomston & revenons à nous. Ne sens-tu point trop en lisant cette lettre que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien ? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop semblable au mien ? Ne songe-t-il point au danger de vivre familierement avec un objet chéri ? de le voir tous les jours ? de loger sous le même toit ? & si mes erreurs ne m'oterent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi ? Combien dans nos jeunes ans la raison, l'amitié, l'honneur t'inspirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser ! C'est mon tour maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triste autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il est tems, de peur qu'après avoir passé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes. Surtout, ne te fie plus à cette gaité folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui sont en danger. Claire, Claire ! tu te moquois de l'amour une fois, mais c'est parce que tu ne le connoissois pas, & pour n'en avoir pas senti les traits, tu te croyois au dessus de ses atteintes. Il se vange, & rit à son tour. Apprends à te défier de sa traîtresse joye, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chere amie, il est tems de te montrer à toi-même ; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue : tu t'es trompée sur ton caractere, & n'as pas sû t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux discours de la Chaillot ; sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible ; mais un cœur

com-

comme le tien étoit au-dessus de sa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoitre; personne au monde ne t'a bien connue, excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vû tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur tant qu'elle a pû t'être utile; à présent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu sensible. Pauvre enfant, que tu abuses! ta vivacité même prouve le contraire. N'est-ce pas toujours sur des choses de sentiment qu'elle s'exerce? N'est-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjoûment? Tes railleries sont des signes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre; tu caresses quand tu folâtres; tu ris, mais ton rire pénetre l'ame; tu ris, mais tu fais pleurer de tendresse, & je te vois presque toujours sérieuse avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit si fort l'une à l'autre? où seroit entre nous le lien d'un amitié sans exemple? par quel prodige un tel attachement seroit-il venu chercher par préférence un cœur si peu capable d'attachement? Quoi! celle qui n'a vécu que pour son amie ne sait pas aimer? Celle qui voulut quiter pere, époux, parens, & son pays pour la suivre ne sait préférer l'amitié à rien? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur sensible? Cousine, je me suis laissée aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma sensibilité de te rendre une amitié qui valut la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractere l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir; c'est de te croire à la

fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant disconvenir du tendre attachement dont tu te sentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne pensois pas que rien put t'émouvoir au monde ; comme si les cœurs naturellement sensibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne sachant aimer que moi, tu m'eusses pû bien aimer moi-même. Tu demandois plaisamment si l'ame avoit un sexe ? Non, mon enfant, l'ame n'a point de sexe ; mais ses affections les distinguent, & tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus aussi-tôt ne pouvoir l'être ; parce que tu manquois d'amour pour ton soupirant, tu crus n'en pouvoir sentir pour personne. Quand il fut ton mari tu l'aimas pourtant, & si fort, que nôtre intimité même en souffrit ; cette ame si peu sensible sût trouver à l'amour un supplément encore assés tendre pour satisfaire un honnête homme.

Pauvre Cousine ! C'est à toi desormais de resoudre tes propres doutes, & s'il est vrai

Ch'un freddo amante è mal sicuro amico (*).

j'ai grand peur d'avoir maintenant une raison de trop pour compter sur toi : mais il faut que j'acheve de te dire là dessus tout ce que je pense.

Je soupçonne que tu as aimé sans le savoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eut séduite si je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un sen-

(*) Ce vers est renversé de l'original, &, n'en déplaise aux belles Dames, le sens de l'auteur est plus véritable & plus beau.

timent

timent si naturel & si doux puisse tarder si long-tems à naitre? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts celui-ci seul ne nous eut pas été commun? Non, mon ange, tu l'aurois aimé j'en suis sûre, si je ne l'eusse aimé la premiere. Moins foible & non moins sensible, tu aurois été plus sage que moi sans être plus heureuse. Mais quel penchant eut pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahison & de l'infidélité? l'amitié te sauva des pieges de l'amour; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachettas ainsi ton cœur aux dépends du mien.

Ces conjéctures ne sont pas même si conjectures que tu penses, & si je voulois rappeller des tems qu'il faut oublier, il me seroit aisé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi seule un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'osant l'aimer, tu voulois que je l'aimasses; tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre que sans ta propre foiblesse tu m'aurois été moins indulgente; mais tu te serois réprochée sous le nom de jalousie une juste sévérité. Tu ne te sentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eut falu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que sage, en immolant ton bonheur au notre tu crus avoir assés fait pour la vertu.

Ma Claire, voila ton histoire; voila comment ta tirannique amitié me force à te savoir

gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne croi pas, pourtant, que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple que toi le mien, & comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grace au Ciel, tes raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conserver ?

Il faut donc te dire encore mon avis sur ton état présent. La longue absence de notre maitre n'a pas changé tes dispositions pour lui. Ta liberté recouvrée, & son retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a sû profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha si longtems n'a fait que se mettre plus à l'aise. Fiere d'oser te l'avouer à toi-même, tu t'es pressée de me le dire. Cet aveu te sembloit presque nécessaire pour le rendre tout à fait innocent ; en devenant un crime pour ton amie il cessoit d'en être un pour toi, & peut-être ne t'es tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai senti tout cela, ma chere ; je me suis peu allarmée d'un penchant qui me servoit de sauvegarde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons passé tous ensemble au sein de la paix & de l'amitié m'a donné plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta gaité, tu semblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empressée, attentive ; mais franche dans tes caresses, naïve dans tes jeux, sans mistere, sans ruse en toute chose, & dans tes plus vives agaceries la joye de l'innocence réparoit tout.

Depuis

Depuis notre entretien de l'élisée je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste & réveuse. Tu te plais seule autant qu'avec ton amie ; tu n'as pas changé de langage mais d'accent ; tes plaisanteries sont plus timides ; tu n'oses plus parler de lui si souvent ; on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ses nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne Cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, & que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, sonde bien ton cœur malade ; dis-toi bien, je le repete, si, quelque sage qu'on puisse être, on peut sans risque demeurer longtems avec ce qu'on aime, & si la confiance qui me perdit est tout à fait sans danger pour toi ; Vous êtes libres tous deux ; c'est précisément ce qui rend les occasions plus suspectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foiblesse qui cede au remord, & je conviens avec toi qu'on est toujours assés forte contre le crime ; mais hélas ! qui peut se garantir d'être foible ? Cependant, regarde les suites, songe aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée, comment peut-on mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même, & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas sans effroi ? Voila ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la religion ne sont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuse & chrétienne ; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes ; toi qui connois & suis d'autres regles que les jugemens publics, ton premier honneur est celui que te rend

rend ta conſcience, & c'eſt celui-là qu'il s'agit de conſerver.

Veux-tu ſavoir quel eſt ton tort en toute cette affaire ? C'eſt, je te le redis, de rougir d'un ſentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (*) : mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'eſt ſi timide que toi. Tu plaiſantes pour faire la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chere amie ! Souviens toi de l'avoir dit mille fois ; c'eſt la fauſſe honte qui mene à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui eſt mal. L'amour en lui-même eſt-il un crime ? N'eſt-il pas le plus pur ainſi que le plus doux penchant de la nature ? N'a-t-il pas une fin bonne & louable ? Ne dédaigne-t-il pas les ames baſſes & rempantes ? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes ? N'annoblit-il pas tous leurs ſentimens ? Ne double-t-il pas leur être ? Ne les éleve-t-il pas au deſſus d'elles-mêmes ? Ah ! ſi pour être honnête & ſage, il faut être inacceſſible à ſes traits, dis, que reſte-t-il pour la vertu ſur la terre ? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puiſſes te reprocher ? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme ? N'eſt-il pas libre ? Ne l'es-tu pas ? Ne mérite-t-il pas toute ton eſtime ? N'as-tu pas toute la ſienne ? Ne feras-tu pas trop heureuſe de faire

(*) Pourquoi l'Editeur laiſſe-t-il les continuelles répétitions dont cette Lettre eſt pleine, ainſi que beaucoup d'autres ? Par une raiſon fort ſimple ; c'eſt qu'il ne ſe ſoucie point du tout que ces Lettres plaiſent à ceux qui feront cette queſtion.

le bonheur d'un ami si digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta personne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune ?

Je vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une resolution prise & déclarée, donner un successeur au defunt, montrer sa foiblesse au public, épouser un avanturier ; car les ames basses, toujours prodigues de titres flétrissans, sauront bien trouver celui-ci. Voila donc les raisons sur lesquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le justifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes ? Mais, je te prie, la honte est-elle d'épouser celui qu'on aime ou de l'aimer sans l'épouser ? Voila le choix qui te reste à faire. L'honneur que tu dois au defunt est de respecter assés sa Veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant, & si ta jeunesse te force à remplir sa place, n'est-ce pas rendre encore hommage à sa mémoire, de choisir un homme qui lui fut cher.

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenser de combattre une objection si frivole, lorsqu'il s'agit de sagesse & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité deshonorante que celle qui vient du caractere ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes basses, il est toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur est l'égal de tout le monde, il n'y a point de rang où il ne soit à sa place. Tu sais quel étoit l'avis de ton pere même quand il fut question de moi pour notre ami. Sa famille est honnête quoiqu'obscure. Il jouït de l'estime publique,

publique, il la mérite. Avec cela fut-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer ; car il vaux mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, & la femme d'un Charbonnier est plus respectable que la maitresse d'un Prince.

J'entrevois bien encore un autre espece d'embarras dans la nécessité de te déclarer la premiere ; car comme tu dois le sentir, pour qu'il ose aspirer à toi, il faut que tu le lui permettes ; & c'est un des justes retours de l'inégalité, qu'elle coûte souvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroitroit fort grave si je ne prenois soin de la lever : J'espere que tu compte assés sur ton amie pour croire que ce sera sans te compromettre ; de mon côté je compte assés sur le succès pour m'en charger avec confiance ; car quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux sur la difficulté de transformer une amie en maitresse, si je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mistére, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah Cousine ! quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si longtems dans le mien. Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible ; ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras encore ton ami en couronnant ton amour, & j'en serai plus sûre de mes propres sen-

sentimens quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

Que si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis est qu'à quelque prix que ce soit nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs méres. Je te laisse le tems de réfléchir sur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette Lettre en droiture à Genève, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lausanne & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'estimerois heureuse de l'aller voir, si je pouvois faire cas des plaisirs qu'on achette aux dépends de ses amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne sais combien d'années. Mon enfant, nous n'allames ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Genève; mais quelque mérite que puisse avoir ton frere, je doute que ta Belle-sœur soit plus heureuse avec sa dentelle de Flandre & ses étoffes des Indes, que nous dans notre simplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouse pour les en prier: voilà les lettres, donne-les, & soutiens l'invitation de ton crédit renaissant; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi: car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit je

ne

ne veux pas quiter ma famille. Adieu, Cousine ; un mot de tes nouvelles, & que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne sais plus vivre si longtems sans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompüe, Mademoiselle Henriette se donnoit les airs d'écrire aussi de son côté. Comme je veux que les enfans disent toujours ce qu'ils pensent & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laissé la petite curieuse écrire tout ce qu'elle a voulu, sans y changer un seul mot. Troisieme Lettre ajoûtée à la mienne. Je me doute bien que ce n'est pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce pacquet. Pour celle-là dispense-toi de l'y chercher plus longtems, car tu ne la trouveras pas. Elle est addressée à Clarens : c'est à Clarens qu'elle doit être lue ; arrange-toi là-dessus.

LETTRE XIV.

D'Henriette à sa mere.

Où êtes-vous donc, Maman ? On dit que vous êtes à Genève, & que c'est si loin, si loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre : voulez-vous donc faire aussi le tour du monde ? Mon petit papa est parti ce matin pour Etange ; mon petit grand-

grand-papa eſt à la chaſſe ; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire ; il ne reſte que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu ! je ne ſais plus comment tout va, mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déja bien quand vous n'aviez plus perſonne à faire endêver ; Oh ! c'eſt encore pis depuis que vous êtes partie ; car la petite maman n'eſt pas, non plus de ſi bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit mali ſe porte bien, mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait ſauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu ſi vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiſer tout-à-faït, apportez à mon petit mali quelque choſe qui lui faſſe plaiſir. Pour l'appaiſer, lui, vous aurez bien l'eſprit de trouver auſſi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu ! ſi notre bon ami étoit ici comme il l'auroit déja deviné ! mon bel éventail eſt tout briſé ; mon ajuſtement bleu n'eſt plus qu'un chiffon ; ma piece de blonde eſt en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, Maman ; il faut finir ma Lettre, car la petite maman vient de finir la ſienne & ſort de ſon cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'oſe le lui dire ; mais en liſant ceci elle verra bien que je l'ai vû. Ma bonne Maman, que vous êtes méchante, ſi vous faites pleurer ma petite Maman !

P. S.

P. S. J'embrasse mon grand-papa, j'embrasse mes oncles, j'embrasse ma nouvelle tante & sa maman; j'embrasse toute le monde excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de si long bras.

Fin de la Cinquieme partie.

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HELOÏSE.

TOME SIXIEME.



LETTRES

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

SIXIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXI.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.



SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Mad^e d'Orbe à Mad^e de Wolmar,

AVANT de partir de Lausanne il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée; mais en refusant d'en être tu me l'as rendu presque importun; car quelle ressource y trouverai-je? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte; & s'il est agréable, j'aurai le regret de m'amuser sans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons, crois-tu pour cela que je m'en contente? Ma foi, Cousine, tu te trompe bien fort, & c'est encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaise, n'as-tu pas honte d'avoir tou-

jours raiſon avec ton amie, & de réſiſter à ce qui lui fait plaiſir, ſans lui laiſſer même celui de gronder ? Quand tu aurois planté-là pour huit jours ton mari, ton ménage, & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu ? Tu aurois fait une étourderie, il eſt vrai ; mais tu en vaudrois cent fois mieux ; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne feras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

Malgré les mécontentemens paſſés, je n'ai pu ſans attendriſſement me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaiſir, ou du moins avec beaucoup de careſſes. J'attends pour te parler de mon frere que j'aye fait connoiſſance avec lui. Avec une aſſés belle figure, il a l'air empeſé du pays d'où il vient. Il eſt ſérieux & froid ; je lui trouve même un peu de morgue : j'ai grand peur pour la petite perſonne, qu'au lieu d'être un auſſi bon mari que les notres, il ne tranche un peu du Seigneur & maitre.

Mon pere a été ſi charmé de me voir qu'il a quitté pour m'embraſſer la rélation d'une grande bataille que les François viennent de gagner èn Flandres, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de nôtre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même ? .... jamais, jamais ! .... il ſe fut fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a longtems qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de Courier ? Si tu reçois de leurs Lettres,

j'eſpere

j'espere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, Cousine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve, où nous comptons arriver demain pour diner. Au reste, je t'avertis que de maniere ou d'autres la noce ne se fera pas sans toi, & que si tu ne veux pas venir à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LETTRE II.

De Mad^e d'Orbe à Mad^e de Wolmar.

A Merveilles, sœur prêcheuse ! mais tu comptes un peu trop, ce me semble, sur l'effet salutaire de tes sermons : sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'il n'endorment point aujourd'hui ton amie ; & celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Gare la paraphrase de mon argus, s'il voit cette lettre ! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te bruleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois sur tes droits ; il vaut mieux suivre ma tête ; & puis, pour avoir l'air plus modeste & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du Courier d'Italie. Le pis aller, si cela m'arrive, sera

ra de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bomſton.

Je m'indigne à ce ſeul titre. Je ne pardonnerois pas plus à St. Preux de le laiſſer prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoitre. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Piſana* dans ſa maiſon! la ſouffrir auprès d'elle! Eh mon enfant, y penſes-tu? Quelle douceur cruelle eſt cela? Ne ſais-tu pas que l'air qui t'entoure eſt mortel à l'infamie? La pauvre malheureuſe oſeroit-elle mêler ſon haleine à la tienne, oſeroit-elle reſpirer près de toi? Elle y ſeroit plus mal à ſon aiſe qu'un poſſédé touché par des reliques; ton ſeul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre ſeule la tueroit.

Je ne mépriſe point Laure; à Dieu ne plaiſe: au contraire, je l'admire & la reſpecte d'autant plus qu'un pareil retour eſt héroïque & rare. En eſt-ce aſſés pour autoriſer les comparaiſons baſſes avec leſquelles tu t'oſes profaner toi-même; comme ſi dans ſes plus grandes foibleſſes le véritable amour ne gardoit pas la perſonne, & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux? Mais je t'entends, & je t'excuſe. Les objets éloignés & bas ſe confondent maintenant à ta vue; dans ta ſublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité ſait mettre à profit jusqu'à ta vertu.

Hébien que ſert tout cela? Les ſentimens naturels en reviennent-ils moins? L'amour-propre en fait-il moins ſon jeu? Malgré toi tu ſens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la

vou-

voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille! & depuis quand l'opprobre du vice n'est-il que dans l'opinion? Quelle société conçois-tu possible avec une femme devant qui l'on ne sauroit nommer la chasteté, l'honnêteté, la vertu, sans lui faire verser des larmes de honte, sans ranimer ses douleurs, sans insulter presque à son repentir? Croi-moi, mon ange, il faut respecter Laure & ne la point voir. La fuir est un égard que lui doivent d'honnêtes femmes; elle auroit trop à souffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne se doit point faire? N'est-ce pas te dire qu'il ne se fera point? ... Notre ami, dis-tu, n'en parles pas dans sa lettre? ... dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit? ... & tu dis que cette lettre est fort longue? ... & puis vient le discours de ton mari .... il est mistérieux, ton mari! ... Vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence; mais ... son sentiment, au reste, n'étoit pas ici fort nécessaire ... sur tout pour toi qui as vû la lettre ... ni pour moi qui ne l'ai pas vue ... car je suis plus sûre de ton ami, du mien, que de toute la philosophie.

Ah ça! Ne voila-t-il pas déja cet importun qui revient, on ne sait comment? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puisque je suis sur son chapitre, il faut que je l'épuise, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chiméres. Si tu n'avois pas été Julie, si ton ami n'eut pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eut été pour toi; je ne sais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je sais bien, c'est que si sa mauvaise étoile me l'eut addressé d'abord, c'étoit fait de sa pauvre tête, &, que je

ſois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être ? Parlons de ce que je ſuis. La premiere choſe que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'abſorba dans le tien. Toute tendre & ſenſible que j'euſſe été, je ne ſus plus aimer ni ſentir par moi-même. Tous mes ſentimens me vinrent de toi ; toi ſeule me tins lieu de tout, & je ne vécus que pour être ton amie. Voila ce que vit la Chaillot ; voila ſur quoi elle me jugea ; répond, Couſine, ſe trompa-t-elle ?

Je fis mon frere de ton ami, tu le ſais ; l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raiſon, mais mon cœur qui fit ce choix. J'euſſe été plus ſenſible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embraſſois en embraſſant la plus chere moitié de toi-même ; j'avois pour garant de la pureté de mes careſſes leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainſi ce qu'elle aime ? Le traitois-tu toi-même ainſi ? Non, Julie, l'amour chez nous eſt craintif & timide ; la réſerve & la honte ſont ſes avances, il s'annonce par ſes refus, & ſitôt qu'il transforme en faveurs les careſſes, il en ſait bien diſtinguer le prix. L'amitié eſt prodigue, mais l'amour eſt avare.

J'avoue que de trop étroites liaiſons ſont toujours périlleuſes à l'âge où nous étions lui & moi ; mais tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâme tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité dans tout autre cas

ſi

ſi dangereuſe, fut alors ma ſauvegarde. Nos ſentimens dépendent de nos idées, & quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit ſur un ton pour recommencer ſur un autre ; nous étions déja trop loin pour revenir ſur nos pas. L'amour veut faire tout ſon progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore ; on ne prend gueres de baiſers coupables ſur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le Ciel deſtinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le ſais, Couſine, il étoit jeune, bienfait, honnête, attentif, complaiſant ; il ne ſavoit pas aimer comme ton ami ; mais c'étoit moi qu'il aimoit, & quand on a le cœur libre, la paſſion qui s'addreſſe à nous a toujours quelque choſe de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en reſtoit à prendre, & ſa part fut encore aſſés bonne pour ne lui pas laiſſer de regret à ſon choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter ? J'avoue même que les droits du ſexe joints à ceux du devoir porterent un moment préjudice aux tiens, & que livrée à mon nouvel état je fus d'abord plus épouſe qu'amie ; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au lieu d'un, & je n'ai pas oublié depuis, que je ſuis reſtée ſeule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore ma douce amie ? Au retour de notre ancien maitre, c'étoit, pour ainſi dire, une nouvelle connoiſſance à faire : je crus le voir avec d'autres yeux ; je crus ſentir

en l'embraſſant un frémiſſement qui juſqu m'avoit été inconnu ; plus cette émotion me fut délicieuſe, plus elle me fit de peur : je m'allarmai comme d'un crime d'un ſentiment qui n'exiſtoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je penſai trop que ton amant ne l'étoit plus & qu'il ne pouvoit plus l'être ; je ſentis trop qu'il étoit libre & que je l'étois auſſi. Tu ſais le reſte, aimable Couſine, mes frayeurs, mes ſcrupules te furent connus auſſi-tôt qu'à moi. Mon cœur ſans expérience s'intimidoit tellement d'un état ſi nouveau pour lui, que je reprochois mon empreſſement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fut préciſément où je déſirois ſi fort d'être, & je crois que j'aurois moins ſouffert de ſentir ce déſir plus tiéde que d'imaginer qu'il ne fut pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus preſque raſſurée. Je m'étois moins reproché ma foibleſſe après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore ; je crus m'être miſe à mon tour ſous ta garde, & je ceſſai de craindre pour moi. Je réſolus, par ton conſeil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il eſt conſtant qu'une plus grande réſerve eut été une eſpece de déclaration, & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échaper malgré moi, ſans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familiere par modeſtie : mais peut-être tout cela ſe faiſant moins naturellement ne ſe faiſoit-il plus avec la même meſure. De folâtre que j'étois, je devins tout à fait folle, & ce qui m'en accrut

la

la confiance fut de ſentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter; ſoit que ma Julie épure tout ce qui l'approche; je me trouvai tout-à-fait tranquille, & il ne me reſta de mes premieres émotions qu'un ſentiment très doux, il eſt vrai, mais calme & paiſible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chere amie, je ſuis tendre & ſenſible auſſi-bien que toi; mais je le ſuis d'une autre maniere. Mes affections ſont plus vives; les tiennes ſont plus pénétrantes. Peut-être avec des ſens plus animés ai-je plus de reſſources pour leur donner le change, & cette même gaité qui coûte l'innocence à tant d'autres me l'a toujours conſervée. Ce n'a pas toujours été ſans peine, il faut l'avouer. Le moyen de reſter veuve à mon âge, & de ne pas ſentir quelquefois que les jours ne ſont que la moitié de la vie? Mais comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la ſageſſe eſt un grand moyen d'être ſage; car avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'eſt alors que l'enjouement vient à mon ſecours & fait plus, peut-être, pour la vertu que n'euſſent fait les graves leçons de la raiſon. Combien de fois dans le ſilence de la nuit où l'on ne peut s'échapper à ſoi-meme, j'ai chaſſé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain! Combien de fois j'ai ſauvé les dangers d'un tête-à-tête par une ſaillie extravagante! Tien, ma chere, il y a toujours, quand on eſt foible, un moment où la gaité de-

vient férieufe, & ce moment ne viendra point pour moi. Voila ce que je crois fentir, & dequoi je t'ofe répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Elifée fur l'attachement que j'ai fenti naitre, & fur tout le bonheur dont j'ai jouï cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en fentant que je ne défirois rien de plus. Si ce tems eut duré toujours, je n'en aurois jamais fouhaité un autre. Ma gaité venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en efpiéglerie le plaifir de m'occuper de lui fans ceffe. Je fentois qu'en me bornant à rire je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, Coufine, j'ai cru m'appercevoir quelques fois que le jeu ne lui déplaifoit pas trop à lui-même. Le rufé n'étoit pas fâché d'être fâché, & il ne s'appaifoit avec tant de peine que pour fe faire appaifer plus longtems. J'en tirois occafion de lui tenir des propos affés tendres en paroiffant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux feroit le plus enfant. Un jour qu'en ton abfence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même falle, elle avoit le mot & j'obfervois notre philofophe. A fon air humblement fier & à la promptitude de fes coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite, & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment, & fans paroitre y tâcher, d'un revers de raquette je renverfai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere; il étoit fi furieux que lui ayant laiffé le choix d'un foufflet ou d'un baifer pour ma pénitence, il fe détourna

quand

quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible: il m'auroit laissée à genoux si je m'y étois mise. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier la premiere, & nous fumes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en serois moins bien tirée, & je m'apperçûs une fois que si le jeu fut devenu sérieux, il eut pu trop l'être. C'étoit un soir qu'il nous accompagnoit ce duo si simple & si touchant de Leo, *vado a morir, ben mio.* Tu chantois avec assés de négligence, je n'en faisois pas de même; &, comme j'avois une main appuyée sur le Clavecin, au moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue, il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connois pas bien les baisers de l'amour, mais ce que je peux te dire, c'est que jamais l'amitié, pas même la notre, n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Hé-bien, mon enfant, après de pareils momens que devient-on quand on s'en va rêver seule, & qu'on emporte avec soi leur souvenir? Moi, je troublai la musique, il falut danser, je fis danser le philosophe, on soupa presque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien lasse, & je ne fis qu'un sommeil.

J'ai donc de fort bonnes raisons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manieres. Le moment qui rendra ce changement nécessaire est si près, que ce n'est pas la peine d'anticiper. Le tems ne viendra que trop tôt d'être prude & réservée; tandis que je

compte encore par vingt, je me dépêche d'uſer de mes droits ; car paſſé la trentaine on n'eſt plus folle mais ridicule, & ton épilogueur d'homme oſe bien me dire qu'il ne me reſte que ſix mois encore à retourner la ſalade avec les doigts. Patience ! pour payer ce ſarcaſme je prétends la lui retourner dans ſix ans, & je te jure qu'il faudra qu'il la mange ; mais revenons.

Si l'on n'eſt pas maitre de ſes ſentimens, au moins on l'eſt de ſa conduite. Sans doute, je demanderois au Ciel un cœur plus tranquille ; mais pûiſſai-je à mon dernier jour offrir au Souverain juge une vie auſſi peu criminelle que celle que j'ai paſſée cet hiver ! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du ſeul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chere, il n'en eſt pas de même depuis qu'il eſt parti ; en m'accoutumant à penſer à lui dans ſon abſence, j'y penſe à tous les inſtans du jour, & je trouve ſon image plus dangereuſe que ſa perſonne. S'il eſt loin, je ſuis amoureuſe ; s'il eſt près, je ne ſuis que folle ; qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de ſon éloignement s'eſt jointe l'inquiétude de ſon rêve. Si tu as tout mis ſur le compte de l'amour, tu t'es trompée ; l'amitié avoit part à ma triſteſſe. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée ; à chaque inſtant je penſois te voir tomber malade. Je ne ſuis pas crédule mais craintive. Je ſais bien qu'un ſonge n'amene pas un évenement, mais j'ai toujours peur que l'évenement n'arrive à ſa ſuite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laiſſé une nuit tranquille, jusqu'à ce que je t'aye

vue

vue bien remiſe & reprendre tes couleurs. Duſſai-je avoir mis ſans le ſavoir un intérêt ſuſpect à cet empreſſement, il eſt ſûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il ſe fut montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en eſt allée avec ton mauvais viſage. Ta ſanté, ton appétit ont plus fait que tes plaiſanteries, & je t'ai vu ſi bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles ſe ſont tout à fait diſſipées. Pour ſurcroit de bonheur il revient, & j'en ſuis charmée à tous égards. Son retour ne m'allarme point, il me raſſure ; & ſitôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Couſine, conſerve-moi mon amie, & ne ſois point en peine de la tienne ; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura . . . . Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'inquiete encore, & me ſerre le cœur ſans ſavoir pourquoi ? Ah, mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux ſurvive à l'autre ? Malheur à celle ſur qui doit tomber un ſort ſi cruel ! Elle reſtera peu digne de vivre, ou ſera morte avant ſa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuiſe en ſottes lamentations ? Foin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le ſens commun ! Au lieu de parler de mort, parlons de mariage ; cela ſera plus amuſant. Il y a longtems que cette idée eſt venue à ton mari, & s'il ne m'en eut jamais parlé, peut-être ne me futelle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai penſé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi ! cela vieillit une jeune veuve ; ſi j'avois des enfans d'un ſecond lit, je me croirois

rois la grand-mere de ceux du premier. Je te trouve aussi fort bonne de faire avec légereté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un soin de ta bénigne charité. Oh bien je t'apprends, moi, que toutes les raisons fondées sur tes soucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un second mariage.

Parlons sérieusement ; je n'ai pas l'ame assés basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me retracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule, ni la crainte du blâme en faisant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne : mais sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indépendante & sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une seule objection, & je la tire de cette voix si sacrée que personne au monde ne respecte autant que toi ; leve cette objection, Cousine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi ma conscience est tranquille. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeller à témoin de mon innocence, & pourquoi craindrois-je de faire devant son image tout ce que je faisois autrefois devant lui ? En seroit-il de même, ô Julie ! si je violois les saints engagemens qui nous unirent, que j'osasse jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobât à sa memoire ce qu'il donneroit à son successeur, & ne put sans offenser l'un des deux remplir ce qu'il doit à l'autre ?

tre? Cette même image qui m'eſt ſi chere ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi, ſans ceſſe elle viendroit empoiſonner mon bonheur, & ſon ſouvenir qui fait la douceur de ma vie en feroit le tourment. Comment oſes-tu me parler de donner un ſucceſſeur à mon mari, après avoir juré de n'en jamais donner au tien? comme ſi les raiſons que tu m'allégues t'étoient moins applicables en pareil cas! Ils s'aimerent? C'eſt pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut cher uſurper ſes droits & rendre ſa femme infidelle! Enfin quand il ſeroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de ſon amour, & puis-je croire qu'il eut jamais voulu de moi, s'il eut prévû que j'euſſe un jour expoſé ſa fille unique à ſe voir confondue avec les enfans d'un autre?

Encore un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obſtacles viendroient de moi ſeule? En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt conſulté ton déſir que ton pouvoir? Quand tu ſerois ſûre de ſon aveu, n'aurois-tu donc aucun ſcrupule de m'offrir un cœur uſé par une autre paſſion? Crois-tu que le mien dût s'en contenter, & que je puſſe être heureuſe avec un homme que je ne rendrois pas heureux? Couſine, penſes-y mieux; ſans exiger plus d'amour que je n'en puis reſſentir moi-même, tous les ſentimens que j'accorde je veux qu'ils me ſoient rendus, & je ſuis trop honnête femme pour pouvoir me paſſer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes eſpérances? Un certain plaiſir à ſe voir qui peut être l'effet de la ſeule

amitié;

amitié ; un tranſport paſſager qui peut naître à notre âge de la ſeule différence du ſexe ; tout cela ſuffit-il pour les fonder ? ſi ce tranſport eut produit quelque ſentiment durable eſt-il croyable qu'il s'en fut tû, non ſeulement à moi, mais à toi, mais à ton mari de que ce propos n'eut pû qu'être favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à perſonne ? Dans nos tête-à-tête a-t-il jamais été queſtion que de toi ? a-t-il jamais été queſtion de moi dans les vôtres ? Puis-je penſer que s'il avoit eu là-deſſus quelque ſecret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçû ſa contrainte, ou qu'il ne lui ſeroit jamais échapé d'indiſcrétion ? Enfin, même depuis ſon départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ſes lettres, de laquelle eſt-il occupé dans ſes ſonges ? Je t'admire de me croire ſenſible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela ! Mais j'apperçois vos ruſes, ma mignonne. C'eſt pour vous donner droit de répréſailles que vous m'accuſez d'avoir jadis ſauvé mon cœur aux dépends du votre. Je ne ſuis pas la dupe de ce tour-là.

Voila toute ma confeſſion, Couſine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reſte à te déclarer ma réſolution ſur cette affaire. Tu connois à préſent mon intérieur auſſi-bien & peut être mieux que moi-même ; mon honneur, mon bonheur te ſont chers autant qu'à moi, & dans le calme des paſſions, la raiſon te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entiere direction. Rentrons dans notre état naturel & chan-

changeons entre nous de métier, nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ferai docile ; c'est à toi de vouloir ce que je dois faire, à moi de faire ce que tu voudras. Tien mon ame à couvert dans la tienne, que sert aux inséparables d'en avoir deux ?

Ah ça ! Revenons à présent à nos voyageurs ; mais j'ai déja tant parlé de l'un que je n'ose plus parler de l'autre, de peur que la différence du stile ne se fit un peu trop sentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dit trop en faveur du Suisse. Et puis, que dire sur des Lettres qu'on n'a pas vues ? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard ; mais tu n'as osé l'envoyer sans l'autre, & tu as fort bien fait . . . tu pouvois pourtant faire mieux encore . . . . Ah vivent les Düegnes de vingt ans ! elles sont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'aprenant ce que tu as opéré par cette belle réserve ? C'est de me faire imaginer la Lettre en question, ... cette lettre si . . . . cent fois plus si qu'elle ne l'est réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choses qui n'y sauroit être. Va, si je n'y suis pas adorée, c'est à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabatre.

En vérité, je ne sais après tout cela comment tu m'oses parler du Courier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre assés longtems. Un pauvre petit quart d'heure de plus, j'allois au devant du paquet, je m'en emparois la premiere, je lisois le tout à mon aise, & c'étoit

mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verds; on me retient deux lettres; mais j'en ai deux autres que, quoique tu puisses croire, je ne changerois sûrement pas contre celles-là, quand tous les *si* du monde y seroient. Je te jure que si celle d'Henriette ne tient pas sa place à côté de la tienne c'est qu'elle la passe, & que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente! Ah, c'est assurément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre? Grace à toi, la voila modeste comme une vierge, & grave comme un Caton; respectant tout le monde, jusqu'à sa mere; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit; à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un Courier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets. . . . .

Adieu, petite Cousine, voilà des réponses qui t'aprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, & le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vû, tu ne perdras rien pour attendre, & tu peux compter sur un second tome avant mon départ.

LETTRE III.

De Milord Edouard

A M. de Wolmar.

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé; le jeune homme est sûr; mais moi je ne le suis guere, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je succombois moi-même à l'epreuve que je lui avois destinée. Vous savez que pour contenter sa reconnoissance & remplir son cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flater, une vieille habitude à suivre encore une fois, voila avec ce qui se rapportoit à St. Preux tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeunesse, ramener un ami parfaitement gueri, voila tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de Villeneuve m'avoit laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joye auxquels il s'étoit livré quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'elever vos enfans & de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avois d'abord prévenu ses difficultés; en lui déclarant que je m'établirois moi-

moi-même avec vous, je ne laiſſois plus à ſon amitié d'objections à me faire ; mais de nouvelles réſolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vû trois fois la Marquiſe que nous fûmes d'accord ſur ſon compte. Malheureuſement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ſes artifices. L'infortunée ! Que de grandes qualités ſans vertu ! que d'amour ſans honneur ! Cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourriſſoit le mien ; mais il prit la teinte de ſon ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

Quand il eut vû Laure, qu'il connut ſon cœur, ſa beauté, ſon eſprit, & cet attachement ſans example trop fait pour me rendre heureux, je réſolus de me ſervir d'elle pour bien éclaircir l'état de St. Preux. Si j'épouſe Laure, lui disje, mon deſſein n'eſt point de la mener à Londres où quelqu'un pourroit la reconnoitre ; mais dans dés lieux où l'on ſait honorer la vertu par tout où elle eſt ; vous remplirez votre emploi, & nous ne ceſſerons point de vivre enſemble. Si je ne l'épouſe pas, il eſt tems de me recueillir. Vous connoiſſez ma maiſon d'Oxfort-Shire, & vous choiſirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans ſa ſolitude. Il me fit la réponſe à laquelle je pouvois m'attendre ; mais je voulois l'obſerver par ſa conduite : Car ſi pour vivre à Clarens il favoriſoit un mariage qu'il eut dû blâmer, ou ſi dans cette occaſion délicate il préféroit à ſon bonheur la gloire de ſon ami, dans

l'un

l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & ſon cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le déſirois ; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raiſons qui devoient m'empêcher d'épouſer Laure. Je ſentois ces raiſons mieux que lui, mais je la voyois ſans ceſſe, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur tout à fait détaché de la Marquiſe, ſe fixa par ce commerce aſſidu. Je trouvai dans les ſentimens de Laure dequoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inſpiré. J'eus honte de ſacrifier à l'opinion, que je mépriſois, l'eſtime que je devois à ſon mérite ; ne devois-je rien auſſi à l'eſpérance que je lui avois donnée, ſinon par mes diſcours, au moins par mes ſoins ? ſans avoir rien promis, ne rien tenir c'étoit la tromper ; cette tromperie étoit barbare. Enfin joignant à mon penchant une eſpece de devoir, & ſongeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raiſon ; je réſolus de pouſſer la feinte auſſi loin qu'elle pouvoit aller, & juſqu'à la réalité même, ſi je ne pouvois m'en tirer autrement ſans injuſtice.

Cependant je ſentis augmenter mon inquiétude ſur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne rempliſſoit pas dans toute ſa force le rolle dont il s'étoit chargé. Il s'oppoſoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former ; mais il combattoit mal mon inclination naiſſante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroiſſant me détourner de l'épouſer, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'allarmerent. Je ne le trouvois point auſſi ferme qu'il auroit dû l'être.

Il sembloit n'oser heurter de front mon sentiment, il molissoit contre ma resistance, il craignoit de me fâcher, il n'avoit point à mon gré pour son devoir l'intrépidité qu'il inspire à ceux qui l'aiment.

D'autres observations augmenterent ma défiance ; je sus qu'il voyoit Laure en secret, je remarquois entre eux des signes d'intelligence. L'espoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la rendoit point gaye. Je lisois bien la même tendresse dans ses regards, mais cette tendresse n'étoit plus mêlée de joye à mon abord, la tristesse y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de son cœur, je la voyois jetter sur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée, & ce coup d'œil étoit suivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le mistere fut poussé, au point que j'en fus allarmé. Jugez de ma surprise. Que pouvois-je penser ? N'avois-je rechauffé qu'un serpent dans mon sein ? Jusqu'où n'osois-je point porter mes soupçons & lui rendre son ancienne injustice ? Foibles & malheureux que nous sommes, c'est nous qui faisons nos propres maux ! Pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, si les bons se tourmentent encore entre eux ?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignorasse le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chere. Je me proposois d'avoir une explication avec elle avant la conclusion ; mais je voulois attendre jusqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même

tous

tous les éclairciſſemens poſſibles. Pour lui, j'étois réſolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller juſqu'au bout avant que de lui rien dire ni de prendre un parti par raport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des ſoupçons.

La Marquiſe n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit entre nous. Elle avoit des épies dans le Couvent de Laure, & parvint à ſavoir qu'il étoit queſtion de mariage. Il n'en falut pas davantage pour réveiller ſes fureurs ; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire ; mais comme ce n'étoit pas la premiere fois & que nous étions ſur nos gardes, ſes tentatives furent vaines. J'eus ſeulement le plaiſir de voir dans l'occaſion, que St. Preux ſavoit payer de ſa perſonne, & ne marchandoit pas ſa vie pour ſauver celle d'un ami.

Vaincue par les transports de ſa rage, la Marquiſe tomba malade, & ne ſe releva plus. Ce fut là le terme de ſes tourmens (*) & de ſes crimes. Je ne pus apprendre ſon état ſans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eſwin ; St. Preux y fut de ma part ; elle ne pas voulut voir ni l'un ni l'autre ; elle ne voulut même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis ſur elle, & ſentis mes bleſſures prêtes à ſe rouvrir ; la raiſon vainquit encore, mais j'euſſe

(*) Par la lettre de Milord Edouard ci-devant ſupprimée, on voit qu'il penſoit qu'à la mort des méchans leurs ames étoient anéanties.

été

été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chere étoit à l'extrémité. St. Preux, craignant qu'enfin je ne pusse resister au désir de la voir, me proposa le voyage de Naples, & j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une Lettre à la main. Je m'écriai, la Marquise est morte! Plût à Dieu! reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus, que d'exister pour mal faire; mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler; écoutez-moi. J'attendis en silence.

Milord, me dit-il en me donnant le saint nom d'ami, vous m'apprites à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé, & vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeller à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : Songez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject! . . . . vous! . . . . . choisissez-mieux votre épouse. Ce n'est pas assés qu'elle soit vertueuse; elle doit être sans tâche . . . . la femme d'Edouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disoit-elle; *vous avez voulu m'épouser; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir; je le remplis sans regret. En vous deshonorant j'aurois vécu malheureuse; en vous laissant votre gloire je crois la partager. Le sacrifice de*

tout

tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard! ne portez pas le desespoir dans ma retraite; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nul autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, & c'étoit celui de Laure.

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouser un Luthérien avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquise, & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne faloit, je fis d'abord parler la raison; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je sondai le cœur de Laure, & y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir; il faut faire le votre.

Alors s'approchant avec transport, il me dit en me serrant contre sa poitrine. Ami, je lis dans le sort commun que le Ciel nous envoye la loi commune qu'il nous prescrit. Le regne

de l'amour eſt paſſé, que celui de l'amitié commence ; mon cœur n'entend plus que ſa voix ſacrée, il ne connoit plus d'autre chaine que celle qui me lie à toi. Choiſis le ſéjour que tu veux habiter. Clarens, Oxfort, Londres, Paris, ou Rome ; tout me convient, pourvu que nous y vivions enſemble. Va, viens où tu voudras ; cherche un azile en quelque lieu que ce puiſſe être, je te ſuivrai par tout. J'en fais le ſerment ſolemnel à la face du Dieu vivant, je ne te quite plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune-homme éclatoient dans ſes yeux. J'oubliai la Marquiſe & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conſerve un ami ? Je vis auſſi par le parti qu'il prit ſans héſiter dans cette occaſion qu'il étoit gueri véritablement & que vous n'aviez pas perdu vos peines ; enfin j'oſai croire, par le vœu qu'il fit de ſi bon cœur de reſter attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ſes anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance ; oui, cher Wolmar, il eſt digne d'élever des hommes, & qui plus eſt, d'habiter votre maiſon.

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquiſe ; il y avoit longtems pour moi qu'elle étoit morte : cette perte ne me toucha plus. Juſqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à ſa naiſſance envers ſon eſpece, envers ſon pays, & j'avois réſolu de me marier, moins par inclination que par devoir : j'ai changé de ſentiment. L'obligation de ſe marier n'eſt pas commune à tous : elle dépend pour chaque homme de l'état où le ſort

l'a placé ; c'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, & qui ne sont toujours que trop remplis, il est permis & même convenable. Sans cela, l'Etat ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assés de maitres, & l'Angleterre manquera plutôt de Laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maitre de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naitre. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste, & ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accèpte donc toutes vos offres, sous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris St. Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre ; car quoique je n'aye plus aucun crédit dans le Parlement, il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collegue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même notre éleve pourra m'accompagner, même avec les siens quand ils seront un peu plus grands & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauroient que leur être utiles, &

feront pas aſſés longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je n'ai point montré cette lettre à St Preux : Ne la montrez pas entiere à vos Dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne ſoit jamais connu que de vous & de moi. Au ſurplus ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépends. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoye les deſſeins de mon Pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira, mais faites y travailler dès à préſent, s'il ſe peut. J'en voulois ôter le ſalon de muſique, car tous mes goûts ſont éteints, & je ne me ſoucie plus de rien. Je le laiſſe à la priere de St. Preux qui ſe propoſe d'exercer dans ce ſalon vos enfans. Nous recevrez auſſi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar, il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus ſage des mortels.

LETTRE IV.

Reponſe.

JE me ſuis attendu, cher Bomſton, au dénouement de vos longues avantures. Il eut paru bien étrange qu'ayant reſiſté ſi longtems à vos penchans vous euſſiez attendu pour vous laiſſer vaincre qu'un ami vint vous ſoutenir ; quoiqu'à vrai dire on ſoit ſouvent plus foible en s'appuyant ſur un autre, que quand on ne compte que

que ſur ſoi. J'avoue pourtant que je fus allarmé de votre derniere lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire abſolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre aſſurance, & ſi mon attente eut été trompée, de mes jours je n'aurois revu St. Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois eſpéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien juſtifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne ſois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette maiſon. Quoiqu'il en ſoit de l'eſpoir des Croyans dans l'autre vie, j'aime à paſſer avec eux celle-ci, & je ſens que vous me convenez tous mieux tels que vous êtes que ſi vous aviez le malheur de penſer comme moi.

Au reſte vous ſavez ce que je vous dis ſur ſon ſujet à votre départ. Je n'avois pas beſoin pour le juger de votre épreuve ; car la mienne étoit faite, & je crois le connoitre autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raiſon de compter ſur ſon cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroiſſe vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici dequoi l'engager à changer de ſiſtême. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos diſtinctions ſur le célibat toutes nouvelles & fort ſubtiles. Je les crois même judicieuſes pour le politique qui balance les forces reſpectives de l'Etat, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne ſais ſi

dans vos principes ces raisons sont assés solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le transmettre, une sorte de substitution qui doit passer de race en race, & que quiconque eut un pere est obligé de le devenir. C'étoit votre sentiment jusqu'ici, c'étoit une des raisons de votre voyage; mais je sais d'où vous vient cette nouvelle philosophie, & j'ai vû dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite Cousine est depuis huit ou dix jours à Genève avec sa famille pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit savoir. Nous avions appris par M. Miol que le mariage étoit rompu; mais elle ignoroit la part qu'avoit St. Preux à cet évenement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joye tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & justifier votre estime. Je lui ai montré les desseins de votre pavillon; elle les trouve de trés bon goût; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige & qui rendront votre logement plus commode; vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher; car vous savez qu'on ne peut rien faire sans elle. En attendant j'ai déja mis du monde en œuvre, & j'espere qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres; mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il est trop tard pour appren-

apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je ſuis pourtant moins ignorant que vous ne m'accuſez de l'être. Le vrai livre de la nature eſt pour moi le cœur des hommes, & la preuve que j'y ſais lire eſt dans mon amitié pour vous.

LETTRE V.

De Made d'Orbe à Made de Wolmar.

J'AI bien des griefs, Couſine, à la charge de ce ſéjour. Le plus grave eſt qu'il me donne envie d'y reſter. La ville eſt charmante, les habitans ſont hoſpitaliers, les mœurs ſont honnêtes, & la liberté, que j'aime ſur toutes choſes, ſemble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il eſt beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui penſent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays! Pour moi, je ſens que ſi j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oſerois pourtant pas trop dire à préſent;

Rome n'eſt plus à Rome, elle eſt toute où je ſuis.

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allaſſes penſer le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome? Reſtons à Genève.

Je ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au notre, excepté qu'il est moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des Chalets si voisins (*). Je ne te dirai rien, non plus, du gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon pere t'en parlera de reste : il passe toute la journée à politiquer avec les magistrats dans la joye de son cœur, & je le vois déja très mal édifié que la gazette parle si peu de Genève. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuye pour me desennuyer.

Tout ce qui m'est resté de leurs longs entretiens, c'est beaucoup d'estime pour le grand sens qui regne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vastes Empires, où tout se soutient pas sa propre masse, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un sot, sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en seroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands ministres des grandes cours, sans songer à ce pauvre musicien qui barbouilloit si fierement sur notre grand Orgue (†) à Lausanne, & qui se croyoit un fort habile homme parce

(*) L'éditeur les croit un peu rapprochés.

(†) Il y avoit, *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suisses & Genevois qui se piquent de parler correctement, que le mot *orgue* est masculin au singulier, feminin au plurier, & s'employe également dans les deux nombres; mais le singulier est plus élegant.

qu'il

qu'il faisoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en savent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle soit souvent assés mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus .... mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque chose pour avoir plutôt fait. Le Génevois est de tous les peuples du monde celui qui cache le moins son caractere, & qu'on connoit le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, & cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent; défaut que j'attribue à sa situation qui le lui rend nécessaire; car le territoire ne suffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de là que les Génevois épars dans l'Europe pour s'enrichir imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (*), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs trésors. Ainsi le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité; la fiére liberté leur paroit ignoble; ils se forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Hé-bien! ne me voila-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noye, j'en ai par dessus la tête, je ne sais plus par où m'en tirer. Je n'entens parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon

(*) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

 pere

pere n'eſt pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des Couriers. C'eſt nous, mon enfant, qui portons par tout notre influence ; car d'ailleurs, les entretiens du pays ſont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puiſſe apprendre ici dans la converſation. Comme autrefois les mœurs angloiſes ont pénétré juſqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus ſéparés des femmes que dans le notre contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de ſolidité dans leurs diſcours. Mais auſſi cet avantage a ſon inconvénient qui ſe fait bientôt ſentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phraſes, rarement de la légereté, jamais de cette ſimplicité naïve qui dit le ſentiment avant la penſée, & fait ſi bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent, ils diſſertent au lieu de cauſer ; On les croiroit toujours prêts à ſoutenir théſe. Ils diſtinguent, ils diviſent, ils traitent la converſation par points ; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres ; ils ſont Auteurs, & toujours Auteurs. Ils ſemblent lire en parlant, tant ils obſervent bien les étymologies, tant ils font ſonner toutes les Lettres avec ſoin. Ils articulent le *marc* du raiſin comme *Marc* nom d'homme ; ils diſent exactement du *taba-k* & non pas du *taba*, un *pare-ſol* & non pas un *paraſol*, *avan-t-hier* & non pas *avanhier*, *Secretaire* & non pas *Segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on ſe noye & non pas où l'on s'étrangle ; par tout les *s* finales, par tout les *r* des infinitifs ; enfin leur parler eſt toujours ſoutenu, leurs diſcours

ſont

ſont des harangues, & ils jaſent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils ſont vifs, impétueux, & ont les paſſions très ardentes ; ils diroient même aſſés bien les choſes de ſentiment s'ils ne diſoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points leurs virgules ſont tellement inſupportables, ils peignent ſi poſément des émotions ſi vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où eſt l'homme qui ſent ce qu'ils ont décrit.

Au reſte il faut t'avouer que je ſuis un peu payée pour bien penſer de leurs cœurs, & croire qu'ils ne ſont pas de mauvais goût. Tu ſauras en confidence qu'un joli Monſieur à marier &, dit-on, fort riche, m'honore de ſes attentions, & qu'avec des propos aſſés tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'Auteur de ce qu'il me diſoit. Ah ! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaiſir j'aurois pris à me donner un Souverain pour eſclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur ! Mais à préſent la mienne n'eſt plus aſſés droite pour que le jeu me ſoit agréable, & je ſens que toutes mes folies s'en vont avec ma raiſon.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Génevois à penſer. Il s'étend à tous les états, & ſe fait ſentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup ; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Génevois ne lit que les bons livres ; il

il les lit, il les digere ; il ne les juge pas, mais il les fait ; Le jugement & le choix se font à Paris, les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Genève. Cela fait que la lecture y est moins mêlée & s'y fait avec plus de profit. Les femmes dans leur retraite (*) lisent de leur côté, & leur ton s'en ressent aussi mais d'une autre maniere. Les belles Madames y sont petites-maitresses & beaux-esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes, toute la gaité des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans & les autres un peu précieuses.

Hier vis-à-vis de ma fenêtre deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique d'un air assés enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux proposoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant ; le journal tous les matins, & tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu, Cousine ? Je ne sais si c'est là le ton des filles d'artisans, mais je sais qu'il faut faire un furieux emploi du tems pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lû les avantures des mille-&-une nuits !

(*) On se souviendra que cette Lettre est de vieille date, & je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

Avec

Avec ce ſtile un peu guindé, les génevoiſes ne laiſſent pas d'être vives & piquantes, & l'on voit autant de grandes paſſions ici qu'en ville du monde. Dans la ſimplicité de leur parure elles ont de la grace & du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manieres. Comme les hommes ſont moins galans que tendres, les femmes ſont moins coquettes que ſenſibles, & cette ſenſibilité donne, même aux plus honnêtes un tour d'eſprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute ſa fineſſe. Tant que les Génevoiſes ſeront Génevoiſes, elles ſeront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoiſes, & alors les Françoiſes vaudront mieux qu'elles.

Ainſi tout déperit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il diſparoit avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'eſt plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable eſprit eſt preſque dans le même cas. N'eſt-ce pas la modeſtie de notre ſexe qui nous oblige d'uſer d'addreſſe pour repouſſer les agaceries des hommes, & s'ils ont beſoin d'art pour ſe faire écouter, nous en faut-il moins pour ſavoir ne les pas entendre? N'eſt-ce pas eux qui nous délient l'eſprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la ripoſte (*), & nous forcent de nous moquer d'eux? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquéterie maligne & railleuſe deſoriente encore plus les ſoupirans que le ſilence ou le mépris. Quel

(*) Il faloit *riſpoſte*, de l'italien *riſpoſta*. toutefois *ripoſte* ſe dit auſſi, & je le laiſſe. Ce n'eſt au pis aller qu'une faute de plus.

plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre se troubler se perdre à chaque repartie, de s'environner contre lui de traits moins brulans mais plus aigus que ceux de l'amour, de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid! Toi-même qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manieres naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruse & d'habileté que toutes mes étourderies? Ma foi, Mignonne, s'il faloit compter les galans que chacune de nous a persifflés; je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fut toi qui serois en reste! Je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante, me disoit-il, que je ne sais dequoi me plaindre: elle me parle avec tant de raison que j'ai honte d'en manquer devant elle, & je la trouve si fort mon amie que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville, la vie domestique y est agréable & douce; on y voit des maris complaisans & presque d'autres Julies. Ton sistême se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manieres à se donner des travaux & des amusemens différens qui les empêchent de se rassasier l'un de l'autre, & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'aiguise la volupté du sage: s'abstenir pour jouïr c'est ta philosophie; c'est l'épicuréïsme de la raison.

Mal-

Malheureusement cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout est mêlé de bien & de mal; mais à différentes mesures. Le Génevois tire ses vertus de lui-même, ses vices lui viennent d'ailleurs. Non seulement il voyage beaucoup, mais il adopte aisement les mœurs & les manieres des autres peuples; il parle avec facilité toutes les langues; il prend sans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très sensible, surtout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté, il se fait chez les nations étrangéres une honte de sa patrie; il se hâte pour ainsi dire de se naturaliser dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le sien; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son desintéressement l'opprobre du nom génevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter: mais le Génevois le méprise, même en le rendant estimable, & il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque avide qu'il puisse être, on ne le voit guére aller à la fortune par des moyens serviles & bas; il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours: L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude, & quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible

patible avec la liberté, est aussi celui que les Génevois préferent. Ils sont presque tous marchans ou banquiers, & ce grand objet de leurs désirs leur fait souvent enfouïr de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramene au commencement de ma Lettre. Ils ont du génie & du courage, ils sont vifs & pénétrans, il n'y a rien d'honnête & de grand au dessus de leur portée : Mais plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité, & laissent à leurs enfans pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Génevois mêmes ; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne sais comment ils sont chez les autres, mais je les trouve aimables chez eux, & je ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Genève. Quel est ce moyen, Cousine ? oh ! ma foi tu as beau prendre ton air humble ; si tu dis ne l'avoir pas déja deviné, tu ments. C'est après demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli Brigantin appareillé de fête ; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison, & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges, le lendemain à Lausanne (*) pour la Cérémonie, & le surlendemain . . . . tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon ; cours par toute la maison comme une

(*) Comment cela ? Lausanne n'est pas au bord du lac ; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin ; & puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

folle

folle, en criant armes! armes! Voici les ennemis! voici les ennemis!

P. S. Quoique la distribution des logemens entre incontestablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en desister en cette occasion. J'entends seulement que mon Pere soit logé chez Milord Edouard à cause des cartes de géographie, & qu'on achève d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.

LETTRE VI.

De Mad^e. de Wolmar.

QUEL sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre! Voici la premiere fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crainte & sans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions; rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'est l'effort d'une ame honnête & commune; mais après avoir été ce que nous fumes, être ce que nous sommes aujourd'hui, voila le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer peut être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive ne sauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos seules forces? Jamais, jamais mon bon ami, le

le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la premiere loi du devoir, que rien ne nous eut permis d'enfreindre. Nous nous ferions toujours eftimés, fans doute; mais nous aurions ceffé de nous voir, de nous écrire; nous nous ferions efforcés de ne plus penfer l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle eft notre fituation préfente. En eft-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés? Se voir, s'aimer, le fentir, s'en féliciter, paffer les jours enfemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penfer fans remords, en parler fans rougir, & s'honorer à fes propres yeux du même attachement qu'on s'eft fi longtems reproché; voila le point où nous en fommes. O ami! quelle carriere d'honneur nous avons déja parcourue! Ofons nous en glorifier pour favoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur fi rare? Vous le favez. J'ai vû votre cœur fenfible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer; & comment nous feroient-ils à charge, à vous & à moi? Ils ne nous impofent point de nouveaux devoirs, ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déja fi facrés. Le feul moyen de reconnoitre fes foins eft d'en être dignes, & tout leur prix eft dans leur fuccès. Tenons-

nous

nous en donc là dans l'effusion de notre zele. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur ; voila tout ce que nous lui devons. Il a fait assés pour nous & pour lui s'il nous a rendus à nous-mêmes. Absens ou présens, vivans ou morts, nous porteront par tout un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même quand mon mari vous destinoit l'éducation de ses enfans. Quand Milord Edouard m'annonça son prochain retour & le votre, ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est tems de les faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question c'est de vous ; je me crois plus en droit de vous donner des conseils depuis qu'ils sont tout à fait desintéressés & que n'ayant plus ma sûreté pour objet ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, & je n'ai que trop acquis de lumieres pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme ! Si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire ; mais comment le taire sans vous trahir ? sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre quand ils vous auront égaré ? Non, mon ami, je suis la seule personne au monde assés familiere avec vous pour vous les présenter.

N'ai

N'ai-je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur, comme une mere? Ah! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de souiller le votre, il y a longtems que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carriere, dites-vous, est finie. Mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint; les sens lui survivent, & leur délire est d'autant plus à craindre que le seul sentiment qui le bornoit n'existant plus, tout est occasion de chute à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & sensible, jeune & garçon, veut être continent & chaste; il sait, il sent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse, il veut que la raison l'en préserve dans tous les tems; il connoit pour les devoirs pénibles un prix qui console de leur rigueur, & s'il en coute des combats quand on veut se vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore qu'il ne fit pour la maitresse qu'il servit autrefois? Ce sont là, ce me semble, des maximes de votre morale; ce sont donc aussi des regles de votre conduite; car vous avez toujours méprisé ceux qui contens de l'apparence parlent autrement qu'ils n'agissent, & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choisi cet homme sage pour suivre les loix qu'il se prescrit? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux & chrétien, sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide: il sait que l'homme est plus libre d'éviter

d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'eſt pas queſtion de réprimer les paſſions irritées, mais de les empêcher de naître. Se derobe-t-il donc aux occaſions dangereuſes ? fuit-il les objets capables de l'émouvoir ? fait-il d'une humble défiance de lui-même la ſauve-garde de ſa vertu ? Tout au contraire ; il n'héſite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une ſolitude avec des femmes de ſon âge, dont une lui fut trop chere pour qu'un ſi dangereux ſouvenir ſe puiſſe effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troiſieme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits ſur les ames reconnoiſſantes. Il va s'expoſer à tout ce qui peut reveiller en lui des paſſions mal éteintes ; il va s'enlacer dans les pieges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un raport dans ſa ſituation qui ne dut le faire défier de ſa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais s'il étoit foible un moment. Où eſt-elle donc, cette grande force d'ame à laquelle il oſe tant ſe fier ? Qu'a-t-elle fait juſqu'ici qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle à Paris de la maiſon du colonel ? Eſt-ce elle qui lui dicta l'été dernier la Scene de Meillerie ? L'a-t-elle bien ſauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printems des frayeurs d'un rêve ? S'eſt-il vaincu pour elle au moins une fois, pour eſperer de ſe vaincre ſans ceſſe ? Il ſait, quand le devoir l'exige combattre les paſſions d'un ami ; mais les ſiennes ? .... Hélas ſur la plus belle moitié de ſa vie, qu'il doit penſer modeſtement de l'autre !

On

On ſupporte un état violent, quand il paſſe. Six mois, un an ne ſont rien ; on enviſage un terme & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours ; qui eſt-ce qui le ſupporte ? Qui eſt-ce qui ſait triompher de lui-même juſqu'à la mort ? O mon ami ! ſi la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la vertu ! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouïr paſſe & ne revient plus ; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe : On s'oublie un moment, & l'on eſt perdu. Eſt-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a ſauvés du péril n'offrent-ils pas une raiſon de n'y plus expoſer les autres ?

Que d'occaſions peuvent renaitre, auſſi dangereuſes que celles dont vous avex échappé, & qui pis eſt, non moins imprévues ! Croyez-vous que les momens à craindre n'exiſtent qu'à Meillerie ? Ils exiſtent par tout où nous ſommes ; car nous les portons avec nous. Eh ! vous ſavez trop qu'une ame attendrie intéreſſe l'univers entier à ſa paſſion,. & que même après la guériſon, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on ſentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui j'oſe le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du votre. Mais pour être au deſſus d'une lâcheté, ce cœur facile eſt-il au deſſus d'une foibleſſe, & ſuis-je la ſeule ici qu'il lui en coûtera peut-être de reſpecter ? Songez, St. Preux, que tout ce qui m'eſt cher doit être couvert de ce même reſpect que vous me devez ; ſongez que vous aurez ſans ceſſe à porter inno-

nocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; songez aux mépris éternels que vous auriez mérités, si jamais votre cœur osoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent; que l'obstacle opposé par la vertu vous ôte un vain espoir, & qu'au moins par raison vous étouffiez des vœux inutiles, serez-vous pour cela délivré de l'empire des sens, & des pieges de l'imagination? Forcé de nous respecter toutes deux & d'oublier en nous notre sexe, vous le verrez dans celles qui nous servent, & en vous abaissant vous croirez vous justifier : mais serez-vous moins coupable en effet, & la différence des rangs change-t-elle ainsi la nature des fautes? Au contraire vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réussir seront moins honnêtes. Quels moyens! Quoi! vous? .... Ah perisse l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois? & dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix?

Oserai-je ajoûter une considération qui vous touchera, si je ne me trompe? Vous avez vû quels soins j'ai pris pour établir ici la regle & les bonnes mœurs; la modestie & la paix y regnent, tout y respire le bonheur & l'innocence. Mon ami, songez à vous, à moi, à ce que nous fumes

fumes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour en regrettant mes peines perdues ; c'est de lui que vient le desordre de ma maison ?

Disons tout, s'il est nécessaire, & sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat, & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amene pas quelque desordre public ou caché. Le moyen d'échaper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi. Voyez en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne ; ils se disent saints & sont deshonnêtes ; leur feinte continence n'est que souillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaissent au dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des loix qu'on n'observe qu'en apparence (*) ; mais celui qui veut être sincerement vertueux se sent assés chargé des devoirs de l'homme sans s'en imposer de nouveaux. Voila, cher St. Preux, la véritable humilité du Chrétien ; c'est de trouver toujours sa tâche au dessus de ses forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle, & vous sentirez qu'un état qui devroit seulement allarmer un autre homme doit

(*) Quelques hommes sont continens sans mérite, d'autres le sont par vertu, & je ne doute point que plusieurs Prêtres Catholiques ne soient dans ce dernier cas : mais imposer le célibat à un corps aussi nombreux que le Clergé de l'Eglise Romaine, ce n'est pas tant lui deffendre de n'avoir point de femmes, que lui ordonner de se contenter de celles d'autrui. Je suis surpris que dans tout pays où les bonnes mœurs sont encore en estime, les loix & les magistrats tolerent un vœu si scandaleux.

par mille raiſons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, & ſi vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'eſpérez pas de les remplir.

Tels ſont les dangers qui vous attendent ici. Penſez-y tandis qu'il en eſt tems. Je ſais que jamais de propos délibéré vous ne vous expoſerez à mal faire, & le ſeul mal que je crains de vous eſt celui que vous n'aurez pas prévû. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer ſur mes raiſons, mais de les peſer. Trouvez-y quelque réponſe dont vous ſoyez content & je m'en contente; oſez compter ſur vous, & j'y compte. Dites-moi, je ſuis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi! toujours des privations & des peines! toujours des devoirs cruels à remplir! toujours fuir les gens qui nous ſont chers! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu! J'en vois un digne d'un homme qui ſût combattre & ſouffrir pour elle. Si je ne préſume pas trop de moi, ce prix que j'oſe vous deſtiner acquitera tout ce que mon cœur redoit au votre, & vous aurez plus que vous n'euſſiez obtenu ſi le Ciel eut béni nos premieres inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & ſous les auſpices duquel vous puiſſiez vivre avec nous dans la paix du ſéjour céleſte. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire; c'eſt l'objet qui ſe trouve à peu près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, ſi mon projet réuſſit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet sans en être rebutée ; car il est honnête. Je connois tout l'empire que j'ai sur mon amie & ne crains point d'en abuser en l'exerçant en votre faveur. Mais ses résolutions vous sont connues, & avant de les ébranler je dois m'assurer de vos dispositions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aspirer à elle, je puisse répondre de vous & de vos sentimens ; car si l'inégalité que le sort a mise entre l'un & l'autre vous ôte le droit de vous proposer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous soit accordé sans savoir quel usage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicatesse, & si vous avez des objections à m'opposer, je sais qu'elles seront pour elle bien plus que pour vous. Laissez ces vains scrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie ? Non, quelque cher que vous me puissiez être, ne craignez point que je préfere votre intérêt à sa gloire. Mais autant je mets de prix à l'estime des gens sensés, autant je méprise les jugemens téméraires de la multitude, qui se laisse éblouir par un faux éclat, & ne voit rien de ce qui est honnête. La différence fut-elle cent fois plus grande, il n'est point de rang auquel les talens & les mœurs n'ayent droit d'atteindre, & à quel titre une femme oseroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami ? Vous savez quels sont là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte, & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, & la vertu ne sait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue ne sauroit être plus déplacée que dans cette occasion, & ce seroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quelque difficile que vous puissiez être, convenez qu'il est plus doux & mieux séant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami ; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre, & quoique l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Que s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos ; car je ne serai jamais contente de vous & de moi, que quand vous serez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh, mon ami ! je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empressement trop rélatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquiter auprès de vous ? Je tiens plus que je n'avois promis. N'est ce pas aussi Julie que je vous donne ? n'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en serez-vous pas plus cher à l'autre ? Avec quel charme alors je me livrerai sans contrainte à tout mon attachement pour vous ! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée ; que votre cœur remplisse avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi : qu'il lui rende s'il est possible tout ce que vous redevez au mien. O St. Preux ! je lui transmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'est pas facile à payer.

Voila, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir ſans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & ſacré qui nous unira tous, nous ne ſerons plus entre nous que des ſœurs & des freres ; vous ne ſerez plus votre propre ennemi ni le notre : les plus doux ſentimens devenus légitimes ne ſeront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer on n'aura plus à les craindre. Loin de reſiſter à des ſentimens ſi charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaiſirs ; c'eſt alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, & que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié de l'amour & de l'innocence. Que ſi dans l'emploi dont vous vous chargez le Ciel récompenſe du bonheur d'être pere le ſoin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoitrez par vous même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches ; vous ſentirez, enfin, ce que la vaine ſageſſe des méchans n'a jamais pu croire ; qu'il eſt un bonheur reſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la vertu.

Réfléchiſſez à loiſir ſur le parti que je vous propoſe ; non pour ſavoir s'il vous convient, je n'ai pas beſoin là-deſſus de votre réponſe, mais s'il convient à Madame d'Orbe, & ſi vous pouvez faire ſon bonheur, comme elle doit faire le votre. Vous ſavez comment elle a rempli ſes devoirs dans tous les états de ſon ſexe ; ſur ce qu'elle eſt jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée

comme

comme elle. Si vous ſentez pouvoir la mériter, parlez ; mon amitié tentera le reſte & ſe promet tout de la ſienne : mais ſi j'ai trop eſpéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, & vous connoiſſez ſa délicateſſe ; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le ſien : que votre cœur ſoit digne d'elle, ou qu'il ne lui ſoit jamais offert.

Encore une fois, conſultez-vous bien. Peſez votre réponſe avant de la faire. Quand il s'agit du ſort de la vie, la prudence ne permet pas de ſe déterminer légerement ; mais toute délibération légere eſt un crime quand il s'agit du deſtin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la votre, ô mon bon ami, de tous les ſecours de la ſageſſe. La mauvaiſe honte m'empêcheroit-elle de vous rappeller le plus néceſſaire ? Vous avez de la Religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philoſophique ne dédaigne la ſimplicité du Chrétien. Je vous ai vû ſur la priere des maximes que je ne ſaurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous eſt d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conſcience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne enſuite à nous-mêmes & laiſſe agir notre liberté. Ce n'eſt pas là vous le ſavez la doctrine de St. Paul ni celle qu'on profeſſe dans notre Egliſe. Nous ſommes libres, il eſt vrai, mais nous ſommes ignorans, foibles, portés au mal, & d'où nous viendroient la lumiere & la force, ſi ce n'eſt de celui qui en eſt la ſource, & pourquoi les obtiendrions-nous ſi nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami,

qu'aux idées ſublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées baſſes qui ſe rapportent à l'homme, comme ſi les moyens qui ſoulagent notre foibleſſe convenoient à la puiſſance divine, & qu'elle eût beſoin d'art comme nous pour généraliſer les choſes, afin de les traiter plus facilement. Il ſemble, à vous entendre, que ce ſoit un embarras pour elle de veiller ſur chaque individu; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle faſſe tout par des loix générales, ſans doute parce qu'elles lui coûtent moins de ſoin. O grands Philoſophes, que Dieu vous eſt obligé de lui fournir ainſi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail!

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoit-il pas tous nos beſoins? N'eſt-il pas notre Pere pour y pourvoir? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même? Cher St. Preux, que de vains ſophiſmes! Le plus grand de nos beſoins, le ſeul auquel nous pouvons pourvoir, eſt celui de ſentir nos beſoins, & le premier pas pour ſortir de notre miſere eſt de la connoitre. Soyons humbles pour être ſages; voyons notre foibleſſe, & nous ſerons forts. Ainſi s'accorde la juſtice avec la clémence; ainſi regnent à la fois la grace & la liberté. Eſclaves par notre foibleſſe nous ſommes libres par la priere; car il dépend de nous de demander & d'obtenir, la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & sait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, & par un moment de la vie entiere. On se sent ferme un instant & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piege une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit, je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'Etre pour qui les tems n'ont point de succession ni les lieux de distance ' Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu nos jugemens seront tout contraires, & ne seront pas mieux fondés. Nous reglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes, si les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & si nous ne

 trouverons

trouverons pas notre misere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la regle de la sagesse humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais si sa meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point & faisons ce qu'elle nous inspire. Je lui demande d'éclairer mes conseils, demandez-lui d'éclairer vos résolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui est bon & honnête ; je le sais bien : Mais ce n'est pas assés encore ; il faut vouloir ce qui le sera toujours ; & ni vous ni moi n'en sommes les juges.

LETTRE VII.

Réponse.

JULIE ! une lettre de vous ! . . . . après sept ans de silence . . . . oui c'est-elle ; je le vois, je le sens : mes yeux méconnoitrent-ils des traits que mon cœur ne peut oublier ? Quoi ? vous vous souvenez de mon nom ? vous le savez encore écrire ? . . . . en formant ce nom (*) votre main n'a-t-elle point tremblé ? . . . . Je m'égare & c'est votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'addresse, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main semblent se contredire. Ah ! deviez-vous

(*) On a dit que St. Preux étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il sur l'addresse.

employer

employer la même écriture pour tracer d'autres ſentimens ?

Vous trouverez, peut-être que ſonger ſi fort à vos anciennes lettres, c'eſt trop juſtifier la derniere. Vous vous trompez. Je me ſens bien ; je ne ſuis plus le même, ou vous n'êtes plus la même ; & ce qui me le prouve eſt qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois m'eſt un nouveau ſujet de ſurpriſe. Cette obſervation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au ſentiment qui me diſpenſe d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai ceſſé d'adorer, je ſais à quels reſpects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoiſſance, je vous aime autant que jamais, il eſt vrai ; mais ce qui m'attache le plus à vous eſt le retour de ma raiſon. Elle vous montre à moi telle que vous êtes ; elle vous ſert mieux que l'amour même. Non, ſi j'étois reſté coupable vous ne me feriez pas auſſi chere.

Depuis que j'ai ceſſé de prendre le change & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé ſur mes vrais ſentimens j'ai mieux appris à me connoitre, & je m'allarme moins de ma foibleſſe. Qu'elle abuſe mon imagination, que cette erreur me ſoit douce encore, il ſuffit pour mon repos qu'elle ne puiſſe plus vous offenſer, & la chimere qui m'égare à ſa pourſuite me ſauve d'un danger réel.

O Julie ! il eſt des impreſſions éternelles que le tems ni les ſoins n'effacent point. La bleſſure guerit, mais la marque reſte, & cette marque eſt un ſceau reſpecté qui préſerve le cœur

d'une autre atteinte. L'inconſtance & l'amour ſont incompatibles : l'amant qui change, ne change pas ; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini ; mais en ceſſant d'être à vous, je ſuis reſté ſous votre garde. Je ne vous crains plus ; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non femme reſpectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre perſonne & l'amant de vos vertus : mais nos amours, nos premieres & uniques amours ne ſortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne ſe flétrira point dans ma mémoire. Duſſai-je vivre des ſiecles entiers, le doux tems de ma jeuneſſe ne peut ni renaitre pour moi, ni s'effacer de mon ſouvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre Couſine.

Chere Amie, il faut l'avouer : depuis que je n'oſe plus contempler vos charmes, je deviens plus ſenſible aux ſiens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés ſans jamais ſe fixer ſur aucune ? Les miens l'ont revue avec trop de plaiſir peut-être, & depuis mon éloignement ſes traits déja gravés dans mon cœur y font une impreſſion plus profonde. Le ſanctuaire eſt fermé, mais ſon image eſt dans le temple. Inſenſiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été ſi je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à vous ſeule de me faire ſentir la différence de ce qu'elle m'inſpire à l'amour. Les ſens, libres de cette paſſion terrible ſe joignent au doux ſentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela ? Julie, ah quelle différence ! Où eſt l'enthouſiaſme ? où eſt l'idolatrie ? Où ſont

ſont ces divins égaremens de la raiſon, plus brillans, plus ſublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raiſon même? Un feu paſſager m'embraſe, un délire d'un moment me ſaiſit, me trouble, & me quite. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & que ſe le diſent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non; *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue; ils ne ſont plus deux, ils ſont un.

Suis-je donc tranquille en effet? Comment puis-je l'être? Elle eſt charmante, elle eſt votre amie & la mienne: la reconnoiſſance m'attache à elle; elle entre dans mes ſouvenirs les plus doux; que de droits ſur une ame ſenſible, & comment écarter un ſentiment plus tendre de tant de ſentimens ſi bien dûs! Hélas! il eſt dit qu'entre elle & vous, je ne ſerai jamais un moment paiſible!

Femmes, femmes! objets chers & funeſtes, que la nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, ſimpathie! être ou chimere inconcevable, abîme de douleurs & de voluptés! beauté, plus terrible aux mortels que l'élement où l'on t'a fait naitre, malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur? C'eſt toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie! ô Claire! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous oſez vous vanter à moi! .... J'ai vécu dans l'orage & c'eſt toujours vous qui l'avez excité;

mais quelles agitations diverſes vous avez fait éprouver à mon cœur ! Celles du lac de Genève ne reſſemblent pas plus aux flots du vaſte océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes dont le perpétuel tranchant agite, emeut, ſumerge quelquefois, ſans jamais former de long cours. Mais ſur la mer tranquille en apparence, on ſe ſent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & preſque inſenſible ; on croit ne pas ſortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle eſt la différence de l'effet qu'ont produit ſur moi vos attraits & les ſiens. Ce premier cet unique amour qui fit le deſtin de ma vie & que rien n'a pu vaincre que lui même, étoit né ſans que je m'en fuſſe apperçû ; il m'entrainoit que je l'ignorois encore : je me perdis ſans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au Ciel ou dans les abîmes ; le calme vient, je ne ſais plus où je ſuis. Au contraire, je vois je ſens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'eſt ; j'éprouve des tranſports paſſagers & ſans ſuite, je m'emporte un moment & ſuis paiſible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaiſſeau, le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur content de ſes charmes ne leur prête point ſon illuſion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin ; c'eſt preſque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois conſtamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il eſt vrai qu'elle ſe préſente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureuſement, il m'eſt difficile de la voir ſeule

ſeule. Enfin je la vois, & c'eſt bien aſſés; elle ne m'a pas laiſſé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voila fidelement ce que je ſuis pour l'une & pour l'autre. Tout le reſte de votre ſexe ne m'eſt plus rien; mes longues peines me l'ont fait oublier;

E fornito 'l mio tempo a mezzo gli anni.

le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de déſirs quand on ſouffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur réſiſtant. Une grande paſſion malheureuſe eſt un grand moyen de ſageſſe. Mon cœur eſt devenu, pour ainſi dire, l'organe de tous mes beſoins; je n'en ai point quand il eſt tranquille. Laiſſez-le en paix l'une & l'autre, & deſormais il l'eſt pour toujours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur pour ne pas m'expoſer à le perdre? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire! N'eſt-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé ſans raiſon? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de riſques, ou pourquoi m'en bannir quand je ſuis digne d'y reſter? Deviez-vous laiſſer prendre à votre mari tant de peine à pure perte? Que ne le faiſiez vous renoncer à des ſoins que vous aviez réſolu de rendre inutiles! que ne lui diſiez-vous, laiſſez-le au bout du monde, puiſqu'auſſi bien je l'y veux renvoyer? Hélas! plus

plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'eſt pas près de vous qu'eſt le danger, c'eſt en votre abſence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me pourſuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar & je ſuis tranquille ; où fuirai-je ſi cet azile m'eſt ôté ? Tous les tems tous les lieux me ſont dangereux loin d'elle ; par tout je trouve Claire ou Julie. Dans le paſſé, dans le préſent l'une & l'autre m'agite à ſon tour ; ainſi mon imagination toujours troublée ne ſe calme qu'à votre vue, & ce n'eſt qu'auprès de vous que je ſuis en ſûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire, mais ſon effet eſt tout oppoſé ; en réprimant les tranſports que vous cauſiez autrefois, cet empire eſt plus grand plus ſublime encore ; la paix la ſérénité ſuccede au trouble des paſſions ; mon cœur toujours formé ſur le votre aima comme lui, & devient paiſible à ſon exemple. Mais ce repos paſſager n'eſt qu'une treve, & j'ai beau m'élever juſqu'à vous en votre préſence ; je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité je crois avoir deux ames, dont la bonne eſt en dépot dans vos mains. Ah voulez-vous me ſéparer d'elle ?

Mais les erreurs des ſens vous allarment ? vous craignez les reſtes d'une jeuneſſe éteinte par les ennuis ? vous craignez pour les jeunes perſonnes qui ſont ſous votre garde ? vous craignez de moi ce que le ſage Wolmar n'a pas craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humili-

milient! Eſtimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens? Je puis vous pardonner de mal penſer de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non non, les feux dont j'ai brulé m'ont purifié; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, ſi je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais aſſés loin de vous.

Quoi! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaiſir? Je ſouillerois ce ſéjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de reſpect? Je pourrois être aſſés lâche .... eh comment le plus corrompu des hommes ne feroit-il pas touché d'un ſi charmant tableau? comment ne reprendroit-il pas dans cet azile l'amour de l'honnêteté? Loin d'y porter ſes mauvaiſes mœurs, c'eſt là qu'il iroit s'en défaire .... qui? moi, Julie, moi? ... ſi tard? .... ſous vos yeux? .... Chere amie, ouvrez-moi votre maiſon ſans crainte; elle eſt pour moi le temple de la vertu; par tout j'y vois ſon ſimulacre auguſte, & ne puis ſervir qu'elle auprès de vous. Je ne ſuis pas un ange, il eſt vrai; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples; on les fuit quand on ne leur veut pas reſſembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il faloit ſonger, le ſeul dont je m'occuperois ſi j'oſois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie! ame bien-faiſante, amie incomparable! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux tréſor qui ſoit au monde après

vous

vous, vous faites plus s'il eſt poſſible, que vous ne fites jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie eſt une preuve d'eſtime non ſuſpecte. Dès cet inſtant je crois vraiment être homme de mérite ; car je ſuis honoré de vous ; mais que le témoignage de cet honneur m'eſt cruel ! En l'acceptant, je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoiſſez ; jugez-moi. Ce n'eſt pas aſſés que votre adorable Couſine ſoit aimée ; elle doit l'être comme vous, je le ſais ; le ſera-t-elle ? le peut-elle être ? & dépend-il de moi de lui rendre ſur ce point ce qui lui eſt dû ? Ah ſi vous vouliez m'unir avec elle que ne me laiſſiez-vous un cœur à lui donner, un cœur auquel elle inſpirât des ſentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices ! En eſt-il un moins digne d'elle que celui qui ſut vous aimer ? Il faudroit avoir l'ame libre & paiſible du bon & ſage d'Orbe pour s'occuper d'elle ſeule à ſon exemple. Il faudroit le valoir pour lui ſuccéder ; autrement la comparaiſon de ſon ancien état lui rendroit le dernier plus inſupportable, & l'amour foible & diſtrait d'un ſecond époux loin de la conſoler du premier le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoiſſant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange ? elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & ſenſible ſentiroit trop cette perte, & moi comment ſupporterois-je le ſpectacle continuel d'une triſteſſe dont je ſerois cauſe, & dont je ne pourrois la guérir ; Hélas ! j'en mourrois de douleur même avant elle.

Non

Non Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépends du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

Mon bonheur ? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuse ? l'un des deux peut-il se faire un sort exclusif dans le mariage ? les biens les maux n'y sont-ils pas communs malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause ? Je serois malheureux par ses peines sans être heureux par ses bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concouroit à ma félicité ; mon cœur, mon cœur seul empoisonneroit tout cela, & me rendroit misérable au sein du bonheur.

Si mon état présent est plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme put augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable essor à son amitié, mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'est quand votre présence me distrait de vous. Toujours entre elle & moi dans nos tête-à-têtes, c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé ; le doux lien de notre amitié se resserre, & nous nous aimons pour parler de vous. Ainsi mille souvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réunissent ; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop charmans ne seroient-ils pas autant d'infidélités envers elle ? &

de

de quel front prendrois-je une épouse respectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui? Ce cœur n'oseroit donc plus s'épancher dans le sien, il se fermeroit à son abord. N'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle, me rendroient ma femme étrangere, & je n'aurois plus ni guide ni conseil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Est-ce là l'hommage qu'elle doit attendre? Est-ce là le tribut de tendresse & de reconnoissance que j'irois lui porter? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien?

Julie oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu; ma foi seule m'est restée; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui: Car si c'est un devoir de se marier, un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne, & tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds, c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lien sacré l'idée de ce que j'espérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon supplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurois à faire! Quelle femme au monde les pourroit soutenir? Ah! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre?

Chere amie, n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours; ne cherchez

chez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé; de peur qu'avec le sentiment de mon existence je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour j'ai senti sans m'en allarmer l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie; car je savois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajoûter à l'attachement déja si tendre que j'eus pour elle dans tous les tems, je me suis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faisoit supporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque chose des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaisir de la voir n'est point troublé par le désir de la posséder; content de passer ma vie entiere comme j'ai passé cet hiver, je trouve entre vous deux cette situation paisible (*) & douce qui tempere l'austérité de la vertu & rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire: j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'est tout dire. Quand je ne songerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me sont trop chers auprès d'elle pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que

(*) Il a dit précisement le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre philosophe entre deux jolies femmes me paroit dans un plaisant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

je

je lui dois pour ne jamais lui dire un ſeul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût beſoin d'interprêter ou de ne pas entendre. Que ſi peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empreſſement dans mes manieres, ſûrement elle n'a point vû dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus ſix mois auprès d'elle, tel je ſerai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de ſi parfait qu'elle ; mais fut-elle plus parfaite que vous encore, je ſens qu'il faudroit n'avoir jamais été vôtre amant pour pouvoir devenir le ſien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je penſe de la votre. J'y trouve avec toute la prudence de la vertu, les ſcrupules d'une ame craintive qui ſe fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour ſe garantir de tout. Cette extrême timidité a ſon danger ainſi qu'une confiance exceſſive. En nous montrant ſans ceſſe des monſtres où il n'y en a point, elle nous épuiſe à combattre des chimeres, & à force de nous effaroûcher ſans ſujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laiſſe moins diſcerner. Reliſez quelquefois la lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année derniere au ſujet de votre mari ; vous y trouverez de bons avis à votre uſage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle eſt touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante elle ne vous mêne au quiétiſme par une route oppoſée, & que vous montrant par tout du riſque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquieſcer à rien. Chere amie, ne ſavez-vous

pas

pas que la vertu eſt un état de guerre, & que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prêtte à tout évenement. Si chercher les occaſions c'eſt mériter d'y ſuccomber, les fuir avec trop de ſoin c'eſt ſouvent nous refuſer à de grands devoirs, & il n'eſt pas bon de ſonger ſans ceſſe aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux ni des tête-à-têtes avec des femmes; mais dans quelque ſituation que me place deſormais la providence, j'ai pour ſûreté de moi les huit mois que j'ai paſſés à Clarens, & ne crains plus que perſonne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne ferai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai ſenti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire, après de telles comparaiſons on n'héſite plus ſur le choix; tout juſqu'à mes fautes paſſées m'eſt garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles diſcuſſions ſur l'ordre de l'univers & ſur la direction des êtres qui le compoſent, je me contenterai de vous dire que ſur des queſtions ſi fort au deſſus de l'homme, il ne peut juger des choſes qu'il ne voit pas que par induction ſur celles qu'il voit, & que toutes les analogies ſont pour ces loix générales que vous ſemblez rejetter. La raiſon même & les plus ſaines idées que nous pouvons nous former de l'Etre ſuprême ſont très favorables à cette opinion; car bien que ſa puiſſance n'ait pas beſoin de méthode pour abréger le travail, il

il eſt digne de ſa ſageſſe de préférer pourtant les voyes les plus ſimples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme il l'a doüé de toutes les facultés néceſſaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déja donné. Il nous a donné la raiſon pour connoître ce qui eſt bien, la conſcience pour l'aimer (*), la liberté pour le choiſir. C'eſt dans ces dons ſublimes que conſiſte la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en ſommes tous comptables.

J'entends beaucoup raiſonner contre la liberté de l'homme, & je mépriſe tous ces ſophiſmes; parce qu'un raiſonneur a beau me prouver que je ne ſuis pas libre, le ſentiment intérieur, plus fort que tous ſes argumens les dément ſans ceſſe, & quelque parti que je prenne dans quelque délibération que ce ſoit, je ſens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces ſubtilités de l'école ſont vaines précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout auſſi bien la vérité que le menſonge, & que ſoit que la liberté exiſte ou non, elles peuvent ſervir également à prouver qu'elle n'exiſte pas. A entendre ces gens-là Dieu même ne feroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun ſens. Ils triomphent, non d'avoir réſolu la queſtion,

(*) St. Preux fait de la conſcience morale un ſentiment & non pas un jugement, ce qui eſt contre les définitions des philoſophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrere a raiſon.

mais

mais d'avoir mis à sa place une chimere. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif, & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée là! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non seulement que ce sentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (*). L'Evêque de Cloyne a démontré que sans rien changer aux apparences, la matiere & les corps pourroient ne pas exister; est-ce assés pour affirmer qu'ils n'existent pas? En tout ceci la seule apparence coûte plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui est plus simple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute maniere aux besoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des secours extraordinaires, dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne, & dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personnes est injurieuse à la justice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine se déduiroit de l'Ecriture elle-même, mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu? Quelque respect que je doive au texte sacré, j'en dois plus encore à son Auteur, & j'aimerois mieux croire la Bible falsifiée ou inintelligible que Dieu injuste ou malfaisant. St. Paul ne veut

(*) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, ou quelle est la cause qui détermine la volonté?

pas

pas que le vase dise au potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Cela est fort bien si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre ; mais s'il s'en prenoit au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vase auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainsi ?

S'ensuit-il de là que la priere soit inutile ? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes foiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élevent à Dieu nous portent au dessus de nous mêmes ; en implorant son secours nous aprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change, c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui (*). Tout ce qu'on lui demande comme il fait, on se le donne, & comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse l'oraison & qu'on devienne mistique, on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grace on renonce à la raison ; pour obtenir un don du Ciel on en foule aux pieds un autre ; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire on s'ôte les lumieres qu'il nous a données. Qui sommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle ?

Vous le savez ; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable ; même la dévotion qui

(*) Notre galant philosophe après avoir imité la conduite d'Abélard semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la priere ont beaucoup de raport. Bien des gens relevant cette héresie trouveront qu'il eut mieux valu persister dans l'égarement que de tomber dans l'erreur ; je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper ; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au lecteur.

ne en délire. La votre est trop pure pour arriver jamais à ce point : mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui, & c'est de ce premier terme que vous avez à vous défiers Je vous ai souvent entendu blâmer les extases des ascetiques ; savez-vous comment elles viennent ? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume & donne des visions, on devient inspiré, prophête, & il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez, vous priez sans cesse : vous ne voyez pas encore les piétistes (*), mais vous lisez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon : mais que faites-vous de ceux de sa disciple ? Vous lisez Muralt, je le lis aussi ; mais je choisis ses lettres, & vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme sage, & songez à vous. Femme pieuse & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

Chere & respectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant & vous donne les miens avec le zele d'un pere. Depuis que la vertu loin de rompre nos liens les a rendus indissolubles, ses devoirs se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous

(*) Sorte de foux qui avoient la fantaisie d'être Chrétiens, & de suivre l'Evangile à la lettre ; à peu près comme sont aujourd'hui les méthodistes en Angleterre, les moraves en Allemagne, les Jansenistes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maitres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent, jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes, la décision ne l'est pas, elle appartient à vous seule. O vous qui fites toujours mon sort, ne cessez point d'en être l'arbitre, pesez mes réflexions, prononcez ; quoique vous ordonniez de moi je me soumets, je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussai-je ne vous plus revoir, vous me serez toujours présente, vous présiderez toujours à mes actions ; dussiez vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous ; ce sont les enfans de votre ame, la mienne les adopte, & rien ne les peut ravir.

Parlez-moi sans détour, Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens & ce que je pense, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion ; je ne lui ai montré ni cette lettre ni la votre. S'il apprend que vous désaprouviez son projet ou plutôt celui de votre époux, il le desaprouvera lui-même, & je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules ; il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entiere décision. En attendant je trouverai pour différer notre départ des prétextes qui pourront le surprendre, mais auxquels il acquiescera surement. Pour moi j'aime mieux ne vous plus voir que de

vous

vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, eſt une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE VIII.

De Madᵉ de Wolmar.

HEbien! ne voila-t-il pas encore votre imagination effarouchée? & ſur quoi, je vous prie? Sur les plus vrais témoignages d'eſtime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi; ſur les paiſibles réflexions que le ſoin de votre vrai bonheur m'inſpire; ſur la propoſition la plus obligeante, la plus avantageuſe, la plus honorable qui vous ait jamais été faite; ſur l'empreſſement indiſcret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indiſſolubles; ſur le déſir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroiſſés être, il ne faloit que prendre ce que je vous écris dans ſon ſens le plus naturel. Mais il y a longtems que vous aimez à vous tourmenter par vos injuſtices. Votre lettre eſt comme votre vie, ſublime & rampante, pleine de force & de puérilités. Mon cher Philoſophe, ne ceſſerez-vous jamais d'être enfant?

Où avez-vous donc pris que je ſongeaſſe à vous impoſer des loïx, à rompre avec vous, & pour me ſervir de vos termes, à vous renvoyer

au bout du monde ? De bonne foi, trouvez-vous là l'esprit de ma lettre ? Tout au contraire. En jouïssant d'avance du plaisir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler ; je me suis occupée des moyens de prevenir ces inconvéniens d'une maniere agréable & douce, en vous faisant un sort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voila tout mon crime ; il n'y avoit pas là, ce me semble, dequoi vous allarmer si fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher ; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime gueres moins à le répéter, il vous est aisé d'obtenir ce que vous voulez sans que la plainte & l'humeur s'en mélent.

Soyez donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable, il me l'est tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'est plus sensible que le soin qu'il a pris de vous appeller dans sa maison, & de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir, nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux besoin de guides, & qui saura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connoit si bien ? Qui sentira mieux le danger de s'égarer, par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeller ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice ? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre ? Oui, c'est un fidélité que

je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque sentiment qui m'anime ; voila ce que je vous ai préféré. Ah mon ami ! je sais rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti : Je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour, plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la sienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi croyez que loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il faloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous désirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, souvenez-vous du moment de votre arrivée, marquai-je moins de joye à vous voir que vous n'en eutes en m'abordant ? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fut ennuyeux ou pénible ? avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir ? Faut-il aller jusqu'au bout, & vous parler avec ma franchise ordinaire ? Je vous avouerai sans détour que les six derniers

mois que nous avons passés ensemble ont été le tems le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver, où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des avantures de votre ami, nous soupames dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon pere, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord Edouard, vous; sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau ; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois ; cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre ; Je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi ; je jouïs à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre ; leur bienveuillance mutuelle ou vient de moi ou s'y rapporte ; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le divise ; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi ; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à désirer ; sentir & jouïr sont pour moi la même chose ; je vis à la fois dans tout ce que j'aime, je me rassasie de bonheur & de vie : O mort, viens quand tu voudras ! je ne te crains plus, j'ai vecu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoitre, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez, du moins, que tout le charme de la société qui régnoit entre nous est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrette, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de reserve & de mistere ; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouït, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober, quand on se rassemble on voudroit se fuir : la circonspection, la bienséance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer longtems ceux qu'on craint ? on se devient importuns l'un à l'autre .... Julie importune ! .... importune à son ami ! .... non non, cela ne sauroit être ; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules, je n'ai point prétendu changer vos résolutions, mais les éclairer ; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites, vous n'eussiez peut-être à vous en repentir quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues, ce n'est pas à lui de les avoir, c'est à vous : Nul n'est juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchissés-y bien, puis dites-moi qu'il n'existe pas, & je n'y pense

 plus :

plus : car je connois votre droiture & ce n'eſt pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur eſt capable d'une faute imprévue, très ſûrement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'eſt ce qui diſtingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de ſolidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la choſe au pis comme vous faites ? Je n'enviſage point les précautions à prendre, auſſi ſévérement que vous. S'agit-il pour cela de rompre auſſi-tôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours ? Non, mon aimable ami, de ſi triſtes reſſources ne ſont point néceſſaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déja vieux par le cœur. Les grandes paſſions uſées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur ſuccede eſt le ſeul ſentiment qui s'accroit par la jouïſſance. Un cœur ſenſible craint le repos qu'il ne connoit pas ; qu'il le ſente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états ſi contraires on apprend à préférer le meilleur ; mais pour les comparer il les faut connoitre. Pour moi, je vois le moment de votre ſûreté plus près, peut-être, que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop ſenti pour ſentir longtems ; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent : on ne rallume plus la cendre qui ſort de la fournaiſe, mais il faut attendre que tout ſoit conſumé. Encore quelques années d'attention ſur vous-même, & vous n'avez plus de riſque à courir.

Le ſort que je voulois vous faire eut anéanti ce riſque ; mais indépendamment de cette

con-

confidération, ce fort étoit affés doux pour devoir être envié pour lui-même, & fi votre délicateffe vous empêche d'ofer y prétendre, je n'ai pas befoin que vous me difiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne fe mêle à vos raifons des prétextes plus fpécieux que folides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous difpenfe & qui n'intéreffent plus perfonne, vous ne vous faffiez une fauffe vertu de je ne fais quelle vaine conftance plus à blâmer qu'à louer, & defor-mais tout à fait déplacée. Je vous l'ai déja dit autrefois, c'eft un fecond crime de tenir un ferment criminel ; fi le votre ne l'étoit pas, il l'eft devenu ; c'en eft affés pour l'annuller. La promeffe qu'il faut tenir fans ceffe eft celle d'être honnête-homme & toujours ferme dans fon devoir ; changer quand il change, ce n'eft pas légereté, c'eft conftance. Vous fites bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos fcrupules quelque objection folide, c'eft ce que nous pourrons examiner à loifir. En attendant, je ne fuis pas trop fâchée que vous n'ayez pas faifi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous foit moins cruelle, fi j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'abfence de ma Coufine. Depuis fon retour & le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques converfations générales fur un fecond mariage, elle m'en a paru fi éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je

craindrois qu'il ne falut user de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre sa répugnance, même en votre faveur; car il est un point où l'empire de l'amitié doit respecter celui des inclinations & les principes que chacun se fait sur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui se les impose.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet; il nous convient si bien à tous, il vous tireroit si honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près; ce n'est pas même assés que vous soyez mon cousin! Ah! je voudrois que vous fussiez mon frere!

Quoiqu'il en soit de toutes ces idées, rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouïssez sans reserve de mon amitié, de ma confiance, de mon estime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous prescrire, & que je ne crois point en avoir besoin. Ne m'otez pas le droit de vous donner des conseils, mais n'imaginez jamais que j'en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger, venez-y, demeurez-y, j'en serai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'absence aux restes toujours suspects d'une jeunesse impétueuse, écrivez-moi souvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correspondance la plus intime. Quelle peine n'est pas adoucie par cette consolation? Quel éloignement ne supporte-t-on pas par l'espoir de finir

ses

ſes jours enſemble ? Je ferai plus ; je ſuis prette à vous confier un de mes enfans ; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes : Quand vous me le rameperez, je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable vous banniſſez enfin vos chimeres & voulez mériter ma couſine ; venez, aimez-la, ſervez-la, achevez de lui plaire ; en vérité, je crois que vous avez déja commencé ; triomphez de ſon cœur & des obſtacles qu'il vous oppoſe, je vous aiderai de tout mon pouvoir : Faites, enfin, le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais, quelque parti que vous puiſſiez prendre, après y avoir ſérieuſement penſé, prenez-le en toute aſſurance, & n'outragez plus votre amie en l'accuſant de ſe défier de vous.

A force de ſonger à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la diſpute comme avec votre adverſaire aux échecs, vous attaquez en vous défendant. Vous vous excuſez d'être philoſophe en m'accuſant d'être dévote ; c'eſt comme ſi j'avois renoncé au vin lorſqu'il vous eut enivré. Je ſuis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations mépriſantes changent-elles la nature des choſes ? Si la dévotion eſt bonne, où eſt le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot eſt-il trop bas pour vous. La dignité philoſophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut ſervir Dieu plus noblement ; elle porte juſqu'au Ciel même ſes prétentions & ſa fierté. O mes pauvres philoſophes ! . . . . revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raifon dans tous les tems. Avec du fentiment & des lumieres j'ai voulu me gouverner, & je me fuis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choifi, donnez m'en quelque autre fur lequel je puiffe compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil, quoiqu'on faffe; c'eft lui qui vous éleve, & c'eft lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus fagement que moi. Elles avoient donc des reffources que je n'avois pas. Pourquoi me fentant bien née ai-je eu befoin de cacher ma vie ? Pourquoi haïffois-je le mal que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoiffois que ma force; elle n'a pu me fuffire. Toute la réfiftance qu'on peut tirer de foi je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai fuccombé; comment font celles qui réfiftent ? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas penfé. Dans le regne des paffions elles aident à fupporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'efpérance à côté du defir. Tant qu'on defire on peut fe paffer d'être heureux; on s'attend à le devenir; fi le bonheur ne vient point, l'efpoir fe prolonge, & le charme de l'illufion dure autant que la paffion qui le caufe. Ainfi cet état fe fuffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne eft une forte de jouïffance qui fupplée à la réalité.

Qui vaut mieux, peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à defirer ! il perd pour ainfi dire tout ce qu'il poffede. On jouït moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on efpere, & l'on n'eft heureux qu'avant d'être heureux. En

effet,

effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il desire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoit devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possede, l'illusion cesse où commence la jouïssance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité, & tel est le néant des choses humaines, qu'hors (*) l'Etre existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourroit tout sans être Dieu, seroit une misérable créature; il seroit privé du plaisir de désirer; toute autre privation seroit plus supportable (*).

(*) Il faloit, *que hors*, & surement Madame de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais, outre les fautes qui lui échapoient par ignorance ou par inadvertance, il paroit qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'asservir toujours aux régles mêmes qu'elle savoit. On peut employer un stile plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

(*) D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? allez toujours directement au souverain; surtout s'il est très absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables! ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

Voila

Voila ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par tout que sujéts de contentement, & je ne suis pas contente. Une langueur secrette s'insinue au fond de mon cœur ; je le sens vuide & gonflé, comme vous disiez autrefois du votre ; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper, il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens ; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami ; je suis trop heureuse : le bonheur m'ennuye. (*)

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être ? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable & si peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver qui me manque ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi ? Aimera-t-elle mieux son pere, son mari, ses enfans, ses amis, ses proches ? En sera-t-elle mieux aimée ? Ménera-t-elle une vie plus de son goût ? Sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre ? Jouïra-t-elle d'une meilleure santé ? Aura-t-elle plus de ressources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y vis inquiette ; mon cœur ignore ce qu'il lui manque ; il désire sans savoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs dequoi la remplir ; en s'élévant à la source du sentiment & de

(*) Quoi Julie ! aussi des contradictions ! Ah ! je crains bien, charmante dévote, que vous ne soyez pas, non plus, trop d'accord avec vous-même ! Au reste, j'avoüe que cette lettre me paroit le chant du cigne.

de l'être, elle y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renait, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie ; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en moi-même ; elle est toute dans l'Etre immense qu'elle contemple, & dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espere être un jour le sien.

Vous souriez ; je vous entens, mon bon ami ; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraison que je confesse aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût soit sage, je dis seulement qu'il est doux, qu'il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejetter sans doute ; s'il abuse le cœur par une fausse jouïssance, il faut encore le rejetter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du philosophe avec ses grands principes, ou du Chrétien dans sa simplicité ? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire ? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées ? L'ivresse a ses plaisirs, disiez-vous ! Eh bien, ce délire en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai

J'ai blamé les extafes des miftiques. Je les blame encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétifme dont vous me croyez fi proche, & dont je crois être auffi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'eft point paffer fa vie à genoux dans un oratoire, je le fais bien ; c'eft remplir fur la terre les devoirs qu'il nous impofe ; c'eft faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :

——— il cor gradifce ;
E ferve a lui chi 'l fuo dover compifce.

il faut premierement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voila la regle que je tâche de fuivre ; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaifirs qui font à ma portée, je m'interdirois le plus fenfible & le plus innocent de tous.

Je me fuis examinée avec plus de foin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit fur mon ame ce penchant qui femble fi fort vous déplaire, & je n'y fais rien voir jufqu'ici qui me faffe craindre, au moins fitôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premierement je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me faffe fouffrir quand j'en fuis privée, ni qui me donne de l'humeur quand on m'en diftrait. Il ne me donne point, non plus, de diftractions dans la journée, & ne jette ni dégoût ni impatience fur la pratique de mes devoirs.

devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'eſt néceſſaire, c'eſt quand quelque émotion m'agite & que je ſerois moins bien par tout ailleurs. C'eſt là que rentrant en moi-même j'y retrouve le calme de la raiſon. Si quelque ſouci me trouble, ſi quelque peine m'afflige, c'eſt là que je les vais dépoſer. Toutes ces miſeres s'évanouïſſent devant un plus grand objet. En ſongeant à tous les bienfaits de la providence, j'ai honte d'être ſenſible à de ſi foibles chagrins & d'oublier de ſi grandes graces. Il ne me faut des ſéances ni fréquentes ni longues. Quand la triſteſſe m'y ſuit malgré moi, quelques pleurs verſés devant celui qui conſole ſoulagent mon cœur à l'inſtant. Mes réflexions ne ſont jamais ameres ni douloureuſes ; mon repentir même eſt exempt d'allarmes ; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte ; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je ſers eſt un Dieu clément, un pere ; ce qui me touche eſt ſa bonté ; elle efface à mes yeux tous ſes autres attributs ; elle eſt le ſeul que je conçois. Sa puiſſance m'étonne, ſon immenſité me confond, ſa juſtice . . . il a fait l'homme foible ; puis qu'il eſt juſte, il eſt clément. Le Dieu vengeur eſt le Dieu des méchans, je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix, Dieu de bonté, c'eſt toi que j'adore ! c'eſt de toi, je le ſens, que je ſuis l'ouvrage, & j'eſpere te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne ſaurois vous dire combien ces idées jettent de douceur ſur mes jours & de joye au fond de mon cœur. En ſortant de mon cabinet ainſi

diſpoſée,

difpofée, je me fens plus légere & plus gaye. Toute la peine s'évanouït, tous les embarras difparoiffent ; rien de rude, rien d'anguleux ; tout devient facile & coulant ; tout prend à mes yeux une face plus riante ; la complaifance ne me coute plus rien ; j'en aime encore mieux ceux que j'aime & leur en fuis plus agréable. Mon mari même en eft plus content de mon humeur. La dévotion prétend-il eft un opium pour l'ame. Elle égaye, anime & foutient quand on en prend peu : une trop forte dofe endort, ou rend furieux, ou tue ; J'efpere ne pas aller jufques là.

Vous voyez que je ne m'offenfe pas de ce titre de dévote autant peut-être que vous l'auriez voulu ; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une efpece d'emploi qui difpenfe de tout autre. Ainfi cette Madame Guyon dont vous me parlez eut mieux fait, ce me femble, de remplir avec foin fes devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement fes enfans, de gouverner fagement fa maifon, que d'aller compofer des livres de dévotion, difputer avec des Evêques, & fe faire mettre à la Baftille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas, non plus, ce langage miftique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & fubftitue au véritable amour de Dieu des fentimens imités de l'amour terreftre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin, comment voir les raports de l'objet

mif-

mistique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel, & comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder? (*)

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élevation sublime s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une maniere si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zele est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

Je me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce sera sûrement sans le vouloir, & j'espere de l'amitié de tous ceux qui m'environnent que ce ne sera pas sans être avertie. Je vous avoue que j'ai été longtems sur le sort de mon mari d'une inquiétude qui m'eut peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureusement la

(*) Cette objection me paroit tellement solide & sans réplique que si j'avois le moindre pouvoir dans l'Eglise, je l'employerois à faire retrancher de nos livres sacrés le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu si tard.

sage

ſage lettre de Milord Edouard à laquelle vous me renvoyez avec grande raiſon ; ſes entretiens conſolans & ſenſés, les votres, ont tout à fait diſſipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il eſt impoſſible que l'intolérance n'endurciſſe l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve ? Quelle charité peut-on conſerver parmi des dannés ? Les aimer ce ſeroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains ? jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point ſur l'horrible fonction des Démons : N'ouvrons point ſi légerement l'enfer à nos freres. Eh, s'il étoit deſtiné pour ceux qui ſe trompent, quel mortel pourroit l'éviter ?

O mes amis, de quel poids vous avez ſoulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'eſt point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans ſcrupules. Je laiſſe la ſubtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuſes qui frappent mes yeux & convainquent ma raiſon, aux vérités de pratique qui m'inſtruiſent de mes devoirs. Sur tout le reſte, j'ai pris pour regle votre ancienne réponſe à M. de Wolmar (*). Eſt-on maitre de croire ou de ne pas croire ? Eſt-ce un crime de n'avoir pas ſu bien argumenter ? Non ; la conſcience ne nous dit point la vérité des choſes, mais la regle de nos devoirs ; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penſer, mais ce qu'il faut faire ; elle ne nous apprend point à bien raiſonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant

(*) Voyez Part. V. lett. III.

Dieu ?

Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité, c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point ; il ne veut égarer personne, il est bien aise qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentimens, il voudroit les avouer, il ne peut. Notre espoir, nos consolations, tout lui échape. Il fait le bien sans attendre de récompense ; il est plus vertueux, plus desintéressé que nous. Hélas, il est à plaindre ! mais dequoi sera-t-il puni ? Non non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu ; voila ce que le Ciel exige & qu'il récompense ; voila le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jour de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'est croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'est l'homme juste ; les vrais incrédules sont les méchans.

Ne soyez donc pas étonné, mon aimable ami, si je ne dispute pas avec vous sur plusieurs points de votre lettre où nous ne sommes pas de même avis. Je sais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté ? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, si je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma priere ; s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande, ai-je besoin d'autre éclaircissement ? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au delà ? Voulons-nous pénétrer

rer dans ces abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est, que cela nous suffise ; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se fait sentir au dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoitre de bonne foi. Elle nous a donné ce dégré de sensibilité qui l'apperçoit & la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ? Respectons ses décrets en silence & faisons notre devoir ; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoissez-vous quelqu'un plus plein de sens & de raison que M. de Wolmar ? quelqu'un plus sincere, plus droit, plus juste, plus vrai, moins livré à ses passions, qui ait plus à gagner à la justice divine & à l'immortalité de l'ame ? Connoissez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la dispute que Milord Edouard ? plus digne par sa vertu de deffendre la cause de Dieu, plus certain de son existence, plus penétré de sa majesté suprême, plus zélé pour sa gloire & plus fait pour la soutenir ? Vous avez vû ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens ; vous avez vû deux hommes pleins d'estime & de respect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de college, passer un hiver entier à chercher dans des disputes sages & paisibles, mais vives & profondes à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, se deffendre,

se

ſe ſaiſir par toutes les priſes que peut avoir l'entendement humain, & ſur une matiere où tous deux n'ayant que le même intérêt ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'eſt-il arrivé ? Ils ont redoublé d'eſtime l'un pour l'autre, mais chacun eſt reſté dans ſon ſentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme ſage de la diſpute, l'amour de la vérité ne le touche guere ; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai réſolu de ne plus dire à mon mari un ſeul mot de Religion que quand il s'agira de rendre raiſon de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente ſur le beſoin qu'il en a. Je vous avoue même que tranquiliſée ſur ſon ſort à venir, je ne ſens point pour cela diminuer mon zele pour ſa converſion. Je voudrois au prix de mon ſang le voir une fois convaincu, ſi ce n'eſt pour ſon bonheur dans l'autre monde c'eſt pour ſon bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'eſt-il point privé ? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines ? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame ? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu ? Comment doit-il envisager la mort ? Non, je l'eſpere, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reſte une reſſource pour l'en tirer, & j'y conſacre le reſte de ma vie ; ce n'eſt plus de le convaincre, mais le toucher ; c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion ſi aimable qu'il ne puiſſe

puiſſe lui réſiſter. Ah, mon ami! quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien! croyez vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là? Voila deſormais la tâche que je m'impoſe; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar eſt froid, mais il n'eſt pas inſenſible. Quel tableau nous pouvons offrir à ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme, concouront tous à l'inſtruire en l'édifiant! quand ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon! Quand cent fois le jour il ſera forcé de ſe dire: non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain regne ici!

Si cette entrepriſe eſt de votre goût, ſi vous vous ſentez digne d'y concourir, venez, paſſons nos jours enſemble & ne nous quitons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplait ou vous épouvante, écoutez votre conſcience; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoitrez pas votre appartement; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoitrez les ſoins & le cœur d'une bonne amie, qui s'eſt fait un plaiſir de l'orner. Vous y trouverez auſſi un petit aſſortiment de livres qu'elle a choiſis à Genève, meilleurs & de meilleur goût que *l'Adone*, quoi-

qu'il

qu'il y soit aussi par plaisanterie. Au reste, soyez discret, car comme elle ne veut pas que vous sachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu mon ami. Cette partie du Château de Chillon (*) que nous devions tous faire ensemble, se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la fasse avec plaisir. M. le Baillif nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laissé d'excuse; mais je ne sais pourquoi je voudrois être déja de retour.

(*) Le Château de Chillon, ancien séjour des Baillifs de Vevai, est situé dans le lac sur un rocher qui forme une presqu'Isle, & autour duquel j'ai vu sonder à plus de cent cinquante brasses qui font près de 800 pieds, sans trouver le fond. On a creusé dans ce rocher des caves & des cuisines au dessous du niveau de l'eau, qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'est là que fut détenu six ans prisonnier François Bonnivard Prieur de St. Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté quoique Savoyard, & tolérant quoique Prêtre. Au reste, l'année où ces dernieres lettres paroissent avoir été écrites, il y avoit très longtems que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce tems-là y étoit allé passer quelques jours.

LETTRE IX.

De Fanchon Anet.

AH Monsieur ! Ah mon bienfaiteur ! que me charge-t-on de vous apprendre ? . . . . Madame ! . . . . ma pauvre maitresse . . . . O Dieu ! je vois déja votre frayeur . . . . mais vous ne voyez pas notre désolation . . . . Je n'ai pas un moment à perdre ; il faut vous dire, ... il faut courir . . . . je voudrois dejà vous avoir tout dit . . . . Ah que deviendrez-vous quand vous saurez notre malheur ?

Toute la famille alla hier diner à Chillon. Monsieur le Baron, qui alloit en Savoye passer quelques jours au Château de Blonay, partit après le diné. On l'accompagna quelques pas ; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'ainé. Monseigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint réjoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoye Marcellin ; il court à moi, j'accours à lui ; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant ; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait, & s'élance après lui . . . .

Ah !

Ah ! miſérable que n'en fis-je autant ! que n'y ſuis-je reſtée ! . . . . Hélas ! je retenois l'ainé qui vouloit ſauter après ſa mere . . . . elle ſe débatoit en ſerrant l'autre entre ſes bras . . . . on n'avoit là ni gens ni batteau, il falut du tems pour les retirer . . . . l'enfant eſt remis, mais la mere . . . . le ſaiſiſſement, la chute, l'état où elle étoit . . . . qui ſait mieux que moi combien cette chute eſt dangereuſe ! . . . . elle reſta très longtems ſans connoiſſance. A peine l'eut-elle repriſe qu'elle demanda ſon fils . . . . avec quels tranſports de joye elle l'embraſſa ! je la crus ſauvée ; mais ſa vivacité ne dura qu'un moment ; elle voulut être ramenée ici ; durant la route elle s'eſt trouvée mal pluſieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je ſuis trop malheureuſe, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe eſt plus changée qu'elle. Tout le monde eſt dans une agitation . . . . Je ſuis la plus tranquille de toute la maiſon . . . . dequoi m'inquiéterois-je ? . . . . Ma bonne maitreſſe ! Ah ſi je vous perds, je n'aurai plus beſoin de perſonne . . . . Oh mon cher Monſieur, que le bon Dieu vous ſoutienne dans cette épreuve . . . . Adieu . . . . le Médecin ſort de la chambre. Je cours au devant de lui . . . . s'il nous donne quelque bonne eſpérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien . . . .

LETTRE X.

Commencée par Made d'Orbe, & achevée par M. de Wolmar.

C'EN eſt fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux viſionnaire ! Jamais vous ne la reverrez . . . . le voile . . . . Julie n'eſt . . . .

Elle vous a écrit. Attendez ſa lettre : honorez ſes dernieres volontés. Il vous reſte de grands devoirs à remplir ſur la terre.

LETTRE XI.

De M. de Wolmar.

J'AI laiſſé paſſer vos premieres douleurs en ſilence ; ma lettre n'eut fait que les aigrir ; Vous n'étiez pas plus en état de ſupporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous feront-ils doux à tous deux. Il ne me reſte d'elle que des ſouvenirs, mon cœur ſe plait à les recueillir ! Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner ; vous aurez la conſolation d'en verſer pour elle. Ce plaiſir des in-

for-

fortunés m'eſt refuſé dans ma miſere ; je ſuis plus malheureux que vous.

Ce n'eſt point de ſa maladie c'eſt d'elle que je veux vous parler. D'autres meres peuvent ſe jetter après leur enfant : L'accident, la fievre, la mort ſont de la nature : c'eſt le ſort commun des mortels ; mais l'emploi de ſes derniers momens, ſes diſcours, ſes ſentimens, ſon ame, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre : perſonne, que je ſache, n'eſt mort comme elle. Voila ce que j'ai pu ſeul obſerver, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous ſavez que l'effroi, l'émotion, la chute, l'évacuation de l'eau lui laiſſerent une longue foibleſſe dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda ſon fils, il vint ; à peine le vit-elle marcher & répondre à ſes careſſes qu'elle devint tout à fait tranquille, & conſentit à prendre un peu de repos. Son ſommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit aſſeoir autour de ſon lit, la Fanchon, ſa couſine & moi. Elle nous parla de ſes enfans, des ſoins aſſidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit priſe, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à ſa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir ſa part des mêmes ſoins, & nous chargeoit tous de répartir cette part ſur les nôtres.

Elle s'étendit ſur tous ſes projets, ſur les vôtres, ſur les moyens les plus propres à les faire réuſſir, ſur les obſervations qu'elle avoit

faites & qui pouvoient les favoriser ou leur nuire, enfin sur tout ce qui devoit nous mettre en état de suppléer à ses fonctions de mere, aussi longtems qu'elle seroit forcée à les suspendre. C'étoit, pensai-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne se croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation si chére; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui régardoit la premiere enfance de ses fils comme se déchargeant sur un autre du soin de leur jeunesse; pour sa fille elle embrassa tous les tems, & sentant bien que personne ne suppléeroit sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous exposa en abrégé, mais avec force & clarté le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mere les raisons les plus vives & les plus toûchantes exhortations pour l'engager à le suivre.

Toutes ces idées sur l'éducation des jeunes personnes & sur les devoirs des meres, mêlées de fréquens retours sur elle-même, ne pouvoient manquer de jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de sa Cousine, & la pressoit à chaque instant contre sa bouche en sanglotant pour toute réponse; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui roûloient aussi dans les yeux, mais qu'elle n'osoit pleurer, de peur de nous allarmer davantage. Aussi-tôt je me dis; elle se voit morte. Le seul espoir qui me resta fut que la frayeur pouvoit l'abuser sur son état & lui mon-

montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureusement je la connoissois trop pour compter beaucoup sur cette erreur. J'avois essayé plusieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des discours qu'on pouvoit reprendre à loisir. Ah, dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le silence! & puis je me sens un peu de fievre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des sujets utiles, qu'à battre sans raison la campagne.

L'arrivée du Médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques l'un sur l'autre à la porte de la chambre attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maitresse, comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il falut les éloigner sous différens prétextes pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit; la présence de sa Cousine la tenoit en respect. Quand il sortit, je le suivis; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que s'il y avoit du danger il faloit le cacher à Madame d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade, de peur que le desespoir n'achevât de la troubler, & ne la mit hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger, mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il faloit plus de tems pour établir

un pronoſtic aſſuré, que la nuit prochaine décideroit du ſort de la malade, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troiſieme jour. La Fanchon ſeule fut témoin de ce diſcours, & après l'avoir engagée, non ſans peine, à ſe contenir, on convint de ce qui ſeroit dit à Madame d'Orbe & au reſte de la maiſon.

Vers le ſoir Julie obligea ſa Couſine, qui avoit paſſé la nuit précédente auprès d'elle & qui vouloit encore y paſſer la ſuivante, à s'aller repoſer quelques heures. Durant ce tems, la malade ayant ſû qu'on alloit la ſaigner du pied & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller & lui tint ce diſcours. „ Monſieur du Boſſon, quand on croit devoir tromper un malade craintif ſur ſon état, c'eſt une précaution d'humanité que j'approuve ; mais „ c'eſt une cruauté de prodiguer également à „ tous des ſoins ſuperflus & deſagréables, dont „ pluſieurs n'ont aucun beſoin. Preſcrivez-„ moi tout ce que vous jugerez m'être vérita-„ blement utile, j'obéirai ponctuellement. „ Quant aux remedes qui ne ſont que pour l'i-„ magination, faites m'en grace ; c'eſt mon „ corps & non mon eſprit qui ſouffre, & je „ n'ai pas peur de finir mes jours mais d'en „ mal employer le reſte. Les derniers mo-„ mens de la vie ſont trop précieux pour qu'il „ ſoit permis d'en abuſer. Si vous ne pouvez „ prolonger la mienne, au moins ne l'abrégez „ pas, en m'ôtant l'emploi du peu d'inſtant „ qui me ſont laiſſés par la nature. Moins il „ m'en reſte, plus vous devez les reſpecter. „ Faites-moi vivre ou laiſſez-moi : je ſaurai „ bien mourir ſeule". Voila comment cette

femme

femme si timide & si douce dans le commerce ordinaire, savoit trouver un ton ferme & sérieux dans les occasions importantes.

La nuit fut cruelle & décisive. Etouffement, oppression, syncope, la peau séche & brulante. Une ardente fievre, durant laquelle on l'entendoit souvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir; & prononcer aussi quelquefois un autre nom, jadis si répété dans une occasion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara sans détour qu'il n'estimoit pas qu'elle eut trois jours à vivre. Je fus seul dépositaire de cet affreux secret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, sans savoir quel usage j'en devois faire. J'allai seul errer dans les bosquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non sans quelques tristes réflexions sur le sort qui me ramenoit dans ma vieillesse à cet état solitaire, dont je m'ennuyois, même avant d'en connoitre un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidellement le jugement du Médecin; elle m'avoit intéressé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je sentois cet engagement sur ma conscience: mais quoi! pour un devoir chimérique & sans utilité faloit-il contrister son ame, & lui faire à longs traits savourer la mort? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution si cruelle? Lui annoncer sa derniere heure n'étoit-ce pas l'avancer? Dans un intervalle si court que deviennent les désirs, l'espérance, élemens de la vie? Est-ce en jouïr encore que de se voir

si près du moment de la perdre? Etoit-ce à moi de lui donner la mort?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me suivoit par tout; j'en traînois après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir; il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibere, est-ce pour elle ou pour moi? Sur quel principe est-ce que je raisonne, est-ce sur son sistême ou sur le mien? Qu'est-ce qui m'est démontré sur l'un ou sur l'autre? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse, il est vrai, mais quelle démonstration l'établit? Elle a pour croire ce qu'elle croit son opinion de même, mais elle y voit l'évidence; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer quand il s'agit d'elle, ma simple opinion que je reconnois douteuse à son opinion qu'elle tient pour démontrée? Comparons les conséquences des deux sentimens. Dans le sien, la disposition de sa derniere heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle lui seront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, selon moi, elle ne sentira plus rien: Mais si peut-être elle avoit raison, quelle différence! Des biens ou des maux éternels! .... Peut-être! .... ce mot est terrible .... malheureux! risque ton ame & non la sienne.

Voila

Voila le premier doute qui m'ait rendu suspecte l'incertitude que vous avez si souvent attaquée. Ce n'est pas la derniere fois qu'il est revenu depuis ce tems-là. Quoiqu'il en soit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris sur le champ mon parti, & de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis sortir tout le monde, & je m'assis ; vous pouvez juger avec quelle contenance ! Je n'employai point auprés d'elle les précautions nécessaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit, & me comprit à l'instant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main ? Non mon ami, je me sens bien : la mort me presse ; il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le sien, ses dernieres dispositions auroient suffi pour me le faire connoitre.

Elle me demanda si son état étoit connu dans la maison. Je lui dis que l'allarme y régnoit, mais qu'on ne savoit rien de positif & que du Bosson s'étoit ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fut soigneusement gardé le reste de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne supportera jamais ce coup que de ma main ; elle en moura s'il lui vient d'une autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela sur tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas

exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le tems, ou vous risquez de rester sans amie & de laisser vos enfans sans mere.

Elle me parla de son pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès; mais je me gardai d'ajoûter que cet homme, au lieu de se contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonnée, s'étoit hâté de parler, & si lourdement, que mon vieux ami croyant sa fille noyée étoit tombé d'effroi sur l'escalier, & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son pere la toucha sensiblement, & la certitude que cette espérance étoit vaine ne fut pas le moindre des maux qu'il me falut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier; dans l'accablement où elle étoit elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée; je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avoit pas passée toute entiere à dormir.

Cependant la consternation regnoit dans la maison. Chacun dans un morne silence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'osoit interroger personne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit savoir. On se disoit, s'il y a quelque bonne nouvelle on s'empressera de la dire; s'il y en a de mauvaises, on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient saisis, c'étoit assés pour eux qu'il n'arrivât rien qui fit nouvelle. Au milieu de ce morne repos,

Ma-

Madame d'Orbe étoit la ſeule active & parlante. Sitôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller repoſer dans la ſienne, elle parcouroit toute la maiſon, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on diſoit? Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vû; mais elle cherchoit à ſe tromper elle-même, & à recuſer le témoignage de ſes yeux. Ceux qu'elle queſtionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à queſtionner les autres, & toujours avec une inquietude ſi vive, avec un air ſi effrayant, qu'on eut ſu la vérité mille fois ſans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle ſe contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit ſous les yeux la diſpoſoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit ſur tout de lui laiſſer voir ſes allarmes, mais elle réuſſiſſoit mal à les cacher. On appercevoit ſon trouble dans ſon affectation même à paroitre tranquille. Julie de ſon côté n'épargnoit rien pour l'abuſer. Sans exténuer ſon mal elle en parloit preſque comme d'une choſe paſſée, & ne ſembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour ſe remettre. C'etoit encore un de mes ſupplices de les voir chercher à ſe raſſurer mutuellement, moi qui ſavois ſi bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'eſpoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit deshabillée. Julie lui propoſa de s'aller coucher; elle n'en voulut rien faire. Hébien donc

donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajoûta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, Cousine? mon mal ne se gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit; le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit passé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Madame d'Orbe étoit la veille, je jugeai du desespoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je serois le témoin. En entrant je la vis assise dans un fauteuil, defaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & presque éteints; mais douce, tranquille, parlant peu, & faisant tout ce qu'on lui disoit, sans répondre. Pour Julie, elle paroissoit moins foible que la veille, sa voix étoit plus ferme, son geste plus animé; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa Cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fievre: mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrette joye qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cause. Le Médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui, & il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque tems, je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec soin; il y regnoit de l'ordre & de l'élégance; elle avoit fait mettre

des pots de fleurs sur sa cheminée ; ses rideaux étoient entr'ouverts & rattachés ; l'air avoit été changé ; on y sentoit une odeur agréable ; on n'eut jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin : la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend sa derniere heure. Elle vit ma surprise, elle en sourit, & lisant dans ma pensée elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux, & vous pouvez juger si, se sentant prête à les quitter, ses caresses furent tiédes & modérées ! J'observai même qu'elle revenoit plus souvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fut devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens, ces soupirs, ces transports étoient des misteres pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendresse de leur âge ; ils ne comprenoient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à ses regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient tristes & ils pleuroient : Ils n'en savoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres ; ils craignent de souffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre ; on les auroit crus stupides. La seule Henriette, un peu plus

âgée,

âgée, & d'un ſexe où le ſentiment & les lumieres ſe dévelopent plutôt, paroiſſoit troublée & allarmée de voir ſa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ſes enfans. Je me ſouviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans ſon caractere ſur l'imbecille vanité de Veſpaſien qui reſta couché tandis qu'il pouvoit agir, & ſe leva lorſqu'il ne put plus rien faire (*). Je ne ſais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout, mais je ſais bien qu'une mere de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché ſon cœur ſur ſes enfans; aprés les avoir pris chacun à part, ſur tout Henriette qu'elle tint fort longtems, & qu'on entendoit plaindre & ſangloter en recevant ſes baiſers, elle les appella tous trois, leur donna ſa bénédiction, & leur dit en leur montrant Madame d'Orbe, allez mes enfans, allez vous jetter aux pieds de votre mere: voila celle que Dieu vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'inſtant ils courent à elle, ſe mettent à ſes genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur ſeconde mere. Claire ſe pencha ſur eux; mais en les ſerrant dans ſes bras elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémiſſemens, elle ne put jamais prononcer un ſeul mot, elle étouffoit. Jugez ſi

(*) Ceci n'eſt pas bien exact. Suetone dit que Veſpaſien travailloit comme à l'ordinaire dans ſon lit de mort, & donnoit même ſes audiences: mais peut-être, en effet, eut-il mieux valu ſe lever pour donner ſes audiences, & ſe recoucher pour mourir. Je ſais que Veſpaſien ſans être un grand homme étoit au moins un grand Prince. N'importe; quelque rolle qu'on ait pu faire durant ſa vie, on ne doit point joüer la comédie à ſa mort.

Julie

Julie étoit émue ! Cette ſcene commençoit à devenir trop vive ; je la fis ceſſer.

Ce moment d'attendriſſement paſſé, l'on ſe remit à cauſer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie ſe fut un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement ſur ſon viſage ; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un eſprit très libre de ſoins ; rien ne lui échapoit, elle étoit à la converſation comme ſi elle n'avoit eu autre choſe à faire. Elle nous propoſa de diner dans ſa chambre, pour nous quitter le moins qu'il ſe pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refuſé. On ſervit ſans bruit, ſans confuſion, ſans deſordre, d'un air auſſi rangé que ſi l'on eut été dans le ſalon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dinerent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appetit trouva le ſecret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'inſtruction de ſa cuiſiniere, tantôt voulant ſavoir ſi elle oſeroit en goûter, tantôt nous intéreſſant par nôtre ſanté même dont nous avions beſoin pour la ſervir, toujours montrant le plaiſir qu'on pouvoit lui faire de maniere à ôter tout moyen de s'y refuſer, & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous diſtraire du triſte objet qui nous occupoit. Enfin une maitreſſe de maiſon, attentive à faire ſes honneurs, n'auroit pas en pleine ſanté pour des étrangers des ſoins plus marqués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour ſa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit, rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne ſavois plus qu'imaginer ; je n'y étois plus.

Après le diné, on annonça Monſieur le Miniſtre. Il venoit comme ami de la maiſon, ce qui lui arrivoit fort ſouvent. Quoique je ne l'euſſe point fait appeller, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de ſon arrivée, & je ne crois pas qu'en pareille circonſtance le plus zélé croyant l'eut pu voir avec plus de plaiſir. Sa préſence alloit éclaircir bien des doutes & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappellez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer ſa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû ſelon moi produire cette affreuſe nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement ? Quoi ! cette femme dévote qui dans l'état de ſanté ne paſſe pas un jour ſans ſe recueillir, qui fait un de ſes plaiſirs de la priere, n'a plus que deux jours à vivre, elle ſe voit prête à paroitre devant le juge redoutable ; & au lieu de ſe préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à ſa conſcience, elle s'amuſe à parer ſa chambre, à faire ſa toilette, à cauſer avec ſes amis, à égayer leurs repas ; & dans tous ſes entretiens pas un ſeul mot de Dieu ni du ſalut ! Que devois-je penſer d'elle & de ſes vrais ſentimens ? Comment arranger ſa conduite avec les idées que j'avois de ſa piété ? Comment accorder l'uſage qu'elle faiſoit des derniers momens de ſa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix ? Tout cela formoit à mon ſens une enigme inexplicable. Car enfin quoique je ne m'attendiſſe pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me ſembloit pourtant que c'étoit le tems de ſonger à ce qu'elle eſtimoit d'une ſi grande importance, &

qui

qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le sera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre ?

Ces réflexions m'amenerent à un point où je ne me serois guere attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet que mes opinions indiscretement soutenues n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes, & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eut renoncé. Si j'eusse été malade je serois certainement mort dans mon sentiment, mais je désirois qu'elle mourut dans le sien, and je trouvois, pour ainsi dire, qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroitront extravagantes ; je ne les trouve pas raisonnables, & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier ; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le Pasteur ameneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministere ; & quand Julie eut été capable de déguisement dans ses réponses, il lui eut été bien difficile de se déguiser assés pour qu'attentif & prévenu, je n'eusse pas démélé ses vrais sentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévû. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui servirent de transitions au ministre pour venir à son sujet ; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajoûta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé sur certains points des sentimens qui ne s'accordoient pas entierement avec la doctrine de l'Eglise, c'est à dire avec celle que la plus saine raison pouvoit

déduire

déduire de l'Ecriture ; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il espéroit qu'elle vouloit mourir ainsi qu'elle avoit vécu dans la communion des fidelles, & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes, & n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot-à-mot, car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

„ Permettez-moi, Monsieur, de commencer „ par vous remercier de tous les soins que vous „ avez pris de me conduire dans la droite route „ de la morale & de la foi chrétienne, & de la „ douceur avec laquelle vous avez corrigé ou „ supporté mes erreurs quand je me suis égarée. „ Pénétrée de respect pour votre zele & de re- „ connoissance pour vos bontés, je déclare avec „ plaisir que je vous dois toutes mes bonnes ré- „ solutions, & que vous m'avez toujours portée „ à faire ce qui étoit bien, & à croire ce qui étoit „ vrai.

„ J'ai vécu & je meurs dans la communion „ protestante qui tire son unique regle de l'Ecri- „ ture Sainte & de la raison ; mon cœur a tou- „ jours confirmé ce que prononçoit ma bouche, „ & quand je n'ai pas eu pour vos lumieres toute „ la docilité qu'il eut falu peut-être, c'étoit un „ effet de mon aversion pour toute espece de dé- „ guisement ; ce qu'il m'étoit impossible de „ croire, je n'ai pu dire que je le croyois ; j'ai „ toûjours cherché sincerement ce qui étoit con- „ forme à la gloire de Dieu & à la vérité. J'ai „ pu me tromper dans ma recherche ; je n'ai

„ pas

„ pas l'orgueil de penser avoir eu toujours rai-
„ son ; j'ai peut-être eu toujours tort ; mais mon
„ intention a toujours été pure, & j'ai toujours
„ cru ce que je disois croire. C'étoit sur ce
„ point tout ce qui dépendoit de moi. Si Dieu
„ n'a pas éclairé ma raison au delà, il est clé-
„ ment & juste ; pourroit-il me demander
„ compte d'un don qu'il ne m'a pas fait ?

„ Voila, Monsieur, ce que j'avois d'essentiel
„ à vous dire sur les sentimens que j'ai professés.
„ Sur tout le reste mon état présent vous répond
„ pour moi. Distraite par le mal, livrée au dé-
„ lire de la fievre, est-il tems d'essayer de rai-
„ sonner mieux que je n'ai fait jouissant d'un
„ entendement aussi sain que je l'ai receu ? Si je
„ me suis trompée alors, me tromperois-je moins
„ aujourd'hui, & dans l'abatement où je suis
„ dépend-il de moi de croire autre chose que ce
„ que j'ai cru étant en santé ? C'est la raison
„ qui décide du sentiment qu'on préfere, & la
„ mienne ayant perdu ses meilleures fonctions,
„ quelle autorité peut donner ce qui m'en reste
„ aux opinions que j'adopterois sans elle ? Que
„ me reste-t-il donc desormais à faire ? C'est de
„ m'en rapporter à ce que j'ai cru ci-devant ;
„ car la droiture d'intention est la même, & j'ai
„ le jugement de moins. Si je suis dans l'erreur,
„ c'est sans l'aimer ; cela suffit pour me tran-
„ quilliser sur ma croyance.

„ Quant à la préparation à la mort, Mon-
„ sieur, elle est faite ; mal, il est vrai, mais de
„ mon mieux, & mieux du moins que je ne la
„ pourrois faire à présent. J'ai tâché de ne pas
„ attendre pour remplir cet important devoir
„ que j'en fusse incapable. Je priois en santé ;
„ main-

„ maintenant je me résigne. La priere du malade est la patience : La préparation à la mort „ est une bonne vie ; je n'en connois point „ d'autre. Quand je conversois avec vous, „ quand je me recueillois seule, quand je m'efforçois de remplir les devoirs que Dieu m'impose ; c'est alors que je me disposois à paroitre „ devant lui ; c'est alors que je l'adorois de „ toutes les forces qu'il m'a données ; que ferois-je aujourd'hui que je les ai perdues ; Mon „ ame aliénée est-elle en état de s'élever à lui ? „ Ces restes d'une vie à demi-éteinte, absorbés „ par la souffrance, sont-ils dignes de lui être „ offerts ? Non, Monsieur ; il me les laisse pour „ être donnés à ceux qu'il m'a fait aimer & qu'il „ veut que je quitte ; je leur fais mes adieux „ pour aller à lui : c'est d'eux qu'il faut que je „ m'occupe : bientôt je m'occuperai de lui seul, „ mes derniers plaisirs sur la terre sont aussi mes „ derniers devoirs ; n'est-ce pas le servir encore „ & faire sa volonté que de remplir les soins que „ l'humanité m'impose, avant d'abandonner sa „ dépouille ? Que faire pour appaiser des troubles que je n'ai pas ? Ma conscience n'est „ point agitée ; si quelquefois elle m'a donné „ des craintes, j'en avois plus en santé qu'aujourd'hui. Ma confiance les efface ; elle me „ dit que Dieu est plus clément que je ne suis „ coupable, & ma sécurité redouble en me sentant approcher de lui. Je ne lui porte point „ un repentir imparfait, tardif, & forcé, qui, „ dicté par la peur ne sauroit être sincere, & „ n'est qu'un piege pour le tromper. Je ne lui „ porte pas le reste & le rebut de mes jours, „ pleins de peine & d'ennuis, en proye à la ma-

„ ladie,

„ ladie, aux douleurs, aux angoiſſes de la mort,
„ & que je ne lui donnerois que quand je n'en
„ pourrois plus rien faire. Je lui porte ma vie
„ entiere, pleine de péchés & de fautes, mais
„ exempte des remords de l'impie & des crimes
„ du méchant.

„ A quels tourmens Dieu pourroit-il con-
„ damner mon ame ? Les réprouvés, dit-on, le
„ haïſſent ! Il faudroit donc qu'il m'empêchât
„ de l'aimer ? Je ne crains pas d'augmenter
„ leur nombre. O grand Etre ! Etre éternel,
„ ſuprême intelligence, ſource de vie & de féli-
„ cité, créateur, conſervateur, pere de l'homme
„ & Roi de la nature, Dieu très puiſſant, très
„ bon, dont je ne doutai jamais un moment,
„ & ſous les yeux duquel j'aimai toujours à
„ vivre ! Je le ſais, je m'en réjouïs, je vais pa-
„ roitre devant ton trône. Dans peu de jours
„ mon ame libre de ſa dépouille commencera de
„ t'offrir plus dignement cet immortel hom-
„ mage qui doit faire mon bonheur durant
„ l'éternité. Je compte pour rien tout ce que
„ je ferai juſqu'à ce moment. Mon corps vit
„ encore, mais ma vie morale eſt finie. Je ſuis
„ au bout de ma carriere & déja jugée ſur le
„ paſſé. Souffrir & mourir eſt tout ce qui me
„ reſte à faire ; c'eſt l'affaire de la nature : Mais
„ moi j'ai taché de vivre da maniere à n'avoir
„ pas beſoin de ſonger à la mort, & maintenant
„ qu'elle approche, je la vois venir ſans effroi.
„ Qui s'endort dans le ſein d'un pere n'eſt pas
„ en ſouci du réveil.

Ce diſcours prononcé d'abord d'un ton grave & poſé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit ſur tous les aſſiſtans, ſans m'en excepter,

excepter, une impreſſion d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu ſurnaturel; un nouvel éclat animoit ſon teint, elle paroïſſoit rayonnante, & s'il y a quelque choſe au monde qui merite le nom de céleſte, c'étoit ſon viſage tandis qu'elle parloit.

Le Paſteur lui-même ſaiſi, tranſporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel; Grand Dieu! voila le culte qui t'honore; daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyois vous inſtruire, & c'eſt vous qui m'inſtruiſez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conſcience, il ne vous trompera pas; j'ai vû bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous ſeule. Quelle différence d'une fin ſi paiſible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & ſeches prieres que parcequ'ils ſont indignes d'étre exaucés! Madame, votre mort eſt auſſi belle que votre vie: Vous avez vécu pour la charité; vous mourez martire de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous ſervir d'exemple, ſoit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus; puiſſions-nous tous tant que nous ſommes vivre & mourir comme vous! Nous ſerons bien ſûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaiſir; c'eſt pour eux que mes derniers momens me ſont précieux.

Nous

Nous allons nous quitter pour ſi longtems qu'il ne faut pas nous quitter ſi vîte. Il fut charmé de reſter, & je ſortis là deſſus.

En rentrant, je vis que la converſation avoit continué ſur le même ſujet, mais d'un autre ton, & comme ſur une matiere indifférente. Le Paſteur parloit de l'eſprit faux qu'on donnoit au Chriſtianiſme en n'en faiſant que la Religion des mourans, & de ſes miniſtres des hommes de mauvais augure. On nous regarde diſoit-il, comme des meſſagers de mort, parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir ſuffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce tems là. Il faut nous vétir d'une couleur lugubre; il faut affecter un air ſévere; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'eſt pis encore. Un catholique mourant n'eſt environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au ſoin qu'on prend d'écarter de lui les Démons, il croit en voir ſa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'eſt dans cet état d'effroi que l'Egliſe aime à le plonger pour avoir meilleur marché de ſa bourſe. Rendons grace au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le paradis aux riches, portent juſqu'en l'autre monde l'injuſte inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces ſombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une averſion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'eſpere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes tout op-

l [illegible]

c [illegible]
l [illegible]
f [illegible]
t [illegible]
q [illegible]
le [illegible]
[illegible]
q [illegible]
v [illegible]
le [illegible]
le [illegible]
[illegible]
cr [illegible]
ſtr [illegible]
av [illegible]
E [illegible]
ſc [illegible]
dc [illegible]
tr [illegible]
d' [illegible]
rc [illegible]
pr [illegible]
au [illegible]
v [illegible]
v [illegible]
q [illegible]
d [illegible]
c [illegible]
q [illegible]
N [illegible]
vi [illegible]
[illegible]
êt [illegible]
qu [illegible] de
qu [illegible] la

la mort n'eſt rien ; le mal de la nature eſt peu de choſe ; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres ſemblables ſe paſſoient entre la malade, le paſteur, quelquefois le médecin, la Fanchon, & moi. Madame d'Orbe y étoit toujours préſente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux beſoins de ſon amie, elle étoit prompte à la ſervir. Le reſte du tems, immobile & preſque inanimée, elle la regardoit ſans rien dire, & ſans rien entendre de ce qu'on diſoit.

Pour moi ; craignant que Julie ne parlât juſqu'à s'épuiſer, je pris le moment que le Miniſtre & le médecin s'étoient mis à cauſer enſemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille ; voila bien de la raiſon pour quelqu'un qui ſe croit hors d'état de raiſonner !

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raiſonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je ſavois en ſanté qu'il faloit mourir. J'ai ſouvent réfléchi ſur ma derniere maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne ſuis plus en état de penſer ni de réſoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois penſé, & pratiquer ce que j'avois réſolu.

Le reſte de la journée, à quelques accidens près, ſe paſſa avec la même tranquilité, & preſque de la même maniere que quand tout le monde ſe portoit bien. Julie étoit, comme en pleine ſanté, douce & careſſante ; elle parloit avec le même ſens, avec la même liberté d'eſprit ; même d'un air ſerein qui alloit quelquefois juſqu'a la gaîeté : Enfin je continuois de démêler

dans ses yeux un certain mouvement de joye qui m'inquiétoit de plus en plus, & sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit, vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je ; mais puisque j'ai pris les devants, laissez moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant assis auprès d'elle & la regardant fixement, je lui dis. Julie, ma chere Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas, vous avez attendu bien tard ! Oui, continuai-je voyant qu'elle me regardoit avec surprise ; je vous ai pénétrée ; vous vous réjouïssez de mourir ; vous êtes bien aise de me quitter. Rappellez-vous la conduite de votre Epoux depuis que nous vivons ensemble ; Ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel ? A l'instant elle me prit les mains, & de ce ton qui savoit aller chercher l'ame ; qui, moi ? je veux vous quitter ? Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur ? Avez-vous sitôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant, repris-je, vous mourez contente .... je l'ai vu .... je le vois. ... Arrêtez, dit-elle ; il est vrai, je meurs contente ; mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus ; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce mistere. Ce papier étoit une lettre, & je vis qu'elle vous étoit addressée. Je vous la remets ouverte, ajoûta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à

la

ſupprimer, ſelon ce que vous trouverez le plus convenable à votre ſageſſe & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne ſerai plus, & je ſuis ſi ſûre de ce que vous ferez à ma priere que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette Lettre, cher St. Preux, eſt celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau ſavoir que celle qui l'a écrite eſt morte ; j'ai peine à croire qu'elle n'eſt plus rien.

Elle me parla enſuite de ſon pere avec inquiétude. Quoi ! dit-elle, il fait ſa fille en danger, & je n'entends point parler de lui ! Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur ? Auroit-il ceſſé de m'aimer ? Quoi, mon pere ! . . . ce pere ſi tendre . . . m'abandonner ainſi ! . . . . me laiſſer mourir ſans le voir ! . . . . ſans recevoir ſa bénédiction . . . . ſes derniers embraſſemens ! . . . . O Dieu ! quels reproches amers il ſe fera quand il ne me trouvera plus ! . . . . Cette réflexion lui étoit douloureuſe. Je jugeai qu'elle ſupporteroit plus aiſément l'idée de ſon pere malade, que celle de ſon pere indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'allarme qu'elle en conçut ſe trouva moins cruelle que ſes prémiers ſoupçons. Cependant la penſée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas, dit-elle, que deviendra-t-il après moi ? A quoi tiendra-t-il ? Survivre à toute ſa famille ! . . . . Quelle vie ſera la ſienne ? Il ſera ſeul ; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort ſe faiſoit ſentir, & où la nature reprenoit ſon empire. Elle ſoupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile priere qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens foible, dit-elle ; je prévois que cet entretien pourroit *être* le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en sont le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouïr de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse & sage ; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus ; le seul, peut-être avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de bien ! Ah, croyez que si je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la passer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendresse, m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenois dans les miennes, je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance ; ce seront les derniers jusqu'à ma mort Après en avoir versé pour Julie, il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la scene des enfans le matin, celle du ministre l'après-midi, l'entretien du soir avec moi l'avoient jettée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa foiblesse, soit qu'en effet la fievre & le redoublement fussent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très mal mis demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit insisté, disant qu'il s'agissoit d'une bonne action, qu'il connoissoit bien Madame de Wolmar,

mar,

mar, & qu'il ſavoit que tant qu'elle reſpireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour regle inviolable de ne jamais rebuter perſonne, & ſur tout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer, Je le fis venir. Il étoit preſque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la miſere ; au reſte, je n'apperçus rien dans ſa phyſionomie & dans ſes propos qui me fit mal augurer de lui. Il s'obſtinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agiſſoit que de quelque ſecours pour lui aider à vivre, ſans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aye grand beſoin : Je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'eſtime plus que tous les tréſors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame ſeule, de qui je le tiens, peut me rendre une ſeconde fois.

Ce diſcours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un malhonnête homme eut pû dire la même choſe ; mais il ne l'eut jamais dite du même ton. Il exigeoit du miſtere ni laquais, ni femme de chambre. Ces précautions me ſembloient bizarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Madame d'Orbe ; il paſſa devant elle ; elle ne le reconnut point, & j'en fus peu ſurpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'inſtant, & le voyant dans ce triſte équipage, elle me reprocha de l'y avoir laiſſé. Cette reconnoiſſance fut touchante. Claire éveillée par le bruit s'approche & le reconnoit à la fin, non ſans donner auſſi quelques ſignes de joye ; mais les témoi-

gnages de ſon bon cœur s'éteignoient dans ſa profonde affliction : un ſeul ſentiment abſorboit tout ; elle n'étoit plus ſenſible à rien.

Je n'ai pas beſoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa préſence rappella bien des ſouvenirs : Mais tandis que Julie le conſoloit & lui donnoit de bonnes eſpérances, elle fut ſaiſie d'un violent étouffement & ſe trouva ſi mal qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire ſcene, & prévenir les diſtractions dans un moment où il ne faloit ſonger qu'à la ſécourir, je fis paſſer l'homme dans le cabinet, l'avertiſſant de le fermer ſur lui ; la Fanchon fut appellée, & à force de tems & de ſoins la malade revint enfin de ſa pamoiſon. En nous voyant tous conſternés autour d'elle, elle nous dit ; mes enfans, ce n'eſt qu'un eſſai : cela n'eſt pas ſi cruel qu'on penſe.

Le calme ſe rétablit ; mais l'allarme avoit été ſi chaude qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en dedans, comme je lui avois dit ; il falut attendre après le diné pour le faire ſortir.

Durant le repas, du Boſſon, qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on diſoit ſe remarier, ajoûta quelque choſe ſur le triſte ſort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore ; ce ſont les veuves dont les maris ſont vivans. Cela eſt vrai, reprit Fanchon qui vit que ce diſcours s'addreſſoit à elle ; ſur tout quand ils leur ſont chers. Alors l'entretien tomba ſur le ſien, & comme elle en avoit parlé,

avec

avec affection dans tous les tems, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de sa bienfaitrice alloit lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très touchans, louant son bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient séduit, & le regrettant si sincerement, que déja disposée à la tristesse, elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout à coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en sort impétueusement, se précipite à ses genoux, les embrasse, & fond en larmes. Elle tenoit un verre; il lui échappe : Ah, malheureux, d'où viens-tu ? se laisse aller sur lui, & seroit tombée en foiblesse, si l'on n'eut été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on sut par toute la maison que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon ! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises, Anet en auroit autant eu lui tout seul, qu'il en seroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu, qu'il falut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maitresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétexta que les enfans avoient besoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scene n'incommoda point la malade, comme les précédentes ; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous passames l'après-midi Claire & moi seuls auprès

d'elle, & nous eumes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper & qui lui rappelloit si vivement les premiers tems de sa jeunesse. Puis suivant le fil des évenemens, elle fit une courte récapitulation de sa vie entiere, pour montrer qu'à tout prendre elle avoit été douce & fortunée, que de dégrés en dégrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre, & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course, marquoit selon toute apparence dans sa carriere naturelle, le point de séparation des biens & des maux.

Elle remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté & non parmi des esclaves, d'une famille honorable & non d'une race de malfaiteurs, dans une honnête fortune & non dans les grandeurs du monde qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un pere & d'une mere tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison sur la leur, sans lui donner leur foiblesse ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne favorisant ni l'impiété ni le fana-

fanatifme, permet d'être fage & de croire, d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela, ferrant la main de fa Coufine qu'elle tenoit dans la fienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoitre & que la langueur rendoit encore plus touchant; tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci ! . . . . le ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naitre en même tems; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'eft jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau, je l'ai confervée tout le tems de ma vie, & fa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels fages confeils ne m'a-t-elle pas donnés? De quels périls ne m'a-t-elle pas fauvée? De quels maux ne me confoloit-elle pas? Qu'euffai-je été fans elle? Que n'eut-elle pas fait de moi, fi je l'avois mieux écoutée? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui! Claire pour toute réponfe baiffa la tête fur le fein de fon amie, & voulut foulager fes fanglots par des pleurs: il ne fut pas poffible. Julie la preffa longtems contre fa poitrine en filence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles fe remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens; c'eft le fort des chofes humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite perfonnel, indifférent fur tous les biens de l'opinion. Il étoit prefque impoffible que les préjugés de mon pere s'accordaffent avec mon penchant. Il me faloit un amant que j'euffe choifi moi-

même. Il s'offrit; je crus le choisir: sans doute le Ciel le choisit pour moi, afin que, livrée auxerreurs de ma passion, je ne le fusse pas aux horreurs du crime, & que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées: mais seul parmi tant d'autres il étoit honnête homme & pensoit ce qu'il disoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné? Non; je ne connus d'abord de lui que son langage & je fus séduite. Je fis par desespoir ce que d'autres font par effronterie: je me jettai comme disoit mon pere à sa tête; il me respecta: Ce fut alors seulement que je pus le connoitre. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter; mais j'y comptois auparavant, ensuite j'osai compter sur moi-même, & voila comment on se perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant; elle lui rendoit justice, mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépends. A force d'être équitable envers lui elle étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eut plus d'horreur qu'elle de l'adultere, sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Edouard, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands.

grands. Elle avoit perdu ſa mere au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle, mais ſi le Ciel la lui eut conſervée, bientôt il fut ſurvenu du deſordre dans ſa famille. L'appui de ſa mere, quelque foible qu'il fut, eut ſuffi pour la rendre plus courageuſe à reſiſter à ſon pere, & delà ſeroient ſortis la diſcorde & les ſcandales ; peut-être les deſaſtres & le deſhonneur ; peut-être pis encore ſi ſon frere avoit vécu. Elle avoit épouſé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point, mais elle ſoutint qu'elle n'auroit pu jamais être auſſi heureuſe avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant ſon amie. Il n'y avoit pas juſqu'à ſes chagrins & ſes peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché ſon cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne ſait pas, diſoit-elle, quelle douceur c'eſt de s'attendrir ſur ſes propres maux & ſur ceux des autres. La ſenſibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de ſoi-même indépendant de la fortune & des évenemens. Que j'ai gémi ! que j'ai verſé de larmes ! Hébien, s'il faloit renaitre aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis ſeroit le ſeul que je voudrois retrancher : celui que j'ai ſouffert me ſeroit agréable encore. St. Preux, je vous rends ſes propres mots ; quand vous aurez lû ſa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je ſuis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La proſpérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans,

tout

tout ce qui m'étoit cher raſſemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le préſent, l'avenir me flatoient également ; la jouïſſance & l'eſpoir ſe réuniſſoient pour me rendre heureuſe : Mon bonheur monté par dégrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir ; il étoit venu ſans être attendu, il ſe fut enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eut fait le ſort pour me ſoutenir à ce point ? Un état permanent eſt-il fait pour l'homme ? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fut-ce que le plaiſir de la poſſeſſion, qui s'uſe par elle. Mon pere eſt déja vieux ; mes enfans ſont dans l'âge tendre où la vie eſt encore mal aſſurée : que de pertes pouvoient m'affliger, ſans qu'il me reſtât plus rien à pouvoir acquérir ! L'affection maternelle augmente ſans ceſſe, la tendreſſe filiale diminue à meſure que les enfans vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge, les miens ſe feroient plus ſéparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde ; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Ruſſie ; que de pleurs ſon départ m'auroit coûtés ! Tout ſe feroit détaché de moi peu-à-peu, & rien n'eut ſuppleé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laiſſe ! Enfin n'eut-il pas falu mourir ? Peut-être mourir la derniere de tous ! Peut-être ſeule & abandonnée ! Plus on vit, plus on aime à vivre, même ſans jouïr de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie & la terreur de la mort, ſuite ordinaire de la vieilleſſe. Au lieu de cela, mes derniers inſtans ſont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir ; ſi même on peut appeller

appeller mourir, que laisser vivant ce qu'on aime. Non mes amis, non mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire; je reste avec vous; en vous laissant tous unis mon esprit mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi.... Et puis, nous nous rejoindrons, j'en suis sûre; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquilise mon ame, & m'adoucit un moment pénible; il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit & s'assure. Je fus heureuse, je le suis, je vais l'être: mon bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit là quand le Ministre entra. Il l'honoroit & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincere. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille, & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vû souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignoit-il ur désir secret de voir si ce calme se soutiendroit jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractere du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles, elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquillité des sujets intéressans pour elle & pour ses amis; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas indifférentes.

En

En ſuivant le fil de ſes idées ſur ce qui pouvoit reſter d'elle avec nous, elle nous parloit de ſes anciennes réflexions ſur l'état des ames ſéparées des corps. Elle admiroit la ſimplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, diſoit-elle, eſt auſſi raiſonnable que les contes de Revenans qui font mille deſordres & tourmentent les bonnes femmes, comme ſi les eſprits avoient des voix pour parler & des mains pour battre (*) ! Comment un pur Eſprit agiroit-il ſur une ame enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremiſe de ſes organes ? Il n'y a pas de ſens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'abſurde à ſuppoſer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre puiſſe y revenir encore, errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher ; non pas pour nous avertir de ſa préſence ; elle n'a nul moyen pour cela ; non pas pour agir ſur nous & nous communiquer ſes penſées ; elle n'a point de priſe pour ébranler les organes de notre cerveau ; non pas pour appercevoir non plus ce que nous

(*) Platon dit qu'à la mort les ames des juſtes qui n'ont point contracté de ſouillure ſur la terre, ſe dégagent ſeules de la matiere dans toute leur pureté. Quant à ceux qui ſe ſont ici-bas aſſervis à leurs paſſions, il ajoûte que leurs ames ne reprennent point ſitôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terreſtres qui les tiennent comme enchainées autour des débris de leurs corps ; voila, dit-il, ce qui produit ces ſimulacres ſenſibles qu'on voit quelquefois errans ſur les cimetieres, en attendant de nouvelles tranſmigrations. C'eſt une manie commune aux philoſophes de tous les âges de nier ce qui eſt, & d'expliquer ce qui n'eſt pas.

faiſons;

faisons, car il faudroit qu'elle eut des sens ; mais pour connoitre elle même ce que nous pensons & ce que nous sentons, par une communication immédiate, semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dès cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre, puisque nous le verrons face-à-face (*) : Car enfin, ajouta-t-elle en regardant le Ministre, à quoi serviroient des sens lorsqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Etre éternel ne se voit ni ne s'entend ; il se fait sentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris à la réponse du pasteur & à quelques signes d'intelligence, qu'un des points ci-devant contestés entre eux étoit la résurrection des corps. Je m'apperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi se rapprochoit de la raison.

Elle se complaisoit tellement à ces idées que quand elle n'eut pas pris son parti sur ses anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois, disoit-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mere présente, qui lisoit dans le cœur de sa fille & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si durant ces discours la main de Claire étoit souvent serrée.

(*) Cela me paroit très bien dit : car qu'est-ce que voir Dieu face-à-face, si ce n'est lire dans la suprême intelligence ?

Quoique le Pasteur répondit à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prit son silence sur d'autres points pour un aveu, il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment, & d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoitroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

Cela peut être, reprit Julie, il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si cheres, qu'il m'en couteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espece d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers; ils me le seront donc encore: ne les voir (*) plus

(*) Il est aisé de comprendre que par ce mot *voir* elle entend un pur acte de l'entendement, semblable à celui par lequel Dieu nous voit & par lequel nous verrons Dieu. Les sens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des esprits: mais la raison la conçoit très bien, & mieux, ce me semble, que la communication du mouvement dans les corps.

seroit

feroit une peine, & le féjour des bienheureux n'en admet point. Au refte, ajouta-t-elle en regardant le miniftre d'un air affés gai, fi je me trompe, un jour ou deux d'erreur feront bientôt paffés. Dans peu j'en faurai là-deffus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très fûr, c'eft que tant que je me fouviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon pafteur n'aura pas la derniere place.

Ainfi fe pafferent les entretiens de cette journée, où la fécurité, l'efpérance, le repos de l'ame brillerent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au jugement du Miniftre, la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraye, plus careffante, plus aimable, en un mot, plus elle même. Toujours du fens, toujours du fentiment, toujours la fermeté du fage, & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de fentence; par tout la naïve expreffion de ce qu'elle fentoit; partout la fimplicité de fon cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la fouffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité ftoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle; & quand les horreurs de la mort faifoient quelque inftant pâtir la nature, elle ne cachoit point fes frayeurs, elle fe laiffoit confoler. Sitôt qu'elle étoit remife, elle confoloit les autres. On voyoit, on fentoit fon retour; fon air careffant le difoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, fa plaifanterie même étoit touchante; on avoit le fourire à

la

la bouche & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouïr de ce qu'on va perdre, elle plaisoit plus, elle étoit plus aimable qu'en santé même ; & le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

Vers le soir elle eut encore un accident qui, bien que moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir longtems ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée ; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guerira pas de cela, dit-elle en regardant Claire ; la maladie est dans le sang.

Se sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il faloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce soir là sans se faire appeller. Julie s'en apperçut & sourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, soupe encore avec moi ce soir ; tu auras plus longtems ton mari que ta maitresse. Puis elle me dit, je n'ai pas besoin de vous recommander Claude Anet: Non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveuillance n'a pas besoin de m'être recommandé.

Le soupé fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie, voyant qu'elle pouvoit soutenir la lumiere, fit approcher la table, &, ce qui sembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le satisfaire lui offrit un blanc de poulet ; non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette Ferra (*). On lui

(*) Excellent poisson particulier au lac de Genève, & qu'on n'y trouve qu'en certain tems.

en donna un petit morceau ; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il faloit voir Madame d'Orbe la regarder ; il faloit le voir, car cela ne peut se dire. Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fit mal, elle en parut mieux le reste du soupé. Elle se trouva même de si bonne humeur qu'elle s'avisa de remarquer par forme de reproche qu'il y avoit longtems que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces Messieurs. A la contenance du Médecin elle vit qu'il s'attendoit à boire de vrai vin d'Espagne, & sourit encore en regardant sa Cousine. J'apperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, Claire de son côté commençoit de tems à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt sur Julie & tantôt sur Fanchon à qui ces yeux sembloient dire ou demander quelque chose.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la Cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le Valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la provision d'un seul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit sans que personne s'en fut apperçu, malgré plusieurs nuits de veille (*). Le médecin tomboit des nues. Pour moi, soit qu'il

(*) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique : Trouvez seulement Julie, & tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela, ils sont ce qu'on les fait être.

falut

falut attribuer cet oubli à la triſteſſe ou à la ſobriété des Domeſtiques, j'eus honte d'uſer avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que deſormais tout le monde eut du vin à diſcrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le médecin le lui donna dans un verre & voulut qu'elle le but pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon ; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foibleſſe, le régime ordinaire à Julie donnerent au vin une grande activité. Ah ! dit-elle, vous m'avez enivrée ! après avoir attendu ſi tard ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'eſt un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle ſe mit à babiller, très ſenſément pourtant, à ſon ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'eſt que ſon teint n'étoit point allumé ; ſes yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie ; à la pâleur près on l'auroit crue en ſanté. Pour alors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait viſible. Elle élevoit un œil craintif alternativement ſur Julie, ſur moi, ſur la Fanchon, mais principalement ſur le médecin : tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit & n'oſoit faire. On eut dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaiſe réponſe la retenoit ; ſon inquiétude étoit ſi vive qu'elle en paroiſſoit oppreſſée.

Fan-

Fanchon, enhardie par tous ces ſignes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il ſembloit que Madame avoit un peu moins ſouffert aujourd'hui; .... que la derniere convulſion avoit été moins forte; .... que la ſoirée .... elle reſta interdite. Et Claire, qui pendant qu'elle avoit parlé trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs ſur le médecin, les regards attachés aux ſiens, l'oreille attentive, & n'oſant reſpirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eut falu être ſtupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Boſſon ſe lêve, va tâter le pouls de la malade, & dit; il n'y a point là d'ivreſſe, ni de fievre; le pouls eſt fort bon. A l'inſtant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras; Hébien Monſieur! .... le pouls? .... la fievre? .... la voix lui manquoit; mais ſes mains écartées reſtoient toujours en avant; ſes yeux pétilloient d'impatience; il n'y avoit pas un muſcle à ſon viſage qui ne fut en action. Le médecin ne répond rien, reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reſte un moment penſif, & dit; Madame, je vous entens bien. Il m'eſt impoſſible de dire à préſent rien de poſitif; mais ſi demain matin à pareille heure elle eſt encore dans le même état, je réponds de ſa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverſe deux chaiſes & preſque la table, ſaute au cou du médecin, l'embraſſe, le baiſe mille fois en ſanglotant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuoſité s'ôte du doigt une bague de prix, la met au ſien malgré lui, & lui dit hors d'haleine. Ah Monſieur!

ſi vous nous la rendez, vous ne la ſauverez pas ſeule.

Julie vit tout cela. Ce ſpectacle la déchira. Elle regarde ſon amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux. Ah cruelle ! que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir deſeſpérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre ; il amortit auſſi-tôt les tranſports de joye ; mais il ne put étouffer tout à fait l'eſpoir renaiſſant.

En un inſtant la réponſe du Médecin fut ſue par tout la maiſon. Ces bonnes gens crurent déja leur maitreſſe guérie. Ils réſolurent tout d'une voix de faire au Médecin, ſi elle en revenoit, un préſent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ſes gages, & l'argent fut ſur le champ conſigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord ſe fit avec tant d'empreſſement que Julie entendoit de ſon lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui ſe ſent mourir ! Elle me fit ſigne, & me dit à l'oreille : On m'a fait boire juſqu'à la lie la coupe amere & douce de la ſenſibilité.

Quand il fut queſtion de ſe retirer, Madame d'Orbe, qui partagea le lit de ſa Couſine comme les deux nuits précédentes, fit appeller ſa femme de chambre pour relayer cette nuit la Fanchon ; mais celle-ci s'indigna de cette propoſition, plus même, ce me ſembla, qu'elle n'eut fait ſi ſon mari ne fut pas arrivé. Madame d'Orbe s'opiniâtra de ſon côté, & les deux femmes de chambre paſſerent la nuit enſemble dans le cabinet. Je la paſſai dans la

chambre

chambre voisine, & l'espoir avoit tellement ranimé le zele, que ni par ordres ni par ménaces je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit avec une telle impatience qu'il y avoit peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant là nuit quelques allées & venues qui ne m'allarmerent pas: mais sur le matin que tout étoit tranquille, un bruit sourd, frappa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau .... St. Preux! .... cher St. Preux! .... je vois les deux amies sans mouvement, & se tenant embrassées; l'une évanouie, & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir son dernier soupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus. .... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier saisissement je m'informai de Madame d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans sa chambre, & même l'y renfermer: car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie, se jettoit sur son corps, le réchauffoit du sien, s'efforçoit de la ranimer, le pressoit, s'y colloit avec une espece de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms passionnés, & nourrissoit son desespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de sens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoissant personne, se roûlant par la chambre en se tordant les mains & mordant les pieds des

chaiſes, murmurant d'une voix ſourde quelques paroles extravagantes, puis pouſſant par longs intervalles des cris aigus qui faiſoient treſſaillir. Sa femme de chambre au pied de ſon lit conſternée, épouvantée, immobile, n'oſant ſouffler, cherchoit à ſe cacher d'elle, & trembloit de tout ſon corps. En effet, les convulſions dont elle étoit agitée avoient quelque choſe d'effrayant. Je fis ſigne à la femme de chambre de ſe retirer ; car je craignois qu'un ſeul mot de conſolation lâché mal à propos ne la mit en fureur.

Je n'eſſayai pas de lui parler ; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu ; mais au bout de quelque-tems la voyant épuiſée de fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'aſſis auprès d'elle, en lui tenant les mains ; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les fis venir autour d'elle. Malheureuſement, le premier qu'elle apperçut fut préciſement la cauſe innocente de la mort de ſon amie. Cet aſpect la fit frémir. Je vis ſes traits s'altérer, ſes regards s'en détourner avec une eſpece d'horreur, & ſes bras en contraction ſe roidir pour le repouſſer. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné ! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une tu deviens odieux à l'autre ; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irriterent violemment & m'en attirerent de très piquans. Ils ne laiſſerent pourtant pas de faire impreſſion. Elle prit l'enfant dans ſes bras & s'efforça de le careſſer ; ce fut en vain ; elle le rendit preſque au même inſtant. Elle continue même à le voir avec moins de plaiſir

que

que l'autre, & je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

Gens sensibles, qu'eussiez-vous fait à ma place ? Ce que faisoit Madame d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans, à Madame d'Orbe, aux funerailles de la seule personne que j'aye aimée, il falut monter à cheval & partir la mort dans le cœur pour la porter au plus déplorable pere. Je le trouvai souffrant de sa chute, agité, troublé de l'accident de sa fille. Je le laissai accablé de douleur, de ces douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au dehors, qui n'excitent ni gestes ni cris, mais qui tuent. Il n'y resistera jamais, j'en suis sûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de son ami. Le lendemain je fis toute la diligence possible pour être de retour de bonne heure & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : Mais tout n'étoit pas dit encore. Il faloit qu'elle ressuscitât, pour me donner l'horreur de la perdre une seconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'aussi loin que je pus l'entendre ; Monsieur, Monsieur, hâtez-vous ; Madame n'est pas morte. Je ne compris rien à ce propos insensé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui versoient des larmes de joye en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'est ; tout le monde est dans le transport, personne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt personnes à genoux autour de son lit, &

les yeux fixés sur elle. Je m'approche; je la vois sur ce lit habillée & parée; le cœur me bat; je l'examine. . . . . Hélas, elle étoit morte! Ce moment de fausse joye sitôt & si cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne suis pas colere: je me sentis vivement irrité. Je voulus savoir le fond de cette extravagante scene. Tout étoit déguisé, altéré, changé: j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'histoire du prodige.

Mon beau-pere allarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir se passer de son Valet-de-chambre, l'avoit envoyé un peu avant mon arrivée auprès de lui savoir des nouvelles de sa fille. Le vieux domestique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau, & traversant le lac pendant la nuit étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la consternation, il en apprend le sujet, il monte en gémissant à la chambre de Julie; il se met à genoux aux pieds de son lit, il la regarde, il pleure, il la contemple. Ah, ma bonne maitresse! ah, que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous! moi qui suis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne suis bon à rien, que fais-je sur la terre? Et vous qui étiez jeune, qui faisiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maison, l'espoir des malheureux; . . . . hélas quand je vous vis naitre, étoit-ce pour vous voir mourir? . . . .

Au milieu des exclamations que lui arrachoient son zele & son bon cœur, les yeux toujours collés sur ce visage, il crut appercevoir un mouvement: son imagination se frappe; il voit Julie

tourner

tourner les yeux, le regarder, lui faire un ſigne de tête. Il ſe lêve avec tranſport & court par toute la maiſon, en criant que Madame n'eſt pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en eſt ſûr, qu'elle en reviendra. Il n'en falut pas davantage; tout le monde accourt, les voiſins, les pauvres qui faiſoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient, elle n'eſt pas morte! Le bruit s'en répand & s'augmente : le peuple ami du merveilleux ſe prête avidement à la nouvelle; on la croit comme on la déſire; chacun cherche à ſe faire fête en apuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas ſeulement fait ſigne, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonſtanciés qui n'arriverent jamais.

Sitôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer; on s'empreſſoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux ſpiritueuſes, on touchoit ſi le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maitreſſe reſtât euvironné d'hommes dans un état ſi negligé, firent ſortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoitre combien on s'abuſoit. Toutefois ne pouvant ſe réſoudre à détruire une erreur ſi chere; peut-être eſpérant encore elles-mêmes quelque évenement miraculeux, elles vétirent le corps avec ſoin, & quoique ſa garderobe leur eut été laiſſée, elles lui prodiguerent la parure. Enſuite l'expoſant ſur un lit & laiſſant les rideaux ouverts, elles ſe remirent à la pleurer au milieu de la joye publique.

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit

impossible de faire entendre raison à la multitude, que si je faisois fermer la porte & porter le corps à la sépulture il pourroit arriver du tumulte, que je passerois au moins pour un mari parricide qui faisoit enterrer sa femme en vie, & que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente six heures, par l'extrême chaleur qu'il faisoit, les chairs commençoient à se corrompre, & quoique le visage eut gardé ses traits & sa douceur, on y voyoit déja quelques signes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossiere; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre, d'y navrer son cœur à plaisir, de l'y repaître de ce mortel spectacle, de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant son parti sans rien dire, elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles que vous lui aviez apporté des Indes (*). Puis s'approchant du lit, elle baisa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante. „ Maudite soit l'indigne main qui jamais levera ce „ voile! maudit soit l'œil impie qui verra ce „ visage défiguré!" Cette action, ces mots

(*) On voit assés que c'est le songe de St. Preux, dont Madame d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui suggere l'expédient de ce voile. Je crois que si l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit parce qu'il arrivera; mais il arrive parce qu'il a été prédit.

fre-

frapperent tellement les ſpectateurs, qu'auſſi-tôt comme par une inſpiration ſoudaine la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impreſſion ſur tous nos gens & ſur tout le peuple, que la defunte ayant été miſe au cercueil dans ſes habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, ſans qu'il ſe ſoit trouvé perſonne aſſés hardi pour toucher au voile (*).

Le ſort du plus à plaindre eſt d'avoir encore à conſoler les autres. C'eſt ce qui me reſte à faire auprès de mon beaupere, de Madame d'Orbe, des amis, des parens, des voiſins, & de mes propres gens. Le reſte n'eſt rien ; mais mon vieux ami ! mais Madame d'Orbe ! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoûte à la mienne. Loin de me ſavoir gré de mes ſoins, elle me les reproche ; mes attentions l'irritent, ma froide triſteſſe l'aigrit ; il lui faut des regrets amers ſemblables aux ſiens, & ſa douleur barbare voudroit voir tout le monde au deſeſpoir. Ce qu'il y a de plus déſolant eſt qu'on ne peut compter ſur rien avec elle, & ce qui la ſoulage un moment la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & feroit riſible pour des gens de ſens froid. J'ai beaucoup à ſouffrir ; je ne me rebuterai jamais. En ſervant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un ſeul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à ſe conſerver pour remplir les ſoins dont la char-

(*) Le peuple du pays de Vaud, quoique proteſtant, ne laiſſe pas d'être extrémement ſuperſtitieux.

gea son amie. Exténuée d'agitations, d'abstinences, de veilles, elle sembloit enfin résolue à revenir sur elle-même, à recommencer sa vie ordinaire, à reprendre ses repas dans la salle à manger. La premiere fois qu'elle y vint je fis diner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet essai devant eux : car le spectacle des passions violentes de toute espéce est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse, qui les séduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre (*). Ils n'en avoient déja que trop vu.

En entrant, elle jetta un coup d'œil sur la table & vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la premiere chaise qu'elle trouva derriere elle, sans vouloir se mettre à table ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troisieme couvert à la place qu'occupoit ordinairement sa Cousine. Alors elle se laissa prendre par la main & mener à table sans resistance, rangeant sa robe avec soin, comme si elle eut craint d'embarrasser cette place vuide. A peine avoit-elle porté la premiere cuillerée de potage à sa bouche qu'elle la repose, & demande d'un ton brusque ce que faisoit là ce couvert, puisqu'il n'étoit point occupé ? Je lui dis qu'elle avoit raison. & fis ôter le couvert. Elle essaya de manger, sans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu son cœur se gonfloit à des soupirs. Enfin elle se leva tout à coup de table, s'en retourna dans sa chambre

(*) Voila pourquoi nous aimons tous le théatre, & plusieurs d'entre nous les romans.

sans

ſans dire un ſeul mot ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raiſon par ſes propres caprices, & d'amolir la dureté du deſeſpoir par un ſentiment plus doux. Vous ſavez que ſa fille reſſemble beaucoup à Madame de Wolmar. Elle ſe plaiſoit à marquer cette reſſemblance par des robes de même étoffe; & elle leur avoit apporté de Genève pluſieurs ajuſtemens ſemblables, dont elles ſe paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut poſſible, & après l'avoir bien inſtruite, je lui fis occuper à table le troiſieme couvert, qu'on avoit mis comme la veille.

Claire au premier coup d'œil comprit mon intention; elle en fut touchée; elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut-là le premier de mes ſoins auquel elle parut ſenſible, & j'augurai bien d'un expédient qui la diſpoſoit à l'attendriſſement.

Henriette, fiere de répréſenter ſa petite Maman, joua parfaitement ſon rolle, & ſi parfaitement que je vis pleurer les domeſtiques. Cependant elle donnoit toujours à ſa mere le nom de Maman, & lui parloit avec le reſpect convenable. Mais enhardie par le ſuccès, & par mon approbation qu'elle remarquoit fort bien, elle s'aviſa de porter la main ſur une cueillere & de dire dans une faillie; Claire, veux-tu de cela? Le geſte & le ton de voix furent imités au point que ſa mere en treſſaillit, Un moment

après

après elle part d'un grand éclat de rire, tend son assiette en disant, oui mon enfant, donne ; tu es charmante : & puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarement dans ses yeux, & dans son geste un mouvement plus brusque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien ; car une heure après elle eut une violente indigestion qui l'eut infailliblement étouffée, si elle eut continué de manger. Dès ce moment, je résolus de supprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maitre. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laisser souffrir davantage, & ne pas exposer sa raison.

Voila, mon cher, à peu près où nous en sommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, soit tandis que j'y suis, soit quand j'en sors ; ils passent une heure ou deux ensemble, & les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs, elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, précisement celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ses devoirs. Avec tout cela, elle n'est pas encore au point de la tristesse ; les larmes ne coulent pas encore ; on vous attend pour en repandre, c'est à vous de les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de Julie ; il est venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & sage. Venez vous réunir à tout ce qui

reste

reste d'elle. Son pere, son amie, son mari, ses enfans, tout vous attend, tout vous désire, vous êtes nécessaire à tous. Enfin, sans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis ; je vous devrai peut-être plus que personne.

LETTRE XII.

De Julie.

Cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami ; souffrons ce changement sans murmure ; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir : cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue ; sans doute il prévient des malheurs.

Je me suis longtems fait illusion. Cette illusion me fut salutaire ; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez crû guérie, & j'ai crû l'être. Rendons grace à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile ; qui sait si me voyant si près de l'abîme, la tête ne m'eut point tourné ? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y reveille au moment qu'il n'est plus à craindre ; il me soutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte ; ce sentiment

timent resté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. *Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous*, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reste sans tache, & l'amour m'est resté sans remord.

J'ose m'honorer du passé ; mais qui m'eut pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entiere passée avec vous ? Quels dangers j'ai courus sans le savoir ! A quels dangers plus grands j'allois être exposée ! Sans doute je sentois pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assés vécu pour le bonheur & pour la vertu ? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie. En me l'ôtant le Ciel ne m'ôte plus rien de regrétable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable ; contente de vous & de moi ; je pars avec joye, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices je compte pour peu celui qui me reste à faire : Ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs, je les sens : vous restez à plaindre, je le sais trop ; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi ; mais voyez aussi que de consolations je vous laisse ! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chere vous font un devoir de vous conserver pour elle ! il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis longtems. Tout ce qu'elle

eut

eut de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa famille. Que son cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima se rassemble pour lui donner un nouvel être. Vos soins, vos plaisirs, votre amitié, tout sera son ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reste une autre Julie & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de sa vie; unissez-vous pour conserver l'autre; c'est le seul moyen qui vous reste à tous deux de me survivre, en servant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'est cher! Combien vous devez l'être l'un à l'autre! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendrir ensemble? Non: Claire & Julie seront si bien confondues qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que vous aurez senti pour son amie, elle en sera la confidente & l'objet: vous serez heureux par celle qui vous restera, sans cesser d'être fidelle à celle que vous aurez perdue, & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer se passe, vous aurez brulé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'est dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions & sans craintes vous occuper des soins que je vous laisse, & après lesquels

vous ne ferez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici bas. Vous le favez, il exifte un homme digne du bonheur auquel il ne fait pas afpirer. Cet homme eft votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, fans intérêt à la vie, fans attente de celle qui la fuit, fans plaifir, fans confolation, fans efpoir, il fera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les foins qu'il a pris de vous, & vous favez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez vous de ma lettre précédente. Paffez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui-en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le fuccès eft plus près que vous ne penfez : Il a fait fon devoir, je ferai le mien, faites le votre. Dieu eft jufte ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire fur mes enfans. Je fais quels foins va vous coûter leur éducation : mais je fais bien auffi que ces foins ne vous feront pas pénibles. Dans les momens de dégout inféparables de cet emploi, dites vous, ils font les enfans de Julie, il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les obfervations que j'ai faites fur votre mémoire & fur le caractere de mes deux fils. Cet écrît n'eft que commencé : Je ne vous le donne pas pour regle, je le foumets à vos lumieres. N'en faites point des favans, faites en des hommes bienfaifans & juftes. Parlez-leur quelquefois de leur mere . . . vous favez s'ils lui étoient chers . . . . dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à fon frere que c'étoit pour lui que j'aimois la vie. Dites leur . . . . je

me

me sens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laissant mes enfans, je m'en sépare avec moins de peine ; je crois rester avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami..... Hélas ! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguise plus rien .... Eh pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je sens ? Ce n'est plus moi qui te parle ; je suis déja dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le visage de ton amante, & son cœur où tu ne seras plus. Mais mon ame existeroit-elle sans toi, sans toi quelle félicité goûterois-je ? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime, & de te le dire encore une fois.

LETTRE XIII.

De Madame d'Orbe.

J'Apprends que vous commencez à vous remettre assés pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort sur votre foiblesse ; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hyver acheve de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient ; vous n'y verrez que douleur & tristesse,

tristesse, & peut-être l'affliction commune sera-t-elle un soulagement pour la votre. La mienne pour s'exhaler a besoin de vous. Moi seule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un pere infortuné se concentre en lui-même; il n'en imagine pas une plus cruelle; il ne la sait ni voir ni sentir: il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent & ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence regne autour de moi. Dans mon stupide abatement je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assés de force & de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez, vous qui partagez ma perte! Venez partager mes douleurs: Venez nourir mon cœur de vos regrets; venez l'abreuver de vos larmes. C'est la seule consolation que je puisse attendre; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis sur un projet dont je sais qu'on vous a parlé, il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingenue & franche; je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue; peut-être en ai-je encore; peut-être en aurai-je toujours; je ne le sais ni ne le veux savoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas; je ne m'en fâche ni ne m'en soucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire & que vous devez bien retenir. C'est qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange & pourroit se résoudre à en épouser une autre, n'est à mes yeux qu'un indigne & un lâche que je tiendrois à deshonneur d'avoir pour ami; & quant à moi, je

vous

vous déclare que tout homme, quel qu'il puisse être, qui desormais m'osera parler d'amour, ne m'en reparlera de sa vie.

Songez aux soins qui vous attendent, aux devoirs qui vous sont imposés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans se forment & grandissent, son pere se consume insensiblement; son mari s'inquiete & s'agite; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie; son cœur, malgré qu'il en ait, se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle, il lui parle, il soupire. . . Je crois déja voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'est à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre! Il est bien digne du généreux Edouard que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de résolution.

Venez donc, chers & respectables amis, venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime; que son cœur joigne tous les notres; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du séjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & sensible se plait à revenir parmi nous, à retrouver ses amis pleins de sa mémoire, à les voir imiter ses vertus, à s'entendre honorer par eux, à les sentir embrasser sa tombe, & gémir en prononçant son nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans. Ils sont encore tout remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet, je la sens à chaque pas, à chaque instant du jour j'entens les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vecu; c'est ici que repose sa cendre . . . . la moitié de sa cendre.

Deux

Deux fois la semaine, en allant au Temple.... j'apperçois .... j'apperçois le lieu triste & respectable .... beauté, c'est donc là ton dernier azile! .... confiance, amitié, vertus, plaisirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti .... je me sens entraînée ... j'approche en frissonnant .... je crains de fouler cette terre sacrée .... je crois la sentir palpiter & frémir sous mes pieds .... j'entens murmurer une voix plaintive! ... Claire, ô ma Claire, où es-tu? que fais tu loin de ton amie? .... son cercueil ne la contient pas toute entiere .... il attend le reste de sa proye .... il ne l'attendra pas longtems (*).

(*) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il est, m'en est si agréable, & le sera, je pense, à tout lecteur d'un bon naturel. C'est qu'au moins ce foible intérêt est pur & sans mélange de peine; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurois concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer & composer le personnage d'un Scélerat, à se mettre à sa place tandis qu'on le répresente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail si cruel; ceux qui s'en font un amusement doivent être bien dévorés du zele de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

FIN.

